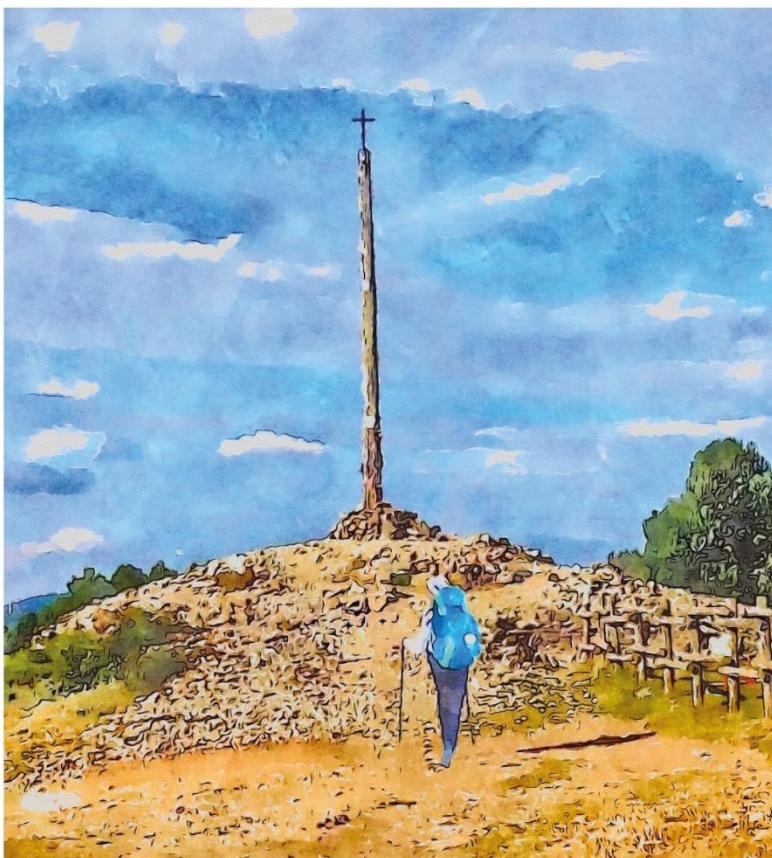


Suzanne Humbert

# L'APPEL DE LA CRUZ DE FERRO

## Éveil spirituel sur le Camino de Santiago







Suzanne Humbert

L'APPEL DE LA CRUZ DE FERRO

Éveil spirituel sur le Camino de Santiago



La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2024, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds,  
[editionssurlehaut.com](http://editionssurlehaut.com)

ISBN 978-2-9701731-3-7

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

## Le promeneur solitaire

La rencontre est le but et le sens d'une vie humaine. Elle permet qu'on ne la traverse pas en somnambule.

Quand mes yeux se fermeront, ils le feront sur une immense bibliothèque constituée par des visages qui m'auront ému, troublé, éclairé.

Un visage est éclairant quand un être est bienveillant et qu'il est tourné vers autre chose que soi-même. Le soin qu'il prend de l'autre l'illumine, le rend vivant. Il capte une lumière et la renvoie.

C'est quelque chose de rare.

La richesse de cette vie est faite surtout de visages et de quelques paroles.

Christian Bobin



*À toutes les rencontres merveilleuses faites sur le chemin.*

*Aux pèlerins discrets, dont le sourire m'a réchauffé le cœur.*

*À ceux qui m'ont entourée par leur joie de vivre et leur affection : Jean-Paul, Jutta, Annette, Lee, John, Mpan, Do-Yun, Juan, Michel, Nasha, Bélen, Toté, Gégé, Marika, Audrey et bien d'autres avec qui j'ai eu des échanges fructueux.*

*Et, en particulier, à mon grand ami Victor, qui m'a appris à m'interroger sur ma foi.*





## Avant-propos

**Samedi 29 avril 2023, 21h40**

Me voici à quelques heures de mon départ. Encore deux nuits...

Mon appartement silencieux est propre. Mon sac est fait, appuyé contre le mur de ma chambre, en face de mon lit. Les poignées de mes bâtons de randonnée en dépassent. Je m’imagine déjà défaire ce sac chaque soir et le refaire chaque matin ! Seuls les bâtons resteront à l’extérieur. Mon sac et mes bâtons seront mes compagnons de voyage.

Mon sac pèse moins de dix kilos. C'est un grand sac de randonnée bleu turquoise et vert subtilement aménagé pour pouvoir transporter les bagages indispensables à une seule personne qui voyage durant plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Il contient différentes poches à l'intérieur et à l'extérieur, poches qui permettent de séparer les choses en fonction de leur utilité. Comme c'est déjà la troisième fois que je pars sur le chemin de Saint-Jacques, je sais parfaitement quelles sont les choses indispensables. Mon sac contient tout ce dont j'ai besoin en cas de froid, de pluie ou de grande chaleur ; des sous-vêtements en quantité minimum, car je ferai régulièrement ma lessive. J'emporte également des produits de toilette en petit format pour limiter le poids. Une petite trousse de secours avec le matériel de base (désinfectant, sparadraps, antidouleurs, gel musculaire) doit être accessible facilement. Une paire de chaussures plates et légères pour l'après-randonnée. Le jour du départ, je porterai mon pantalon de randonnée, un tee-shirt de sport et une veste polaire ainsi que mes chaussures de marche. Les vêtements les plus lourds en somme. Mon sac rempli et bouclé pèse 8,5 kg. Je suis fière de la façon dont j'ai préparé et organisé le rangement de mes affaires.

Et là, sur la petite table à côté du sac, il y a mes objets fétiches à emporter : la petite pierre verte sur laquelle il est écrit « Je t'aime maman », cadeau de mon fils lorsque j'ai fait mon premier périple en France en 2018. Si un jour, j'arrive à Santiago de Compostelle, je la déposerai dans la magnifique cathédrale historique, aux pieds de La Vierge Marie.

Et puis, il y a tous les jolis cadeaux en lien avec mon futur voyage qui m'ont été offerts à Noël dernier : la grande gourde thermique bleu-turquoise de la part de l'aînée de mes petites-filles, Camille, avec un joli petit sac à porter en bandoulière dans lequel je pourrai mettre mon téléphone et mon porte-monnaie ; un petit carnet et un stylo offerts par Elsa, la petite sœur de Camille, pour me permettre d'écrire les belles choses de mon voyage et aussi un ravissant bracelet avec une chaînette dorée sur laquelle est fixée une petite tortue que m'a offerte ma fille. Elle l'a choisi parce qu'elle a trouvé que le symbole de la tortue (volonté et ténacité) me correspondait bien.

Je regarde tous ces jolis objets qui ont tous une signification particulière pour moi. Je me dis que j'ai de la chance d'avoir été gâtée ainsi ! Je ne pars pas seule, non. Je serai accompagnée par l'âme des miens.

Je regarde ma chatte Kilea qui dort au pied de mon lit, confiante. Si elle savait que d'ici 24 heures, elle sera loin de chez elle, loin de ses repères et sans doute en plein désarroi. En effet, elle sera à Neuchâtel, à trente kilomètres de notre domicile, chez l'un de mes amis. Je suis sûre qu'il saura prendre soin d'elle, mais je ne peux m'empêcher d'être triste et de me sentir lâche de lui imposer ce changement de vie qu'elle ne souhaite sans doute pas. C'est une vieille chatte qui m'est très attachée et qui aime la petite vie tranquille que nous vivons toutes les deux. Aurais-je dû attendre qu'elle ne soit plus de ce monde pour effectuer ce périple qui fait partie de mes projets depuis plusieurs années déjà ? Non, je ne le pense pas. Elle s'adaptera parce qu'il le faudra bien. Malgré la boule de culpabilité qui me ronge le ventre, j'essaie de ne plus y penser.

J'écoute le silence qui m'entoure. Le tic-tac de l'horloge, le ronronnement de mon frigo. Un drôle de sentiment m'habite. Je ne peux pas dire que je me sente bien, non. Je me sens seule. Seule et abandonnée.

Pour éprouver du plaisir à organiser un voyage, je crois qu'il faut être au moins deux ! Parce que la joie et l'enthousiasme d'un tel projet explosent lorsqu'on peut le partager. Et du coup, ça devient excitant... Par contre, quand on part seule, c'est plus angoissant qu'excitant.

Je sais pourtant que mon projet va m'apporter beaucoup de belles surprises. Je vais encore une fois me sentir différente. Différente de ce que je suis dans la vie de tous les jours et différente des autres. Je vais devoir aller chercher au plus profond de moi-même pour savoir de quoi je suis capable. Je vais devoir me battre avec plein d'émotions : sentiments de peur, de tristesse, d'abandon aussi... Mais aussi sentiments de curiosité, de courage, de joie, de fierté, de réussite.

J'ai lu, il n'y a pas longtemps, que je devais accueillir la peur comme une amie. Car oui, tant que je ne serai pas sur le Camino, la peur de l'inconnu sera là... Alors, autant l'accepter.

Tout au fond de moi, une petite voix me dit : « Crois en toi ! Tu peux le faire... »



# Jour 1

## Lundi 1<sup>er</sup> mai, 4h

Je n'ai presque pas dormi !

Comme je dois prendre mon train à 5h, j'ai commandé un taxi pour 4h30 et mis mon réveil à 4h. Mais les angoisses qui m'ont saisie, amplifiées par le sentiment de tristesse d'avoir « laissé » mon chat ; mes questions sans réponses et la peur de ne pas entendre mon réveil ont fait que je n'ai, pour ainsi dire, pas fermé l'œil de la nuit ! Je me lève à 3h40. Dehors, l'obscurité est totale. L'abandon de l'éclairage nocturne imposé par les restrictions communales rend l'atmosphère sinistre. Ça ne donne pas envie de sortir...

Je me prépare gentiment, prends mon petit déjeuner plus par habitude que par envie. Moi qui d'habitude adore mon premier repas du jour, ce matin, je n'ai pas faim. La boule au ventre est là, mordante, tenace et impossible à ignorer ! Je regarde à l'extérieur et une autre appréhension m'envahit : celle de devoir sortir dans ce gouffre de noirceur si peu accueillant ! Heureusement, le taxi arrive avant que je ne sorte et se gare au bord de la route en laissant ses feux de position allumés. Je le vois depuis la porte-fenêtre de mon balcon et ça me rassure un peu. Au moins, je n'aurai pas à attendre seule dans la nuit !

Le chauffeur est sympathique. Il me demande si je vais à Genève Aéroport et je réponds par l'affirmative. Poussée par le besoin de parler de mon projet, je lui dis que je pars en Espagne pour faire le Camino de Saint-Jacques-de-Compostelle. Il a l'air surpris quand il apprend que je pars toute seule, mais me félicite, visiblement admiratif. Cela fait naître en moi un petit sentiment de fierté qui me donne du courage. J'en ai bien besoin ! À la gare, tout est fermé : kiosque, bar, bureau d'accueil. Il n'y a pas âme qui vive dans le hall, même pas de SDF. Mais c'est tellement

glauque ! Je me rends sur le quai, tout au fond du passage sous-voie avec, à nouveau, ce sentiment de me punir... Pourquoi ce sentiment m'envahit-il chaque fois que je voyage seule ?

Le train arrive. Il semble complètement vide. Il y a juste un fêtard qui dort sur une banquette ! Je ne me sens pas rassurée. Je ne peux m'empêcher de regarder, de temps à autre, dans sa direction d'un air inquiet. Je change de train à Neuchâtel et là, heureusement, il y a d'autres voyageurs.

J'arrive à Genève Aéroport à 7h. J'y retrouve toute cette ambiance habituelle d'aéroport que j'aimais tant autrefois. Un tas de monde partout, de l'agitation, des couleurs, du bruit, une ambiance de vacances. Aujourd'hui, je suis seule et je me sens angoissée à l'idée de ne pas trouver le bon guichet. J'ai commandé mon vol par Internet et je n'ai pas réussi à obtenir ma carte d'embarquement en avance comme c'était conseillé. Je suis donc un peu inquiète. Je ne trouve pas de bureau d'accueil et ça me surprend. Je me renseigne. On m'envoie au sous-sol. Je m'y rends et suis surprise de me trouver dans un immense espace totalement vide, hormis une borne d'accueil derrière laquelle se trouve une hôtesse. Je lui présente mon smartphone avec mon numéro de réservation et j'essaie de lui expliquer mes craintes. Mais elle, sans avoir l'air de vraiment m'écouter, et d'un air parfaitement indifférent, m'indique le numéro de mon guichet d'enregistrement. Je m'y rends sur-le-champ. Je dépose mon sac à dos sur le tapis roulant qui indique le poids de mon bagage : huit kilos et demi ! J'essaie à nouveau d'expliquer à l'employé qui se trouve face à moi que je n'ai pas réussi à obtenir ma carte d'embarquement par le net. Il n'a pas l'air de m'écouter non plus. Il me demande mon passeport où il trouve tous les renseignements utiles me concernant. Il me donne la fameuse carte dont l'absence m'a causé tant de soucis ! Je suis presque surprise que tout fonctionne du premier coup ! Il me souhaite bon voyage.

Ensuite, attente des informations pour savoir quelle sera ma porte d'embarquement. Mon vol est légèrement retardé.

Et puis, à nouveau cette longue traversée de l'aéroport sur des kilomètres ; des gens qui dorment sur les sièges des salles d'embarquement. Toute une ambiance qui me rappelle d'autres voyages où je me sentais seule et encore plus vulnérable qu'aujourd'hui.

Enfin, j'y suis ! L'angoisse diminue peu à peu.



## Lundi 1<sup>er</sup> mai, 13h30

En quelques heures, mon ressenti a changé du tout au tout. Qui pourrait croire que la personne qui écrit ces lignes est la même que celle qui se levait à 4h du matin, l'humeur sombre et au bord des larmes ? Moi-même, je ne parviens pas à croire à ma métamorphose !

Enfin, mon moi profond reprend le dessus : énergie, enthousiasme, curiosité, envie de vivre ; toutes ces choses qui m'appellent.

Je suis en transit à l'aéroport de Barcelone depuis environ une heure trente, mais plus aucune anxiété ne m'habite. Je me sens complètement sereine et totalement capable de gérer mon voyage. C'est vrai que les bureaux d'informations dans les aéroports se font rares. Quand on cherche à se renseigner, les hôtesses d'accueil qui déambulent ici et là nous renvoient rapidement à une borne d'affichage. J'y trouve tout à coup facilement les informations concernant mon vol. Une voyageuse non loin de moi, l'air complètement paniqué, me demande si je parle français. Elle se rend à Milan et la porte d'embarquement B40, qui est celle qui lui est attribuée, ne correspond pas à sa destination. Je l'accompagne donc, et effectivement, à la B40, un embarquement est en train de se faire à destination de Majorque. Elle tente de s'adresser en français à une hôtesse d'accueil, mais celle-ci, en train de tapoter sur son smartphone, ne daigne même pas lever les yeux !

J'essaie alors d'appliquer ce que j'ai appris à un cours d'espagnol en ligne en prévision de mon voyage. J'insiste auprès de l'hôtesse et lui demande s'il n'y a pas de bureau d'information dans l'aéroport « *Un oficina de información en el aeropuerto* ». La jeune femme me demande quelle est ma destination et je lui dis que c'est pour la dame qui m'accompagne « *que era para la señora que iba a Milan* ». Elle me répond que c'est bien au B40, mais après l'embarquement pour Majorque qui se passe maintenant.

Je me sens tout à coup tellement fière de moi ! J'ai été capable de poser une question en espagnol et me suis fait comprendre ! Puis j'ai compris ce qu'on me répondait *en espagnol* ! La dame que j'ai aidée est toute contente et soulagée. Elle me remercie chaleureusement et va prendre place dans sa salle d'embarquement. Moi je m'éloigne en me demandant comment je vais tuer le temps.

Le temps d'attente me paraît très long. C'est une escale de quatre heures tout de même ! Je vais manger, boire un café. Je flâne dans les boutiques en sachant que, de toute façon, je ne pourrai rien acheter. Quand on part sur le chemin de Saint-Jacques, on ne charge pas son sac avec des babioles inutiles ! Je me contente donc de regarder la marchandise exposée. Ensuite, je vais m'asseoir dans un fauteuil confortable et je fais ce que j'ai toujours adoré faire dans un aéroport, c'est-à-dire observer les gens autour de moi. J'adore voir cette foule trépidante, tous ces gens qui marchent, courent, sourient ou s'énervent. Ceux qui ont l'air joyeux ou, au contraire, contrariés ou stressés. Là-bas, ce couple avec deux enfants en bas âge, l'un qui pleure à chaudes larmes, l'autre qui quitte continuellement son siège et court dans tous les sens. Il refuse également de rester assis sur les genoux de l'un de ses parents. Ceux-ci, à bout de nerfs, finissent par se disputer. Un peu plus loin, un homme en costard cravate parle au téléphone. À la mine qu'il adopte, je devine qu'il parle à sa femme. Il a un air attendri. Contrairement à cet autre, habillé élégamment aussi, mais qui doit avoir une conversation professionnelle. Il arbore un air strict, parle vite et d'une manière déterminée. En face de moi, sur une autre rangée de fauteuils, une femme somnole. Une autre, à côté d'elle, lit.

Je me sens bien à nouveau dans cette atmosphère de voyage où l'excitation est perceptible. La boule qui m'oppressait le ventre ce matin a complètement disparu.

Enfin, le moment de me rendre à ma porte d'embarquement arrive.

## L'avion amorce sa descente sur San Sebastian.

Je suis un peu frustrée de n'avoir pas pu échanger avec ma voisine de siège. En effet, à peine installée, elle a mis les écouteurs sur ses oreilles et n'a, pour ainsi dire, plus levé les yeux de son téléphone ! Mais je ne me prends plus la tête pour ça. Ce n'est pas la première fois que je voyage en avion et que je n'échange pas le moindre mot avec mon voisin ou ma voisine. La communication est difficile de nos jours, et même si cela me rend triste, il faut bien se faire une raison...

Je suis heureuse d'arriver à la fin de mon voyage qui marquera le début de mon périple. Et je sais que celui-ci sera fait de belles rencontres et d'échanges amicaux.

Je me sens parfaitement à l'aise. Bien dans ma tête et bien dans mon corps. Je me dis qu'à l'aéroport de San Sebastian, il y aura sans doute un guichet d'accueil et que je demanderai quel hôtel on me conseille. Et puis je prendrai un taxi.

Mais on peut rêver ! En fait, les choses ne se passent pas exactement ainsi !

L'aéroport de San Sebastian étant minuscule, il n'y a, bien entendu, pas de borne d'accueil. Il n'y a pas non plus toute une colonne de taxis qui attendent à la sortie. Ils arrivent les uns après les autres, s'arrêtent devant le premier groupe de personnes près duquel ils passent. Étant seule et jamais à la bonne place, je me retrouve rapidement un peu perdue, car les taxis s'arrêtent d'abord vers les groupes et comme je ne parle pas vraiment l'espagnol, je ne peux pas m'approcher et demander s'il reste une place pour moi dans la voiture. Des dizaines de taxis passent devant moi sans s'arrêter. Complètement dépitée, je finis par me rendre à l'arrêt de bus. Mais là, je me trouve bien démunie face au chauffeur. En effet, j'ai bien fait un petit cours d'espagnol en ligne ces deux derniers mois. Mais pour le moment, les seules phrases qui me viennent spontanément à l'esprit sont des phrases types de présentation telles que : *Soy Susana, Soy de Suiza, De donde vienes ? Todo un bocadillo...* Mais de là à demander la

destination du bus et s'il passe à San Sebastian, où je dois m'arrêter vu que je n'ai pas fait de réservation, c'est un peu compliqué. De plus, le chauffeur n'a pas l'air particulièrement patient ! Il me lance, à toute vitesse, une série de phrases auxquelles je ne comprends rien. Aucun touriste aux alentours n'essaie de m'aider, et moi, complètement découragée, finis par retourner vers l'arrêt de taxis en me disant qu'il y en aura bien un qui finira par m'embarquer !

Il reste nettement moins de monde, mais toujours bien assez pour passer avant moi. Les taxis arrivent maintenant au compte-gouttes et, bien sûr, je me trouve toujours à la mauvaise place. Le taxi arrivant s'arrête quelques mètres avant moi ou quelques mètres après et est immédiatement pris d'assaut par d'autres personnes qui se ruent dans sa direction avec souvent beaucoup de bagages. Et comment crier, dans une langue que je ne connais pas : « C'est mon tour ; ça fait longtemps que j'attends ! »

J'ai bien dû attendre une heure !

Il arrive bien sûr un moment où je suis la dernière touriste à attendre. Et un dernier taxi s'arrête enfin à ma hauteur ! Ouf !

J'ai alors l'idée de m'aider de mon téléphone avec l'application de traduction. Et c'est la première grande découverte qui me simplifiera la vie durant tout mon voyage !

J'ai choisi un hôtel dans le petit guide du Camino indispensable à avoir avec soi. Je demande au chauffeur de m'y emmener. L'hôtel ne se trouve pas à San Sebastian même ; mais juste un peu avant, dans un joli village pittoresque du Pays basque espagnol, à la frontière française, Hondarribia. Mon premier hôtel sera le San Nicolas. Je décide que c'est un bon présage !

Le chauffeur de taxi est très sympathique. Nous parlons en utilisant l'application de nos téléphones. Je réussis à me faire

comprendre en lisant les phrases en espagnol qui s'affichent et je reprends espoir. Me voici arrivée à destination.

À ma grande chance, le patron du San Nicolas parle français. J'ai une jolie chambre confortable avec vue sur mer.

Malheureusement, ici, on ne propose pas de restauration et comme j'ai très faim, n'ayant dans le ventre que mon petit casse-croûte fade avalé dans l'avion, j'ai envie d'un bon repas chaud. Le patron me dit qu'il y a plein de restaurants dans le village, que je n'aurai que l'embarras du choix !

En effet, il y a beaucoup de restaurants et de bars, mais en majorité des bars à tapas. Et moi, j'ai plutôt envie d'un repas chaud. Les menus sont affichés en espagnol. Et j'ai laissé mon téléphone dans ma chambre pour le recharger. Donc impossible de m'en servir ! Comment demander en espagnol s'ils font de la cuisine chaude ? *cocina caliente*. Je l'ai su par la suite, mais ça m'aurait arrangée de le savoir ce soir-là !

Il y a beaucoup de monde dans les rues pittoresques de ce joli village. Je pourrais m'y sentir bien si je n'étais pas seule. Je repense à une chanson de Leny Escudero dont le texte m'a déjà tant de fois fait pleurer : « *Être seul, c'est être seul au milieu de la foule et ça fait mal tu sais, ça fait comme une boule qui te cache le soleil... Au milieu du désert, on n'est pas seul tu sais, on est perdu, c'est pas pareil...* »

Oui, après ma longue attente pour un taxi à l'aéroport, c'est déjà la deuxième fois aujourd'hui où le ressenti de solitude m'est difficile. Je savais que ça m'arriverait plus d'une fois et m'y suis préparée. Mais là, je suis fatiguée du voyage, j'ai faim et j'ai des problèmes de communication. J'avoue que je sens le découragement m'envahir.

Finalement, je retourne sur la place proche de mon hôtel. J'y trouve un restaurant asiatique qui affiche les photos de ses menus. Et c'est grâce à cela que je peux manger mon premier

repas chaud : du riz, des crevettes et des légumes. C'est délicieux et ça me remonte le moral !

Je rentre à l'hôtel dès le repas terminé. Je retrouve ma petite chambre confortable. Il fait déjà nuit. J'admire la jolie salle de bain, prends ma douche puis m'étends sur mon lit qui est bien douillet. Je me dis qu'il faut en profiter, car où dormirai-je demain ? Impossible à savoir pour l'instant, mais sans aucun doute, dans un lieu nettement moins confortable.

J'ai décidé que, sur le Camino, j'opterais majoritairement pour des auberges de pèlerins. Si j'ai pris cette décision pour une question de budget, je pense aussi que, dans ces auberges, je me sentirai rapidement dans l'ambiance. Ce sera sans aucun doute, le meilleur moyen de rencontrer des gens qui sont sur la même longueur d'onde que moi.

Je me couche ce soir-là avec un sentiment mitigé. Celui d'avoir bien vécu mon voyage, mais d'avoir passé une soirée plutôt triste. Mais je sais que j'ai devant moi une nuit réparatrice et que tout ira mieux demain !

# **Jour 2**

## **Mardi 2 mai**

Je sombre rapidement dans le sommeil et passe une nuit qui aurait pu être bonne si ce n'est que je me réveille à 3h du matin et que j'ai toutes les peines du monde à me rendormir.

C'est bien connu, quand on se réveille en pleine nuit, on cogite... Et plus on cogite et moins on arrive à se rendormir !

Je repense à ma première soirée, réalise que le fait d'être dans un pays où je ne maîtrise pas la langue est plus compliqué que ce que j'imaginais.

J'avais envisagé de commencer mon périple à Pampelune, au pied des Pyrénées, côté Espagne. Mais après les premières difficultés rencontrées pour me faire comprendre rien que pour avoir un taxi, puis plus tard pour manger, je me vois mal démarrer mon Camino et rechercher mon point de départ au milieu d'une grande ville comme Pampelune. Je décide donc de retourner à Saint-Jean-Pied-de-Port, ville basque côté français, au pied des Pyrénées.

Saint-Jean-Pied-de-Port est en fait le point de départ officiel du Camino qui mène à Santiago de Compostelle.

Là-bas, je me trouverai en terrain connu puisque c'est là que j'avais terminé le Camino français en 2018. Et surtout, on y parle français ! Je pourrai prendre des renseignements au bureau des pèlerins et ce sera plus facile pour démarrer !

C'est sur cette pensée rassurante que je me rendors aux environs de 5h du matin, ne me doutant pas que ce sera bientôt mon heure de lever quotidienne !

J'émerge d'un sommeil lourd vers 8h30, réveillée par la clarté dorée du soleil qui inonde ma chambre. Je me lève sans trop de difficultés, impatiente d'admirer depuis mon balcon le paysage magnifique qui s'étale devant moi. La mer scintille de mille feux en contrebas de la petite colline sur laquelle est construit l'hôtel. Le ciel bleu azur est sans un nuage. Il y a une sorte de beauté parfaite qui m'émerveille ! L'ambiance estivale qu'il y a dans l'air me happe et m'invite à sortir pour m'immerger dans la douceur de cette belle journée qui marque indiscutablement le début de mon périple.

Il y a plusieurs restaurants sur la grande place devant l'hôtel. Je m'installe sur une terrasse ensoleillée pour y prendre mon petit déjeuner. Le restaurant est self-service. Il y a déjà toute une file de clients qui attendent au comptoir pour passer commande. Je me mets à la suite et regarde ce qui est proposé. Il y a du pain grillé, du beurre, de la confiture ; des œufs et du lard grillé ; de la tortilla, des petits pains au chocolat et d'énormes croissants. Je prends deux tranches de pain grillé avec beurre et confiture, un café americano et un jus d'orange frais. Le tout pour moins de quatre euros !

Depuis le pas de porte, je cherche des yeux une place libre. Un jeune couple est attablé et regarde dans ma direction. J'entends qu'ils parlent français ; je marche vers eux et leur demande si je peux partager leur table. Ils m'accueillent avec un grand sourire. Nous avons d'emblée un super feeling. Lui est français et elle thaïe. Ils entament également le Camino, mais eux vont faire le chemin du nord, celui qui longe la mer.

Nous prenons notre petit déjeuner en bavardant joyeusement. C'est ma première rencontre et c'est une belle rencontre. Ça me donne du courage pour la suite. Nous nous quittons en nous souhaitant mutuellement bonne chance.

Je retourne à l'hôtel pour récupérer mes affaires, car je vais retourner à Saint-Jean-Pied-de-Port. Je sais que je dois déjà prendre le train pour Bayonne. Le patron m'explique qu'il n'y a

pas de gare à Hondarribia, et que j'ai deux options : prendre le bus jusqu'à Irun, ou prendre le bateau-navette qui traverse le canal jusqu'à Hendaye. Ces deux villes disposant d'une gare, je pourrai y prendre le train. Ayant quelques difficultés à me situer, mon hôte m'explique qu'Hendaye se situe en France, au Pays basque, aux portes de l'Espagne, entre Atlantique et Pyrénées. Cette ville faisant partie de l'arrondissement de Bayonne, j'opte pour cette solution.

J'arrive rapidement au petit débarcadère du canal où un panneau indique qu'un bateau part toutes les dix minutes. Je me sens rassurée.

La traversée me coûte deux euros. En débarquant de l'autre côté, je demande au capitaine du bateau si la gare est loin et par où il faut passer. Il me dit de longer le canal, puis la baie de la mer et que oui, c'est en tous cas, à une bonne heure de marche.

Il fait beau ; le paysage est sublime. Aujourd'hui, je décide de m'accorder encore une journée de tourisme en me disant que finalement, j'ai le temps ! Il est environ 10h. Je me mets donc sereinement en route.

Le capitaine m'a montré un point situé près de la plage d'Hendaye et m'a dit que c'est là qu'il faut bifurquer pour me rendre à la gare. Pourtant, plus je marche, plus le point à rejoindre semble s'éloigner ! Je demande régulièrement à des passants si je suis sur la bonne route pour la gare. On me répond à chaque fois « oui, mais c'est encore loin ! » Je longe une promenade en bord de mer. Je traverse des parcs ; il y a de jolis ponts à traverser, mais la balade est bien exposée au soleil et il commence à faire chaud. Après une heure trente de marche, un passant que je viens d'interroger me signale que j'y suis presque. Il m'indique qu'à une centaine de mètres, je verrai un ascenseur sur ma gauche et qu'il faudra le prendre. Après, je serai pratiquement à la gare. Il précise qu'il y a souvent des policiers à cet endroit auprès desquels je pourrai me renseigner.

Je suis heureuse de cette information, car je commence à trouver la balade un peu longue !

Je vois bientôt l'ascenseur annoncé. Une tour en béton d'environ dix mètres de haut m'invite à accéder à sa porte métallique. Enfin !

Arrivée en haut, je m'attends à voir la gare, mais rien de tout ça ! J'arrive dans une sorte de banlieue. Visiblement, c'est la périphérie d'Hendaye. Il y a de vieux bâtiments sales dont la plupart semblent inhabités. Je m'attendais à voir un panneau de signalisation m'indiquant la gare, mais je ne vois rien.

Tout à coup, j'entends un bruit de train ! Je me retourne et vois un train qui passe derrière un bâtiment sur ma gauche. Je vois aussi la voie ferrée ! Sans réfléchir davantage, je me dirige en direction de cette voie. Il y a plusieurs rails qui passent à travers un terrain broussailleux. On dirait presque une gare désaffectée. Je regarde dans la direction prise par le train qui vient de passer. Et à quelques centaines de mètres, je vois enfin la gare d'Hendaye ! Soulagée et avec un nouvel élan d'énergie, je marche sur ce terrain broussailleux, entre les rails cachés par l'herbe. Je vois le train qui s'arrête en gare et je me mets presque à courir ! Soudain, je vois deux gendarmes qui arrivent dans ma direction. Ils ont l'air furieux.

— Qu'est-ce que vous faites là Madame ? Vous ne voyez pas que vous marchez sur la voie ferrée ?

Les prenant d'abord pour des alliés, je leur réponds que ça fait deux heures que je marche pour trouver la gare et que je suis heureuse de l'avoir enfin trouvée ! Mais eux ne semblent pas l'entendre de cette oreille. Ils se plantent devant moi en arborant un air sévère. L'un des deux me dit :

— Est-ce que vous vous rendez compte à quel point ce que vous faites est dangereux ? C'est totalement interdit et amendable !

Je continue de les regarder en souriant. Je leur réponds :

— Est-ce que vous vous rendez compte que quand on est toute seule, qu'on ne connaît pas la région, ce n'est pas simple de se repérer ? On m'a dit qu'au haut de l'ascenseur, il y a souvent des policiers et que je pourrais me renseigner. Mais personne n'était en haut de l'ascenseur et je n'ai vu aucun panneau signalant la gare. Je pense que vous pouvez comprendre qu'en voyant la gare là-bas et le train passer, je me suis permis d'utiliser cette voie d'accès !

Je pense que mon sourire et mon air naïf les agacent ! L'un d'eux me répond d'un ton qui ne mérite pas de réplique : « Eh bien non, on ne vous comprend pas ! On devrait vous mettre à l'amende ! D'ailleurs, on aurait même le droit de vous mettre en garde à vue ; est-ce que vous vous en rendez compte ? »

Soudain, je réalise que je ne suis pas dans une situation de force et qu'il vaut sans doute mieux ne pas faire trop la maligne ! S'ils ont l'impression que je les nargue et qu'ils décident de me mettre en garde à vue, j'aurais gagné ma journée ! Il ne me resterait plus que les yeux pour pleurer ! Je me fais donc implorante :

— S'il vous plaît... Je m'excuse ; je n'aurais pas dû faire ça, j'en suis désolée... Mais vous savez, je suis toute seule ; ce n'est pas simple... Excusez-moi, s'il vous plaît... Laissez-moi aller prendre mon train...

Et cette discussion ayant eu lieu tout en nous déplaçant, nous arrivons sur le quai de la gare. Et sans savoir comment ni pourquoi, ils me laissent continuer sans me suivre. Sans demander mon reste, j'entre dans le hall de la gare.

Ouf ! Je l'ai échappé belle !

Il est midi. Je regarde le panneau d'affichage de l'horaire, et je vois qu'un train part pour Bayonne à 12h30.

J'entre dans le bureau d'accueil de la SNCF et me mets dans la file des voyageurs qui attendent pour prendre un billet. L'attente me paraît interminable. Il y a deux guichets. À l'un d'eux, il y a une dame pénible qui veut changer un billet contre un autre. L'employée ne comprend pas ce qu'elle veut et la discussion n'en finit pas. À l'autre guichet, il y a un couple de personnes âgées qui ne comprennent rien à l'itinéraire qu'on leur propose et qui posent plein de questions par rapport à tous les changements de train qu'ils devront subir. Je vois que le temps passe et qu'il y a encore deux personnes devant moi. Mais un troisième guichet est ouvert et je parviens à prendre mon billet à temps.

Le trajet jusqu'à Bayonne ne durera que quarante-cinq minutes. Je m'achète un sandwich que je mangerai dans le train.

Arrivée à Bayonne, je vois que le prochain train pour Saint-Jean-Pied-de-Port n'est qu'à 17h15. Ça me contrarie un peu, mais finalement, il fait grand beau et je décide de visiter cette belle ville. Je m'installe sur une petite terrasse en zone piétonne où je déguste un gros Burger accompagné d'un coca.

L'après-midi passe assez vite. Je vais visiter la cathédrale ; je flâne dans les rues pittoresques et je passe à l'office du tourisme pour voir s'il m'est possible de trouver un lit pour la nuit à Saint-Jean-Pied-de-Port. D'après l'employée de l'office, ça risque d'être difficile, car il semblerait que le Camino de Santiago est pris d'assaut cette année ! Elle tente différents appels, sans succès. Finalement, elle appelle l'accueil des pèlerins de Saint-Jean où on lui répond que la plupart des hébergements sont complets, mais que je dois me rendre chez eux, que dans leur ville, étape incontournable du Camino de Santiago, ils n'ont jamais laissé un pèlerin dormir dehors ! Rassurée, je retourne en direction de la gare, car l'heure avance. Il est 16h45 lorsque j'y arrive et je vois qu'en plus du train prévu à 17h15, le panneau horaire affiche également un bus à 17h pour la même destination. Je choisis de prendre le bus qui arrivera à Saint-Jean-Pied-de-Port vers 18h45.

Pendant que j'attends de récupérer mon sac dans le coffre du bus, une vieille dame s'approche de moi et me demande si je parle français. Je lui réponds par l'affirmative et elle me demande si je sais où se trouve le bureau des pèlerins. Je lui dis que c'est dans le haut du village, que je m'y rends également et qu'elle peut m'accompagner.

À peine en route, je réalise que je viens de m'attacher un boulet aux pieds ! Ma nouvelle compagne est une dame italienne de plus de 80 ans. Elle porte un petit sac à dos et traîne, sur un chariot rouillé et déglingué, un deuxième sac aussi grand que le mien. Ce sac, mal attaché sur son chariot vacillant, tombe tous les dix pas sur la route ! Je me dis amèrement que je n'ai vraiment pas mon pareil pour me mettre dans des situations particulières ! Pourquoi ai-je proposé à cette dame de m'accompagner ? Tout le monde nous dépasse et je peste intérieurement quand je remets, pour la dixième fois son sac sur son chariot. Je sais que nous arriverons les dernières, mais je n'ai pas le cœur de l'abandonner, même si je vis là un premier moment de contrariété.

Je ravale donc mon exaspération et nous poursuivons notre chemin. Nous arrivons bonnes dernières devant le bureau d'accueil des pèlerins. Nous nous mettons à la suite de la longue file d'attente qui s'est formée dans la rue. Heureusement, il fait beau et la température est agréable.

Il y a beaucoup de monde dans la rue. Des hommes, des femmes de tous âges et de toutes nationalités. Plein de rires, plein de discussions joyeuses ; plein de couleurs aussi. Les touristes en partance pour le Camino de Santiago portent souvent des vêtements et des sacs à dos aux coloris vifs.

Cette ambiance me met du baume au cœur. Je parle avec une jeune Française qui vient de terminer la partie française du chemin. Elle hésite à attaquer l'Espagne dès le lendemain.

La dame italienne est toujours à mes côtés. Elle essaie de me demander quelque chose, mais je ne comprends pas ce qu'elle dit. Devant nous, il y a un autre Italien, la soixantaine, qui se mêle

à notre conversation. Il parle un peu français et me dit que la dame m'a demandé si j'avais un hébergement. Je lui réponds que non, mais que je vais demander au bureau d'accueil si quelque chose est prévu pour les « sans réservation ». Le monsieur italien s'appelle Maurizio. Je le prie de demander à la dame italienne pourquoi elle m'a abordée en parlant français, alors que visiblement, elle le parle très mal. La réponse de Maurizio me surprend. Elle lui a répondu qu'il y a quelques années, faisant une partie du Camino, elle avait pu échanger correctement avec une Française, mais que malheureusement, avec moi, elle n'y comprend rien ! Et en disant cela, elle a l'air de m'en vouloir !

Nous arrivons enfin sur le pas de porte du bureau d'accueil. Il y a six ou huit personnes, hommes et femmes, sans doute des bénévoles, assis derrière une lignée de tables pour recevoir et informer les nouveaux pèlerins de ce qui les attend. Sur chaque table, un petit panneau indique quelle est la langue utilisée par le « guide » informateur : anglais, italien, espagnol, allemand, français, persan, japonais... La vieille dame italienne, prénommée Anna, est rapidement appelée. À la table des pèlerins francophones, l'attente est un peu plus longue.

Nous recevons deux feuilles photocopiées : l'une avec la carte simplifiée de notre parcours de Saint-Jean-Pied-de-Port à Santiago ; l'autre, une feuille recto verso avec plein d'adresses d'auberges ainsi que leur numéro de téléphone. Mon interlocuteur me dit qu'il faut absolument réserver un lit dans une auberge avant de nous y rendre. Cette année 2023 ayant l'air exceptionnelle, car il n'a jamais vu autant de monde au départ du tronçon Saint-Jean-Santiago ! Il a même un air vaguement agacé en disant cela. Je me dis, tout au fond de moi : « Cause toujours, moi, je ne réserverai pas... en 2018, je n'ai jamais réservé et j'ai toujours trouvé. J'avais même l'embarras du choix ! »

Il explique un peu le parcours, les endroits difficiles, les faciles, les longs chemins en plein soleil, d'autres qui longent longtemps une route principale ou une autoroute. Il nous dit qu'il est bien d'avoir un budget taxi, qu'il n'y a pas de honte, quand

on a fait vingt kilomètres ou plus en plein soleil et que la voie se poursuit le long d'une route, d'opter pour un taxi sur les quelques derniers kilomètres.

Je ne réponds pas, car cela ne correspond pas à mon objectif. Pour moi, le Camino se fait à pied, un point c'est tout !

Il me demande si j'ai un hébergement pour la nuit. Je réponds que non et il me dit que quelque chose de rudimentaire est prévu pour moi et les gens qui sont dans ma situation ; qu'ils ont mis des matelas dans une salle de gym ; que nous devons attendre dans la rue, devant le bureau jusqu'à ce que l'accueil soit terminé.

Je ressors donc et retrouve mes amis italiens, Anna et Maurizio qui sont dans la même situation que moi. Deux jeunes Allemands, Christophe, un immense gars de deux mètres de haut et Veronica passent devant nous et crient qu'ils ont trouvé un hébergement privé à quelques kilomètres et qu'il y a encore trois lits disponibles. Sans perdre une minute, je manifeste mon intérêt pour moi et mes deux amis italiens. Veronica, la jeune Allemande, m'explique dans sa langue que je connais bien, que la propriétaire de l'hébergement va venir nous chercher lorsque nous aurons pris notre repas du soir dans un restaurant, car, à part le petit déjeuner, elle ne propose pas de restauration.

Et c'est ainsi que je me trouve dans une équipe complètement atypique ! La vie réunit parfois des gens, qui, dans d'autres circonstances, ne se seraient jamais rencontrés ! Nous voici dans un restaurant complètement bondé dans le bas du village de Saint-Jean-Pied-de-Port. Comme je parle couramment l'allemand et le français, je parviens à faire l'interprète avec la serveuse jusqu'à ce que tout le monde ait choisi son repas du soir. L'attente est longue jusqu'à ce qu'on puisse manger, mais qu'est-ce qu'on rigole ! Nous essayons de nous raconter nos vies, nos motivations à faire le Camino. J'apprends, en utilisant le dictionnaire italien sur mon smartphone, qu'Anna veut d'abord passer deux ou trois jours à Saint-Jean, avant de commencer son

péripole, qu'elle fera les « Pyrénées jusqu'à Roncevaux » en autocar.

Maurizio approuve son idée et dit que lui aussi veut d'abord passer quelques jours dans cette ville.

Nous bavardons de tout et de rien, éclatons de rire chaque fois qu'un quiproquo se présente.

Lorsque nous terminons notre repas, il fait déjà nuit. Notre restaurant étant situé tout en bas du village, nous devons nous rendre à notre rendez-vous tout en haut du village, car c'est là que notre hôtesse vient nous chercher à 22h. Le sac d'Anna, sur son chariot antique, continue de tomber régulièrement. Christophe trouve un moyen de l'attacher mieux et il se charge de le tirer. Anna a l'air épuisée.

Quand nous arrivons en haut du village, Valérie, notre hôtesse, est déjà là. Quand je vois la petite voiture, je me demande comment nous allons faire pour nous mettre tous les cinq là-dedans, avec nos bagages ! Anna est immédiatement désignée pour occuper le siège passager. Christophe, Maurizio, Veronica et moi nous entassons tant bien que mal sur le siège arrière de la petite voiture break. Le trajet ne dure que quinze minutes, mais ça me semble très long compte tenu de l'inconfort du transport. Enfin, nous arrivons !

Il doit être environ 23h.

Valérie vit dans une petite maison en pleine campagne basque. Elle nous annonce que nous ne dormirons pas dans la maison, mais dans un tipi, mais, entendons-nous, un tipi très confortable avec des lits et de vrais matelas. Devant l'état de fatigue extrême d'Anna, Valérie lui propose de dormir dans sa chambre à coucher personnelle, ce qu'Anna accepte avec joie. Je trouve Valérie extrêmement bienveillante.

Mon premier hébergement me plaît. Je passe une nuit agréable et réparatrice dans le Tipi VIP de Valérie. Il est composé

de cinq couchages : un grand lit et quatre lits simples. Vu qu'il n'y a pas de couples dans notre groupe atypique, je choisis le grand lit qui me paraît très confortable. Pas besoin de mon sac à viande (petit sac de couchage très mince qu'il est conseillé de placer sous une couverture de dortoir par mesure d'hygiène), car le lit a des draps, une couette et un oreiller moelleux.

Après avoir pris une douche rapide dans la salle de bain de la maison, je me glisse dans les draps avec délice. Le linge de lit sent bon le propre.

Christophe et moi mettons notre réveil pour 6h15, car nous sommes les seuls à entreprendre demain l'étape des Pyrénées qui sera sans nul doute la plus pénible du Camino. Veronica a une réservation pour passer la nuit au refuge d'Orisson, situé au tiers de la montée ; elle n'a donc pas besoin de partir aux aurores. Anna et Maurizio souhaitent passer quelques jours à Saint-Jean-Pied-de-Port avant de commencer leur parcours.

Il est presque minuit. Je réalise, avant de sombrer dans le sommeil, que cette fois ça y est ; mon aventure a commencé !



# **Jour 3**

**Mercredi 3 mai**

**Étape : Saint-Jean-Pied-de-Port → Roncevaux,  
26 km.**

**Difficulté : rouge.**

Je me réveille avant que l'alarme de mon téléphone portable ne sonne. Il est 6h07 et Christophe ronfle comme un bienheureux ! Je le regarde un moment et me dis que j'ai peut-être, moi aussi, ronflé ! Ma foi, quand on décide de dormir dans des dortoirs, il faut se sentir prêt(e) à accepter cela ! Je ne me sens pas le cœur de réveiller Christophe, son réveil ne va pas tarder à le tirer de ses rêves. Je profite du calme du matin pour aller occuper la salle de bain de la maison à l'autre bout du jardin.

Valérie est déjà dans la cuisine, en train de préparer le petit déjeuner pour Christophe et moi. Nous faisons connaissance. Elle m'apprend que cela fait cinq ans qu'elle accueille les pèlerins du Camino, chemin qui est de plus en plus couru ! Elle trouve cette affluence excessive et dommageable, car Saint-Jacques-de-Compostelle commence à faire partie de ce qui devient une sorte de tourisme de masse. Beaucoup de pèlerins n'ont plus de *pèlerin* que le nom ! Ils font systématiquement transporter leurs bagages d'un hébergement à l'autre, en prenant soin de tout réserver à l'avance. Ils réservent les auberges les moins chères privant ainsi les vrais pèlerins de trouver spontanément un lit pour la nuit après avoir marché 25 ou 30 kilomètres, sac au dos !

Le service de transport de bagages a toujours existé, mais, en 2018, les pèlerins utilisaient des sacs à dos qui pesaient au maximum quinze kilos tandis que ces pèlerins d'un nouveau genre se déplacent avec de grosses valises, souvent des valises-coques qui peuvent peser jusqu'à trente kilos ou plus !

Valérie me dit que son frère s'est spécialisé dans le transport des bagages, mais qu'il refuse de transporter des valises ou des sacs de plus de vingt kilos ! En effet, les pèlerins qui traînent de tels bagages marchent peu ; ils font plusieurs étapes en autocar ou, s'ils commencent par marcher quelques kilomètres, ils finissent leur étape en bus ou en taxi. Ils ont envie de sortir le soir et d'aller manger dans de bons restaurants. Ils font donc partie d'une clientèle chic qui rapporte plus d'argent au tourisme local, car ils ne se contentent généralement pas d'un simple repas pour pèlerins à treize euros ! Ces touristes n'ont, en fait, rien à faire sur le Camino. Qu'y recherchent-ils mis à part le diplôme final qui atteste de la performance ? Ce qui est triste, c'est que, du moment que ça rapporte de l'argent, ce sont eux qui souvent, ont la priorité sur les vrais pèlerins qui, s'ils ne réservent pas un gîte à l'avance, ont, suivant les saisons, de grandes difficultés à trouver un lit !

Au moment où elle m'explique cela, je ne prends pas conscience de la pertinence de sa remarque. Je ne sais pas encore, à ce moment-là, que je devrai aussi finir par m'incliner ! Pour l'instant, je continue de me dire que moi, je ne réserverai pas. Si tout est complet, je finirai bien par trouver un paysan qui me permettra d'occuper sa grange pour la nuit !

J'en suis là dans mes pensées quand Christophe arrive. Nous partageons ce délicieux premier repas du jour, heureux de la météo radieuse qui va faire de notre première étape un souvenir inoubliable.

Le gîte et le petit déjeuner me coûtent quinze euros.

Valérie m'aide à régler mes bâtons de randonnée et nous montons dans sa voiture pour nous rendre jusqu'au point de départ officiel.

Cette fois, c'est parti !

Camino start à 7h sous la grande porte de Saint-Jean-Pied-de-Port. C'est le départ de la redoutable étape des Pyrénées qui nous conduit jusqu'à Roncevaux. Vingt-six kilomètres, dont vingt de

montée ! Dans le guide, l'étape est qualifiée de difficile et on la dit faisable en huit heures.

Valérie nous prend en photo Christophe et moi. Elle me dit qu'elle se sent émue à chaque fois qu'elle accompagne ses hôtes au départ du Camino. Elle aime les prendre en photo de dos, leurs gros sacs de randonnées bien visibles ! Après avoir fait la photo, elle me rend mon appareil et me serre dans ses bras. Nous ne nous reverrons sans doute jamais. Valérie est l'une de mes premières rencontres éphémères. Je me sens un peu triste de la quitter. Mais je sais que je ferai beaucoup d'autres rencontres fugaces.

Christophe et moi partons côte à côte, mais je réalise, en moins de cinquante mètres que je ne pourrai jamais le suivre ! Avec ses deux mètres de hauteur et ses jambes interminables, il s'en vole littéralement ! Il m'attend au haut de la première montée, souriant. Je le rejoins en nage, essoufflée comme jamais ! Je lui dis qu'il ne doit pas m'attendre. Notre niveau physique n'est pas le même. On va se retrouver à Roncevaux et on mangera peut-être même ensemble.

Christophe n'essaie pas de me faire changer d'avis. Il ne me propose pas non plus de ralentir le pas. Il me souhaite bonne chance, me fait un petit signe de la main et disparaît rapidement à l'horizon !

Beaucoup d'autres pèlerins sont là, devant et derrière moi, pour entreprendre cette étape phare. Ils sont seuls, à deux ou en groupe. Ils bavardent joyeusement. Mais moi, je me sens seule face à mon défi. Il y a en moi un sentiment étrange, une sorte de force inébranlable. Le jour s'est déjà levé ; le ciel est parfaitement dégagé et le soleil ne va pas tarder à apparaître. Je regarde l'immense montagne que je m'apprête à franchir. Et je crois en moi. Je sais que je vais y arriver. Je hume à pleins poumons l'odeur de ce moment inoubliable. Il y a comme une sorte de magie dans l'air. Je me sens toute petite face à l'immensité de l'univers. Et, à ce moment précis, je sais que je suis parfaitement à l'endroit où je dois être. Cet instant-là, ça fait des mois, des années que je l'attends.

La première montée difficile ne se fait pas attendre. J'essaie d'adopter un rythme régulier et soutenu, mais sans me surestimer. Je sais que l'effort à accomplir sera long et que je dois économiser mes forces. Je dépasse des pèlerins ; d'autres me dépassent à leur tour. On se salue, se sourit, se lance gaiement un « *Buen Camino !* ». On entend déjà toutes sortes de langues différentes. En plus du français, je maîtrise parfaitement l'allemand et me débrouille en anglais.

La pente est rude ! Je dois m'arrêter souvent pour boire. J'en profite pour m'asseoir quelques minutes afin d'admirer le magnifique panorama qui s'étale tout autour de moi. Il arrive que d'autres pèlerins s'arrêtent au même endroit que moi. On en profite pour échanger quelques mots. Il y a une sorte de convivialité bienfaisante autour de moi et ça me procure un sentiment de bonheur intense. Au bout de quelques minutes, je reprends la marche.

Le dénivelé est régulier ; il n'y a pas d'espace à plat pour reprendre son souffle. Il me faut trois heures pour effectuer huit kilomètres !

J'arrive à Orisson, le gîte d'étape situé au tiers de la montée, et je m'accorde un arrêt ravitaillement bienvenu. Je m'offre une tranche de tortilla et un coca. La terrasse est bondée. Les pèlerins arrivent, se restaurent et repartent. Le soleil brille de tous ses feux et il fait déjà chaud.

Dieu, que la nature est belle ! Rien ne sert d'aller le plus vite, le plus haut ou le plus loin si on oublie d'apprécier le paysage en chemin. Marcher, c'est prendre le temps de vivre, de regarder, d'ouvrir ses sens à la diversité et de sentir les minutes et les heures glisser sur sa peau !

Je prends bien trente minutes de pause pour m'imprégner de l'atmosphère qui m'entoure, puis je continue la montée. Les arbres se font plus rares. Me voici à plus de mille mètres d'altitude. Un vent froid se lève qui me frappe le visage.

Tout à coup, au loin, je vois la statue d'une vierge sur une colline. Il s'agit de la Vierge de Biakorri.

Ça me prend à la gorge et un sentiment inexplicable m’envahit. Moi qui, pourtant, ne me suis jamais vraiment posé de questions quant à mes croyances religieuses, je sens comme une présence mystique m’envahir. Et soudain, je sais que la Vierge Marie est avec moi, qu’elle sera avec moi tout au long du chemin pour me protéger.

Je suis à peu près à la moitié de la montée. Le vent qui continue de frapper mon visage est glacial. La pente, heureusement, se fait un peu plus douce. Il ne doit pas être loin de midi. J’espère trouver bientôt un endroit abrité pour pique-niquer.

J’arrive bientôt au Col de Bentarte situé à 1337 mètres. Le paysage est tellement beau que, malgré le vent, je m’assieds sur une pierre pour méditer. Regarder, admirer et prendre conscience, une fois de plus, de l’immensité de l’univers. Cet univers qui me donne l’envie et l’énergie de faire ce que je suis en train de faire.

On se sent tellement petit quand on regarde ces immenses étendues à perte de vue. Et pourtant, je sens que j’en fais partie, totalement... Je vis un moment de communion avec la nature ; quelque chose d’inexprimable.

Je suis heureuse de constater que le chemin continue à plat jusqu’au dernier pic de montée au loin. Je commence à avoir faim. Je passe à côté d’une place abritée par des rochers. Il y a là une équipe de jeunes, assis sur un tronc d’arbre couché, qui mangent en bavardant joyeusement. J’entends qu’ils parlent français. Je m’arrête à leur hauteur et ils m’invitent à me joindre à eux. Je ne me fais pas prier !

Et c’est ainsi que je rencontre Vincent, Caroline, Héloïse et Agnès, quatre jeunes de différentes régions de France, qui sont tous partis seuls et se sont rencontrés en cours de route. Ce seront mes premiers compagnons de marche. Après avoir mangé, nous attaquons la dernière montée qui nous mène au sommet des Pyrénées, à Collado Leopoeder, situé à 1430 mètres.

Il ne nous reste plus que de la descente sur environ six kilomètres. Mais, je prends tout de suite conscience que ce ne sera pas facile ! Le chemin, si on peut appeler cela un chemin, est caillouteux et plein d'ornières. C'est presque insupportable après la montée ardue que nous venons de parcourir ! Les genoux me lâchent ; j'ai mal aux pieds. Impossible d'adopter un rythme de marche rapide et régulier ! Nous arrivons à Roncevaux, situé à 950 mètres, vers 17h. J'ai donc mis deux heures de plus que le temps estimé dans le guide. J'ai atteint le bout de mes possibilités de marche pour cette première journée !

À Roncevaux, il n'y a qu'une auberge. Il s'agit en fait d'un ancien monastère.

Ni moi ni mes compagnons n'avons de réservation. Nous nous mettons derrière d'autres pèlerins qui attendent. L'homme qui se trouve à l'accueil nous demande froidement si nous avons réservé. Comme nous répondons par la négative, il nous informe que c'est complet et que nous devons nous rendre dans le village suivant, à Burguete, à trois kilomètres. Pour moi, c'est juste impossible. Mes jambes ne me portent plus ! Mais l'homme qui vient de me dire ça s'est déjà tourné vers les personnes qui se trouvent derrière moi et m'ignore totalement. Mes camarades de fin de parcours sont aussi déçus que moi. Nous nous asseyons sur un banc, dans la cour du monastère et nous nous demandons ce que nous allons faire. Caroline propose d'aller s'informer auprès de l'office du tourisme pour savoir s'il n'y aurait pas, dans le village, une salle où nous pourrions dormir dans nos sacs de couchage à même le sol. On lui répond que le monastère dispose d'anciens dortoirs que les responsables peuvent ouvrir en cas d'affluence ; que nous devons le leur demander.

Il faut insister, négocier pour qu'ils soient d'accord de nous ouvrir ces dortoirs ! Ils disent d'abord qu'ils ne les mettent à disposition qu'en cas de pluie, mais devant notre insistance et de celle des autres pèlerins dans notre situation, ils finissent par accepter !

Ce premier accueil dans un gîte pour pèlerins me laissera un souvenir mitigé. Je trouve les responsables franchement désagréables, pour ne pas dire détestables. Nous ne sommes qu'au début de la saison et déjà, on a l'impression de ne pas être les bienvenus ! On les sent déjà agacés par l'affluence des pèlerins.

J'apprends par la suite que le monastère a été vendu à des Hollandais.

Ils nous ouvrent donc deux dortoirs de trente places chacun qui sont complets en moins de trente minutes !

Ça me fait bizarre de voir où je vais dormir ! Cette immense pièce sombre, avec, en guise de fenêtres, quelques minuscules lucarnes au haut d'une paroi ! Mais je suis trop heureuse d'avoir un lit et un toit pour la nuit ! Les lits superposés sont vieux et n'ont pas d'échelle pour monter au niveau supérieur. J'ai heureusement un lit situé en bas. Les sanitaires sont rudimentaires : deux douches, deux lavabos et deux toilettes. Mais c'est propre et c'est l'essentiel !

Dans le dortoir que j'occupe, on me présente Bernard et Christine, un couple rencontré sur le chemin par mes nouveaux amis. Christine est en train de trier son linge sale pour faire une lessive. Elle nous demande si nous voulons profiter de partager la machine avec elle. Caroline et moi acceptons immédiatement. Nous nous déshabillons donc rapidement au milieu du dortoir, enlevons Tee-shirt, short et sous-vêtements et, quand nous sommes toutes nues au milieu de la pièce, nous réalisons que le dortoir est mixte ! Un jeune couple entre à ce moment-là dans la pièce. Le jeune homme, visiblement très gêné, ne sait plus où regarder !

Caroline et moi nous regardons et éclatons de rire devant cette situation cocasse !

Lorsque j'ai pris ma douche, que j'ai enfilé une tenue confortable et des chaussures à porter pieds nus, je me sens

revivre ! Je retrouve Christophe qui est arrivé au monastère à 14h30 et qui a pu avoir un lit dans l'aile rénovée du monastère. Il se joint à nous pour le repas du soir. En plus de mes nouveaux amis, je me retrouve à une table très internationale puisqu'il y a aussi un jeune couple d'Espagnols et un très jeune garçon d'Amsterdam.

Nous apprenons, pendant le repas, que nous devons rentrer au monastère avant 22h ; heure à laquelle la porte du monastère est fermée à clef !

Fermeture des portes à 22h ; extinction des feux quinze minutes plus tard ; quelle discipline militaire !

Il y a d'innombrables bruits de grincements de lits pendant l'installation des pèlerins. On entend aussi des chuchotements et des rires étouffés.

Je me demande, avant de m'endormir, s'il me sera vraiment possible de dormir dans ces conditions pendant les six prochaines semaines ! Mais je sombre rapidement dans le sommeil.

# Jour 4

## Jeudi 4 mai

**Étape : Roncevaux → Zubiri, 20 km.**

**Difficulté : orange.**

La lumière violente et crue des néons inonde le dortoir à 6h tapantes ! Je me dis que dans les casernes, à l'armée, cela doit être pareil !

Je réalise que j'ai assez bien dormi. Le dortoir a été relativement calme. J'ai bien entendu des ronfleurs, des grincements de lits quand quelqu'un descendait du lit supérieur pour aller aux toilettes, mais j'entendais ces bruits de très loin et ça ne m'a, en tous les cas, pas empêchée de dormir. J'étais suffisamment épuisée après cette première étape éprouvante et j'ai dormi d'un sommeil profond.

Les pèlerins émergent un à un. Certains essaient de se mettre en boule sous leur couverture pour prolonger leur nuit interrompue si brutalement. Je m'assieds gentiment sur le bord de mon lit. Je ne suis pas pressée. Je sais qu'il y a peu de lavabos et peu de toilettes. Je laisse passer le grand flot !

Il y a un capharnaüm pas possible dans le dortoir. Les sacs de randonnées sont par terre ; beaucoup de vêtements et autres accessoires de randonneurs traînent au pied des lits. C'est vrai que pour trente personnes, ça implique pas mal de bagages et comme les lits sont tous collés les uns contre les autres, cela pose un problème de rangements. Moi, j'ai tout remis dans mon sac avant de me coucher, mais je vais devoir ressortir une partie de mes affaires pour trouver mes vêtements du jour. Je commence par rouler mon sac à viande. Je ne retrouve plus la petite housse de rangement. Je regarde dans toutes les poches de mon sac, sans succès. En pliant ma couverture, je la retrouve

coincée entre le matelas et le mur. Je range donc mon sac à viande et le glisse dans la petite poche extérieure de mon sac. Une fois habillée, je vois qu'une bonne partie des pèlerins sont déjà partis. Il doit donc y avoir moins d'affluence dans les sanitaires. Je prends ma trousse de toilette dans l'intention d'aller me débarbouiller. Mais je déchante vite lorsque je vois tout le monde qui attend son tour dans le couloir.

Je décide d'aller prendre d'abord mon petit déjeuner dans le bar situé à côté du monastère. Comme je n'avais pas de réservation, je n'ai pas droit à un tarif préférentiel pour ce premier repas de la journée. Mais cela m'importe peu. Je bois un café et un jus d'orange frais ; mange avec plaisir du pain grillé avec beurre et confiture. Lorsque j'ai fini, je retourne au monastère pour aller y faire ma toilette. Les sanitaires sont libres maintenant. Le dortoir est presque vide. Les couvertures sont pliées et posées sur les lits. Je prends mon sac et sort pour entreprendre cette deuxième étape.

Il est 7h30 et le jour est déjà levé. Le ciel est dégagé ; la journée sera belle.

Plusieurs pèlerins sont là, équipés pour la journée. Certains attendent leurs compagnons de route tandis que d'autres marchent devant moi. Je ne sais pas où sont mes amis rencontrés hier. Ils ont sans doute pris de l'avance !

Je pars donc seule. Je hume avec délice l'odeur de la terre humide, de la brume matinale. Je m'engage sur un chemin forestier. Pendant un moment, il n'y a personne ni devant ni derrière moi. Je n'entends rien que le chant des oiseaux. C'est à nouveau un moment magique pendant lequel je me sens en totale communion avec la nature. Je remercie l'univers de me permettre de vivre cette expérience unique. Je me sens bien.

Je marche seule un moment, puis je rattrape Héloïse. Nous faisons un bout de chemin ensemble. L'étape est jolie, ombragée et pas trop difficile. Au bout de quelques kilomètres, il y a une auberge où nous retrouvons Vincent, Caroline et Agnès.

Nous marchons un moment tous ensemble, pique-niquons, puis le groupe se disloque.

Je perds du terrain sur la dernière partie de l'étape qui s'avère être un très long chemin caillouteux et plein d'ornières sur lequel il m'est difficile d'avancer.

Héloïse prend beaucoup d'avance sur moi et je ne la reverrai jamais ! Lorsque j'arrive à Zubiri, terme de l'étape, je suis seule et je ne retrouve pas mes autres amis. Je ne trouve pas d'hébergement ; tout est complet ! Une des réceptionnistes d'une auberge me propose de m'appeler un taxi pour qu'il m'emmène à Larranoa, le village suivant, à quatre kilomètres. J'accepte.

Le chauffeur de taxi m'emmène dans une jolie pension privée. Il s'agit d'une villa individuelle avec un magnifique jardin. Je suis très bien accueillie par mes hôtes, un couple d'Espagnols sympathiques. Comme avec le chauffeur de taxi, j'utilise le traducteur de mon téléphone pour me faire comprendre. On me propose une chambre individuelle, un souper pour pèlerins et le petit déjeuner du lendemain pour soixante-trois euros. C'est bien plus cher qu'au monastère, mais le confort proposé le vaut bien ! Je profite d'aller me relaxer un moment dans le jardin. La température est douce et je somnole sur un transat.

Le soir, au repas, nous sommes quatre pèlerins à table. Il y a un très jeune couple d'Espagnols, Isabel et Pablo et Jean-Paul, un Suisse un peu plus âgé que moi. Je reconnaissens en Pablo le jeune homme qui a fait irruption dans le dortoir hier au moment où Caroline et moi étions toutes nues, mais il me regarde avec indifférence et fait comme s'il ne me reconnaissait pas.

On nous sert une salade de pâtes en entrée, du vitello tonnato et des fruits pour le dessert. Isabel, étudiante en lettres, est contente de pouvoir pratiquer son français et nous bavardons pendant tout le repas. Jean-Paul est veuf depuis plusieurs années et il s'est lancé à fond dans le sport. Il a fait de grands défis à pied, tel que l'ascension de l'Everest. Sa moyenne sur le Camino

est au minimum de trente kilomètres par jour. Je sais donc que nous ne marcherons pas ensemble. Mais cela ne nous empêche pas de passer une agréable soirée. J'apprends qu'il a passé une bonne partie de sa jeunesse dans la même région que moi et que nous avons fait nos écoles dans la même ville ! Nous échangeons donc à propos de nos professeurs communs. C'est quand même incroyable que l'une de mes premières rencontres en Espagne soit un compatriote ayant vécu dans la même région que moi !

Vers 21h, tout le monde va se coucher. Je dors divinement bien, heureuse d'être encore une fois seule dans ma chambre. Je me dis que demain, je pourrai partir un peu plus tard du moment que mon étape est raccourcie de quelques kilomètres.

# Jour 5

## Vendredi 5 mai

**Étape : Larrasoana → Pampelune, 16,5 km.**

**Difficulté : verte.**

Je me lève à 7h15 après une nuit réparatrice. Le jour est déjà levé. Le ciel est complètement dégagé. Encore une belle journée qui s'annonce. Je m'habille légèrement, short et tee-shirt, puis descends prendre mon petit déjeuner. Je croise Jean-Paul dans l'escalier ; il est prêt à partir. Nous nous souhaitons mutuellement un bon Camino.

*Buen Camino* seront pendant les prochaines semaines les mots clés de mes journées !

Un copieux buffet est préparé à la salle à manger : Pain, croissants, beurre, confiture, fromage, jambon, fruits, café. Un homme que je ne connais pas est en train de manger. Je dis bonjour en entrant dans la pièce. Pas de réponse. L'homme, le regard fermé, mange sans lever la tête.

« Cache ta joie », me dis-je en m'attablant à mon tour. Je ne croiserai pas son regard et n'entendrai pas le son de sa voix. D'ailleurs, quelle langue parle-t-il ? Impossible à savoir, car nous n'échangerons pas un mot. Son physique est assez quelconque.

Mais je ne me laisse pas abattre pour autant. Je déjeune copieusement en me disant que, ma foi, tous les pèlerins ne sont pas obligatoirement ouverts et sympathiques !

Je prends la route vers 8h. Je pars d'une altitude de 495 mètres pour arriver à Pampelune à 446 mètres. L'étape, sans dénivélés, semble assez facile et je devrais atteindre mon but en quatre heures.

Le parcours est joli. Je marche principalement sur un chemin blanc traversant forêts et campagnes et longeant une rivière sur les deux tiers du parcours. C'est pittoresque et reposant. Ma démarche est soutenue et régulière. Les chants des oiseaux m'accompagnent.

Qu'il fait bon être là à avancer seule dans cette nature magnifique ! Traverser des petits ponts, ramasser sur les chemins des jolis cailloux en forme de coeurs, avoir le sentiment que les anges sont là, tout près, qu'ils me guident et m'accompagnent. Je rencontre peu de monde, car la plupart des pèlerins se sont mis en route bien avant moi. Mais j'aime ces moments qui me permettent de me ressourcer et de me recentrer profondément sur moi-même.

Cependant, le charme est subitement rompu. À la sortie d'un village, une équipe de jeunes me suit, un haut-parleur à la main et la musique au taquet ! Comment est-il possible de massacrer ainsi le calme de la nature ? Je hâte le pas pour ne plus entendre cette musique criarde, mais j'ai du mal à m'en débarrasser, car le groupe marche presque à mon rythme. Je ne comprends pas comment on peut faire le chemin de Compostelle dans de telles conditions. J'ai appris qu'en Espagne, les jeunes qui terminent le Camino peuvent le mentionner dans leur Curriculum Vitae afin d'enrichir leur parcours professionnel. Comme quoi, les motivations à faire ce chemin peuvent être multiples ! Je finis par m'arrêter pour boire un café afin de les laisser passer devant moi...

J'arrive bientôt à l'entrée de Pampelune.

Cette ville est la capitale de la communauté autonome de Navarre, dans le nord de l'Espagne. Elle est surtout célèbre pour sa course de taureaux lors des fêtes de la San Fermin en juillet. Lors de ce festival légendaire, d'intrépides coureurs poursuivent les taureaux dans les rues de la ville.

Arrêt incontournable sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle. Pampelune abrite également des églises de style gothique, notamment San Nicolas aux allures de forteresse.

J'entre dans la ville en passant sous un porche qui autrefois devait être la porte de la ville. Encore aujourd'hui, elle est entourée de remparts. Il est un peu plus de midi.

La première auberge qui se trouve sur mon chemin affiche « complet », tout comme la deuxième. Le tenancier de cette dernière me conseille de me rendre à *l'Albergue de Jesus y Maria*, à quelques rues de là. Il me dit que là-bas, ils ont une capacité de cent quatorze lits. Je m'y rends donc, pleine d'espoir.

Pampelune est une jolie ville pittoresque. Les rues sont pavées ; échoppes et terrasses de cafés rendent les lieux animés. Il y a comme une atmosphère de vacances dans l'air.

Je m'installe à une terrasse pour savourer une tranche de tortilla et boire un coca. Pour moi, le coca est toujours synonyme de vacances et c'est la seule période où j'en bois régulièrement.

Après avoir échangé quelques mots avec le tenancier du restaurant, j'apprends que cette année, le Chemin est particulièrement fréquenté ; ce qui rend la recherche d'hébergements plus difficile pour les pèlerins. Il m'indique le chemin à suivre pour arriver à *l'Albergue Jesus y Maria*. Je reprends mon sac et mes bâtons et me rends dans la direction indiquée.

Je trouve l'auberge facilement, j'ouvre la porte d'entrée et reste un moment sidérée de voir qu'il y a au moins cinquante personnes en file indienne, à attendre leur tour devant le bureau d'accueil. Ma décision est vite prise. Je ne vais pas attendre dans cette file pendant sans doute de longues minutes, pour qu'au moment où arrive mon tour, on me dise que tout est complet ! J'ai vu dans le guide, que le prochain village, Cizur Menor, est à moins de cinq kilomètres et qu'il y a deux auberges. Il est à peine plus de treize heures et j'ai le temps de m'y rendre.

Alors que je me retrouve dans la rue, un homme assez âgé s'approche de moi et me demande si j'ai un hébergement *Tienes alojamiento* ? Je lui réponds que non, mais que je vais me rendre à Cizur Menor. Il m'informe alors qu'il possède un petit appartement à louer sur la plus belle place de Pampelune. Intéressée, je lui demande quel est le prix de la location. Il me répond qu'il me le loue à vingt euros et que j'ai la possibilité de cuisiner. Je lui demande de m'y conduire. Pendant tout le trajet, nous parlons peu. Je sens mon compagnon quelque peu nerveux. Son regard est fuyant. Je me demande tout à coup ce que je fais là, à suivre cet inconnu. Le doute s'installe soudain dans mon esprit.

Lorsque nous arrivons sur la fameuse place, qui est effectivement très belle, il me montre un immeuble de quatre étages et me dit que l'appartement proposé s'y trouve, tout en haut. Nous passons sous des arcades et arrivons devant la porte de l'immeuble. Une porte vraiment très vieille. Il sort un trousseau de clefs de sa poche et j'ai l'impression qu'il tremble. Je commence à avoir la boule au ventre. Il entre le premier et, au bas de l'escalier, me demande de lui donner mon sac. Je refuse. Mon cœur bat la chamade pendant que j'escalade ces escaliers. Je sais que je vais m'enfuir. L'homme se racle continuellement la gorge en montant ; il semble de plus en plus nerveux. Moi, j'ai de plus en plus peur et me demande dans quel guêpier je viens de me fourrer.

En arrivant tout en haut, il ouvre la porte de l'appartement et y entre le premier. Il me dit : « Voilà ! C'est ici ! » Je reste sur le pas de la porte, me penche en avant et dit rapidement : « Oh, mais c'est beaucoup trop grand pour moi ! Je vais plutôt aller à Cizur Menor. » Il insiste : « Mais, entrez donc ! Vous ne voulez pas voir la chambre ? » C'est à ce moment-là que je sors de ma torpeur et que je détale les escaliers à toute vitesse en le plantant devant la porte de son appartement !

Quel soulagement en arrivant dans la rue ! Je suis persuadée que ce type avait de mauvaises intentions. Je me dis

qu'il n'y a que moi pour me mettre dans une situation pareille ! Ça me donne des ailes pour quitter Pampelune et partir ; partir le plus loin possible de cet affreux bonhomme !

L'important est de retrouver la voie du Camino de Santiago, chose pas toujours facile lorsqu'on sort d'une grande ville. En général, elle est indiquée par des coquillages en bronze appliqués sur le sol, mais avec la quantité de rues, il est facile de se perdre. La plupart des pèlerins se dirigent avec Google Maps qui est une application à installer sur son téléphone, mais moi, pas du tout branchée par tous ces moyens virtuels, je n'ai pas envie d'essayer. Je demande plusieurs fois mon chemin et finalement je vois un grand panneau sur lequel il est écrit CAMINO DE SANTIAGO. Et quand je vois ce panneau, je sais que j'ai retrouvé la voie, je n'ai plus qu'à la suivre.

Je me retrouve pendant les cinq kilomètres du parcours, sur un chemin goudronné en plein soleil au bord d'une route à quatre voies ! Il fait très chaud ; il ne doit pas faire loin de vingt-cinq degrés ! La route est toute droite et les premières habitations me paraissent bien loin. Après environ une heure de marche, je vois avec soulagement le panneau de la localité de Cizur Menor. Ça a l'air tout petit. Je traverse le village ; il y a un ou deux bars qui semblent vides, une église fermée à clef, un parc. Je demande à un passant où se trouvent les deux auberges pour pèlerins ? On me répond qu'il n'y en a qu'une, mais qu'il n'est pas sûr qu'elle soit ouverte. Je me rends dans la direction qu'il m'indique et je vois un grand bâtiment de trois étages, volets fermés. Une pancarte indique que c'est une auberge. Il y a deux portes d'accès. J'essaie d'y frapper en sachant pertinemment que c'est fermé.

Le village est sans vie. J'entre dans l'un des bars. Hormis le patron, il n'y a personne à l'intérieur. Je ne me sens pas particulièrement bien accueillie. Le patron me regarde avec curiosité et je sens presque de la méfiance dans son regard. Je commande une consommation et lui demande s'il y a une possibilité de se loger dans le village. Il me répond qu'à part

l'auberge d'où je viens, il n'y a rien. Quand je lui dis que l'auberge est fermée, il hausse les épaules. Je lui demande s'il peut appeler un taxi pour moi, car la prochaine localité est à plus de dix kilomètres. Il me répond qu'il n'y a pas de taxi à Cizur Menor, que je dois prendre le bus. Une femme, peut-être son épouse, sort alors de la cuisine. Elle ne me dit pas bonjour et commence à s'affairer derrière le comptoir. Elle ne cesse de me regarder avec insistance et je trouve son regard agressif. Je me hâte de boire mon verre et ressors de ce bar inhospitalier !

Passant devant un parc, je choisis un endroit pour m'y installer et manger le pique-nique qui se trouve dans mon sac. Sur un banc, à peine plus loin que moi, je remarque deux dames à peu près de mon âge ; des pèlerines qui semblent être dans la même situation que moi. Je les entends parler allemand. Comme je maîtrise parfaitement cette langue, je m'approche d'elles. Et c'est ainsi que je rencontre Annette et Jutta, deux Allemandes en route pour le Camino. Elles font leur première étape. Nous décidons d'unir nos efforts et de prendre un taxi ensemble. Nous arrêtons une jeune femme dans la rue qui accepte volontiers d'appeler pour nous un taxi de Pampelune.

Le taxi arrive rapidement. Il nous conduit jusqu'à Guendulain, le village suivant. Il n'y a qu'une seule auberge là-bas. Le chauffeur nous attend pendant que nous allons nous informer s'il reste des disponibilités. C'est complet ! La réceptionniste fait quelques appels pour nous. Elle finit par nous trouver une chambre à Obanos, vingt kilomètres plus loin !

Je repense encore une fois à la discussion que j'ai eue avec Valérie, le matin du départ ! Je sais qu'il va falloir que je me résigne à faire mes réservations à l'avance.

Nous trouvons une chambre à trois lits dans une jolie auberge avec un grand jardin. Je suis heureuse d'avoir rencontré ces deux dames. Nous avons beaucoup d'affinités et passons une soirée agréable toutes les trois.

Nous allons visiter la jolie église du village. Je suis heureuse d'avoir enfin le temps de me vider l'esprit dans ce lieu sacré. Il s'y dégage une énergie très forte. J'allume un cierge, remercie la Vierge Marie et tous les autres anges de m'avoir conduite jusqu'ici et de m'avoir soutenue. Je fais une prière pour les miens, demande à Marie de les protéger. En sortant de l'église, je me sens en paix avec moi-même et pleine d'énergie pour continuer mon Camino.

Nous décidons de faire quelques courses dans l'épicerie du village avec Annette et Jutta. Nous achetons de quoi nous concocter un bon petit repas à déguster à l'ombre des arbres fruitiers du jardin de l'auberge. Le tout accompagné d'un délicieux petit vin espagnol.



# Jour 6

**Samedi 6 mai**

**Étape : Obanos → Lorca, 15,5 km.**

**Difficulté : verte.**

Après une bonne nuit de sommeil, Jutta, Annette et moi sommes prêtes à nous remettre en route vers 7h30. Nous nous arrêtons dans le bar du village pour prendre notre petit déjeuner.

Le ciel est d'un bleu laiteux ; la température est agréable. Nous commençons notre marche sur un chemin blanc au milieu d'un paysage magnifique. Une réelle douceur se dégage de cette campagne vallonnée. Où que nous regardions, nous ne voyons que des montagnes.

Nous arrivons rapidement à Puente la Reina dont le nom en basque est *Gares*. Il s'agit d'une ville et d'une municipalité de la communauté forale de Navarre, dans le nord de l'Espagne. La ville est pittoresque et mériterait d'être visitée. Nous passons à côté d'une très belle église qui, contrairement à beaucoup d'autres, est ouverte. J'aimerais y entrer un moment, mais mes nouvelles compagnes de randonnée ont déjà pris pas mal d'avance sur moi et ne semblent pas avoir ressenti l'envie ni le besoin d'y faire une pause.

Pour moi, c'est le premier sentiment de frustration ressenti en adaptant mon pas sur celui d'autres personnes. Je ne veux pas être impolie et les lâcher sans un mot, car je sais que si j'entre dans l'église, j'y resterai un moment. J'aime m'imprégner de l'énergie qui règne dans ces lieux saints. Je suis une pèlerine avant tout ; pas une simple randonneuse ! J'allume généralement un cierge, laisse vagabonder mes pensées, remercie Marie et mes anges de m'accompagner et demande leur protection pour la suite. « Marche, prie, aime » est mon nouveau leitmotiv.

Visiblement, Jutta et Annette ne partagent pas les mêmes motivations que moi. Je les rattrape un peu plus loin et nous continuons notre route sur un chemin longeant cette fois des plans d'eau.

Nous traversons le village de Cirauqui. Mes compagnes de marche ont toujours un peu d'avance sur moi.

À la sortie du village, je traverse un pont qui enjambe une autoroute. Mon regard est attiré par un petit chien complètement paniqué qu'un couple de pèlerins essaie d'attraper. Il s'agit d'un petit bichon qui semble complètement perdu. La dame réussit à l'attraper. Entendant que le couple parle français, je m'arrête à leur hauteur et leur demande ce qui se passe. Le pauvre petit chien tremble de tous ses membres. Le couple me répond qu'il vient d'être lancé par la fenêtre d'une voiture qui roulait sur l'autoroute ! Ils ont assisté à la scène et en sont complètement retournés. Ah oui, les vacances ont commencé pour certains et chacun sait que, chaque année, beaucoup d'animaux sont lâchement abandonnés pour permettre à leurs maîtres de vivre leurs vacances sans contraintes ! Mais je n'aurais jamais imaginé vivre cette situation presque en direct.

Ma première pensée est un sentiment de colère contre les salopards qui ont fait ça. Ma deuxième pensée est pour mon amie Françoise habitant La Chaux-de-Fonds et qui, je le sais, cherche un petit chien exactement comme celui-là. Je demande au couple ce qu'ils ont l'intention de faire. Ils me répondent qu'ils vont retourner à Cirauqui, qu'ils y ont vu une pharmacie et qu'ils vont demander s'il y a un vétérinaire dans le coin. J'ai presque envie de les accompagner. Une nouvelle pensée vient de me traverser l'esprit : si ce petit chien se trouve sur mon passage du Camino, ce n'est sans doute pas par hasard ! Oh, comme j'aimerais pouvoir lui sauver la vie !

Mais je ne marche pas seule aujourd'hui. Mes amies allemandes sont sans doute en train de m'attendre un peu plus loin et doivent s'impatienter. À regret, je laisse la raison

l'emporter et je reprends ma route, le cœur serré en pensant au petit chien.

Quand je retrouve Jutta et Annette, je leur raconte la raison de mon retard, mais cela n'a pas l'air de les toucher particulièrement. Je les sens plutôt exaspérées par l'attente que je leur impose.

Nous continuons notre randonnée. Un peu avant midi, nous trouvons un endroit charmant et pittoresque pour pique-niquer. Au-dessus du chemin que nous suivons, il y a un espace vert qui a visiblement été aménagé par les innombrables pèlerins qui y sont passés.

Des bancs et autres sièges ont été bricolés à l'aide de troncs d'arbres ; toutes sortes d'objets personnels sont suspendus aux branches et sur une sorte d'étagère préparée manuellement pour l'occasion : bijoux, foulards, chaussettes, petits textes d'amour, photos... Tout un univers mystique qui gonfle mon cœur de joie. Je dépose à mon tour un petit objet. Il s'agit d'un joli caillou en forme de cœur que je viens de trouver sur le chemin. Je me sens bien dans cet endroit. Il y a comme de la magie dans l'air, une ambiance mystique, perceptible.

Pendant que nous partageons notre repas, Jutta, Annette et moi parlons de ce sentiment de liberté que l'on ressent sur le Camino. Elles sont toutes les deux des femmes mariées et mères de famille qui ont eu envie de quitter leurs obligations familiales pour quelques semaines. Mais elles sont heureuses d'être à deux. Quand elles me demandent ce qui m'a poussée à le faire seule, je leur réponds que pour moi, c'est un défi personnel. J'ai envie de m'introspecter, de découvrir de quoi je suis capable au plus profond de mon être. Et puis, il y a autre chose ; un problème personnel à résoudre avec moi-même, mais le moment ne me semble pas approprié pour en parler. Cela ne concerne que moi et je ne suis même pas sûre, pour le moment, d'avoir envie de le confier à qui que ce soit.

Nous nous relaxons longuement sur nos transats de fortune. La chaleur est tellement agréable !

Au bout d'une bonne heure, nous reprenons la route à regret.

Émerveillée par le paysage magnifique qui m'entoure, je m'arrête souvent pour faire des photos. Mes amies doivent souvent s'arrêter pour m'attendre. Je les retrouve après avoir traversé un pont sous lequel coule une rivière transparente. J'ai envie de m'arrêter un moment près de ce plan d'eau qui forme une petite mare au bas de la pente. Beaucoup de pèlerins sont là et s'y trempent les pieds. J'ai envie d'en faire de même.

Julia et Annette me disent que nous venons de nous arrêter pour pique-niquer et qu'elles ont envie de continuer, car elles ont réservé un hébergement à Estella qui se trouve à environ douze kilomètres de là. Moi je n'ai rien réservé et n'ai pas l'intention de faire encore douze kilomètres. Je me dis que je trouverai bien une auberge sur ma route.

Nous décidons d'un commun accord de nous séparer là. Peut-être que nos chemins se croiseront plus tard, peut-être pas. Nous garderons un super souvenir de notre rencontre éphémère et nous promettons de nous donner mutuellement des nouvelles.

Je suis presque contente de me retrouver seule. Je me suis rendu compte assez rapidement que nous n'avions ni le même rythme de marche ni les mêmes intérêts.

Je descends jusqu'au plan d'eau stagnant, ôte mes chaussures. Je vois qu'une ampoule s'est formée sur un orteil. Je trempe mes pieds dans l'eau avec délice. Quel bien ça fait !

Je remercie l'univers de me permettre de vivre de tels moments. Mes pensées me ramènent rapidement au petit chien abandonné. Comme je m'en veux de ne pas avoir accompagné ses sauveteurs ! Peut-être que si j'avais appelé Françoise, elle aurait été d'accord de venir passer quelques jours en Espagne

pour le voir... peut-être qu'elle aurait craqué pour lui... peut-être que... peut-être que...

Je me rends compte que, malgré tout, cela aurait été compliqué à gérer. Je ne pense pas que l'on puisse emmener comme ça un petit chien d'Espagne en Suisse. Cela engendre certainement de grands frais de vétérinaire et d'autorisations. Je finis par me convaincre que les choses sont mieux ainsi, mais j'y repenseraï souvent tout au long de mon parcours avec une pointe de culpabilité.

Au bout d'un moment, je sèche mes pieds, me dis qu'il faudra que je soigne mon orteil ce soir et reprends ma route. Je me sens bien à l'idée que je pourrai marcher à mon rythme, m'arrêter autant de fois que j'en aurai envie pour faire des photos sans craindre de retarder qui que ce soit.

Je trouve bientôt une petite table dressée au bord du chemin, à l'ombre d'un arbre. Sur la table, il y a toutes sortes de bonnes choses : des fruits, des biscuits, des thermos d'eau chaude avec des sachets de thé et du café soluble, du jus de pommes. C'est ce qu'on appelle un *Donativo*. Lorsque la randonnée se poursuit longuement en pleine campagne, des habitants du coin mettent à disposition des pèlerins des victuailles. Les intéressés peuvent se servir et laissent un ou plusieurs euros dans une petite tirelire placée à cet effet sur la table. Ces pauses imprévues me plaisent lorsqu'elles se présentent. Je trouve que c'est convivial et ça rebooste ! Je m'arrête pour boire un café. La température est tellement agréable et le paysage si beau !

Mais bon ; il est temps de me bouger ! Il faut que je m'inquiète pour trouver un hébergement. J'arrive bientôt à Lorca, un joli village où, aujourd'hui, il y a une fête sur la grande place. Un orchestre de Paso Doble et de Flamenco rend l'atmosphère joyeuse. La population chante et danse sur la place. C'est agréable d'arriver au moment d'une fête villageoise ! Je reste là un moment pour m'imprégner de ce moment festif puis je me dis qu'il faut que je me trouve un lit pour la nuit. Je trouve

assez rapidement une auberge correcte à Lorca. Je ne peux pas la qualifier de superbe, mais disons qu'elle est fonctionnelle et propre. Je m'y sens bien accueillie. À l'heure du check-in, nous sommes toute une quantité de pèlerins, les uns derrière les autres, à attendre notre tour. Je paie 23 euros pour le lit et le repas du soir. Avant de monter dans le dortoir qui m'est attribué, on me demande de laisser mes chaussures sur une étagère à l'entrée et mes bâtons dans une grande potiche où se trouvent tous les bâtons des autres. C'est la première fois que je n'ai pas le droit de prendre mes bâtons dans ma chambre et ça m'inquiète un peu. Je dois avoir l'air un peu dépité. Un grand pèlerin noir, assis sur l'escalier, me regarde en souriant et me demande si j'ai un problème. Je lui dis que j'ai peur qu'on me pique mes bâtons. Il éclate de rire et me dit « Mais t'es pas la seule... on a tous peur ! » Cette réflexion faite avec tellement de spontanéité me fait rire et j'ai honte d'oser douter des intentions de mes compagnons de voyage.

Je monte à l'étage pour installer mon lit et prendre ma douche. Nous recevons à chaque fois, un drap et une taie d'oreiller confectionnés dans une matière identique à celle des nappes en papier. Nous les mettons sur le matelas et sur l'oreiller à notre arrivée ; les enlevons le matin avant notre départ et les mettons à la poubelle. C'est un moyen de préserver l'hygiène des lits. Il y a presque toujours au moins une couverture à disposition, mais il est conseillé de les utiliser par-dessus un sac de couchage. Dans les grands dortoirs, il y a généralement une tablette à côté de chaque lit au-dessus de laquelle il y a une prise électrique pour recharger son téléphone et parfois une petite lampe discrète. Quand c'est le grand luxe, chaque lit numéroté a un casier correspondant à son numéro, casier assez grand pour y ranger son sac.

Le dortoir de l'auberge à Lorca compte environ dix ou douze lits. Par contre, il n'y a qu'une douche, un wc et un lavabo pour tout le monde. Je parviens assez rapidement à occuper la douche. Je décide que demain matin, j'essaierai de me lever avant

six heures, ceci pour éviter de faire la queue pour utiliser les toilettes.

À côté de mon lit, il y a un couple d'Indiens. La femme porte une longue robe sombre et est voilée. Elle prépare les deux lits, s'occupe des bagages et prépare les affaires de douche ainsi que le linge propre pour son mari. Elle parle anglais.

Je suis assise sur mon lit et je regarde l'ampoule qui s'est formée sur mon orteil pendant la journée. Elle commence à me faire mal. Cette douleur a sans doute un sens. La souffrance vécue pendant le parcours n'est-elle pas là pour rappeler au croyant que le Christ a souffert sur la croix ? Je suis presque surprise que cette pensée m'effleure, car avant de me trouver sur ce chemin, je ne m'étais jamais considérée comme étant croyante.

Perdue dans mes pensées, je m'apprête à appliquer un *Compeed* qui est un sparadrap spécial contre les ampoules. L'Indienne s'approche de moi et me dit qu'elle connaît un meilleur moyen pour soigner une ampoule. Elle me montre une vidéo sur laquelle on voit un médecin qui pique la cloque à l'aide d'une aiguille désinfectée munie d'un fil. L'ampoule se vide instantanément de l'eau qu'elle contient. Le médecin tire alors l'aiguille jusqu'à ce que le fil ressorte de l'autre côté. Il faut faire cela le soir avant le coucher et le lendemain matin, l'ampoule devrait avoir complètement disparu.

Je regarde l'Indienne ; je suis sceptique. Je sais que, de toute façon, je serai incapable de percer l'ampoule moi-même. Je suis bien trop douillette ! Et puis, est-ce que c'est vraiment efficace ? L'Indienne me certifie que oui, qu'elle et sa famille n'utilisent plus que ce moyen pour soigner leurs ampoules et que ça marche. Elle veut bien me la percer avant le coucher si je le souhaite. Mais je ne suis pas convaincue. Je la remercie, mais décline sa proposition et décide d'utiliser mon *Compeed*. J'ai toujours utilisé ça et ça a toujours soigné mes cloques assez rapidement.

Je ne sais pas encore que je vivrai bientôt une situation qui me fera détester les *Compeed*.

Une fois mon lit préparé, que je suis douchée et en tenue confortable, je sors dans la rue et décide de retourner à la fête. À ma grande déception, tout est terminé. Tout le monde est en train de débarrasser et de plier tables et chaises ; la place est balayée et, en peu de temps, toute trace de fête a disparu ! Et pourtant, il est à peine 17h. Je redescends en direction de mon auberge et vais boire l'apéro dans le bar situé de l'autre côté de la route. Je m'installe au bar et commande une sangria.

Le patron est très sympathique. Il parle un peu français et me pose plein de questions sur le Camino. Il me demande quand et d'où je suis partie ; comment ça se passe en route ? Il me dit qu'il a entendu dire qu'il y a un monde fou cette année ; il l'a d'ailleurs lui-même remarqué. Il me demande si je n'ai pas trop de difficultés à trouver des hébergements. Je lui raconte alors mes déboires à ce sujet. Le mauvais accueil à Roncevaux, puis les deux fois où j'ai dû prendre un taxi. Une fois sur quatre kilomètres, mais avant-hier sur vingt kilomètres !

Je lui dis que je suis heureuse d'avoir trouvé une auberge à Lorca sans difficulté. Il me demande si j'ai quelque chose pour demain. Je lui réponds que non, que je sais bien que je devrais réserver, mais que ça m'est difficile d'effectuer une réservation par téléphone, car mon espagnol est celui d'une débutante. Je suis bien capable de demander s'il y a un lit disponible pour demain (*Tienes una cama disponible para mañana por la noche ?*), mais en fonction de ce qu'on me répond, je ne comprends pas toujours tout ! Le patron du bar, très serviable, me demande si je veux qu'il me fasse une réservation pour demain. J'accepte avec plaisir. Il me demande combien de kilomètres j'ai l'habitude de faire quotidiennement. Pour moi, la moyenne journalière peut être de vingt à vingt-cinq kilomètres. Nous consultons le guide ensemble et je me décide pour Villamayor, village situé à environ vingt kilomètres au haut d'une butte, à 675 mètres. Il me réserve un lit dans une auberge qui s'appelle *Villamayor de Monjardin*.

Je lui suis infiniment reconnaissante du service rendu. Son épouse arrive entre-temps. Elle est aussi adorable que lui. Je leur dis qu'ils sont mes anges du jour. Je leur promets de venir prendre le petit déjeuner chez eux le lendemain matin avant de partir.

À l'auberge, le repas du soir est prévu à 19h30. Il n'est guère plus de 18h, mais j'ai envie d'aller me reposer un peu. Pour monter à ma chambre, je traverse un séjour avec divans et fauteuils. Des pèlerins français sont en train de discuter. J'entends « oui oui, c'est un Suisse... plus tout jeune, mais un sportif incroyable qui a déjà fait plein de défis incroyables, comme l'Everest... tu l'as peut-être déjà vu. Il marche de trente à quarante kilomètres par jour. Il s'appelle, il s'appelle... » Passant à ce moment-là, je réponds « il s'appelle Jean-Paul ! » Les deux hommes, surpris, me demandent comment je le connais. Et c'est ainsi que je rencontre Michel, un Français de Montpellier.

Je lui raconte ma rencontre avec Jean-Paul, à Larrasoana. Je lui dis que nous avons passé notre enfance dans la même région, mais qu'il a fallu que nous fassions le Camino au troisième âge pour nous rencontrer. Je lui dis aussi que je ne le reverrais sans doute plus sur le Camino au vu de la moyenne journalière qu'il tient. Michel me demande alors où j'ai dormi hier soir. Je lui réponds « à Obanos », non sans lui raconter mes déboires de la journée ainsi que la difficulté à trouver un hébergement. Il me répond :

— Obanos ? Mais c'est là que Jean-Paul va dormir ce soir. Je l'ai rencontré à Pampelune hier. Il m'a dit qu'il avait une réservation pour aujourd'hui !

En fait, ayant pris le taxi sur vingt kilomètres, je l'ai dépassé !

Tout à coup, je réalise que j'ai oublié de faire tamponner ma crédenciale à l'accueil aujourd'hui.

La crédenciale est un petit livret pour le pèlerin qui nous suit pendant tout le parcours et que l'on fait tamponner à chaque auberge, de même que dans les églises que l'on visite.

Lorsqu'on arrivera à Santiago, cette crédenciale attestera de notre parcours et nous permettra de recevoir le diplôme de notre périple.

Je monte donc dans ma chambre pour chercher cette crédenciale. Je ne la trouve pas dans le petit sac où je la mets habituellement. Je redescends au petit séjour que je viens de quitter et regarde sur le divan si elle est peut-être tombée là. Je ne trouve rien. Je m'exclame :

— Oh mince ! J'ai perdu ma crédenciale ! Je pense que je l'ai laissée sur le plan de travail de la cuisine à Obanos hier soir. Je me vois encore la sortir de mon sac et la tamponner là. Je pense que je ne l'ai pas remise à sa place !

— Appelle donc Jean-Paul ! Je viens de te dire qu'il dort à Obanos ce soir, me dit Michel.

— Appeler Jean-Paul ? Mais faudrait déjà avoir son numéro !

— Mais je l'ai moi ! rajoute Michel triomphalement.

Et c'est ainsi que je reprends contact avec Jean-Paul. Mon appel le surprend beaucoup. Il ne comprend pas pourquoi je l'appelle et surtout comment j'ai pu le dépasser ! Je lui explique en quelques mots mes déboires du jour précédent, la perte de ma crédenciale, ma rencontre avec Michel à Lorca, puis lui demande où il se trouve à Obanos. Il ne loge pas à l'auberge où j'étais hier, mais il me promet de se débrouiller. Il me rappelle dix minutes plus tard pour m'annoncer qu'il a retrouvé ma crédenciale. Il faut maintenant trouver le moyen pour lui de me la rendre ! Et c'est là qu'une autre chose incroyable se passe. Il me demande si j'ai une réservation pour demain soir. Je lui réponds :

— Oui, à Villamayor

— À Villamayor de Monjardin ?

— Oui

— J'y crois pas ! C'est aussi là que j'ai réservé !

On vit quand même parfois des situations incroyables dans la vie ! À croire qu'un petit lutin, pour ne pas dire un ange, veille au bon déroulement des choses. Je me souviens que lorsque j'ai pris congé de Jean-Paul à Larrasoana, je lui avais dit que nous ne nous reverrions sans doute plus. Et il m'avait répondu «oh, mais tu sais, on ne sait jamais... tu sais, la vie... »

Eh oui, la vie... Elle fait parfois bien les choses. Elle m'a conduite à Lorca dans la même auberge que Michel. Et il a fallu qu'on se retrouve dans la salle de séjour et que je surprenne une conversation concernant Jean-Paul.

S'agit-il juste d'une synchronicité ou s'agit-il d'une intervention des anges, de Marie ? Ça me laisse songeuse.

Mais en attendant, il est temps d'aller prendre mon premier repas de pèlerins. Au menu, il y a une salade mêlée en entrée, un risotto aux champignons en plat principal et des mangues pour le dessert. Un bon repas très complet pour treize euros, boisson comprise.

C'est la première fois que je partage un repas commun. Et je trouve ce moment exceptionnel. Tous ces pèlerins, toutes nationalités confondues ! On entend parler l'espagnol, l'anglais, l'italien, le français, l'allemand, le hollandais, mais aussi des langues inconnues comme celle des Indiens. Il n'y a pas beaucoup de Suisses, peut-être un ou deux Suisses allemands. Je trinque avec Michel. C'est plus facile pour moi de parler français. Et les conversations vont bon train autour de la grande table installée dans le caveau de l'auberge.

C'est dans de tels moments que je prends conscience de la richesse qu'apporte l'échange des cultures, de ce que le Camino nous offre au niveau humain ! Et je ressens beaucoup d'émotion.

# Jour 7

## Dimanche 7 mai

**Étape : Lorca → Villamayor, 20 km.**

**Difficulté : orange.**

Ce matin, les premiers pèlerins commencent à bouger à 5h. Je laisse passer le premier flot aux sanitaires. Comme j'ai rendez-vous à 7h au bar d'en face, il n'y a pas urgence. Je flemarde donc une bonne heure dans mon lit avant de bouger. Je commence par remettre mon lit en ordre et à préparer mon sac à la lueur de ma lampe de poche. C'est tout un art si on veut le faire dans le respect de chacun.

Je quitte l'auberge vers 6h45, il fait encore sombre. Le bar n'est pas encore ouvert ; nous sommes plusieurs à attendre dans la rue. Le patron du bar arrive avec un peu de retard. Il a l'air stressé. Il nous dit qu'il effectue des livraisons le matin. Comme il nous a promis qu'il ouvrira à 7h, ça doit être un peu compliqué pour lui. Son épouse arrive pour l'aider à servir les petits déjeuners.

L'estomac bien calé, je prends congé de ceux que je considère comme mes anges depuis hier. Je repars seule dans la fraîcheur du matin.

Je prends rapidement un chemin de campagne. L'étape est belle. Facile au début ; plus pénible à la fin. Jusqu'à Estella, c'est plat, ombragé, mais ça s'étire parfois sur de longs bouts droits où les kilomètres paraissent interminables.

Estella est une jolie ville historique située à 426 mètres d'altitude. Elle est traversée par l'Ega et possède de nombreuses constructions romanes et gothiques, dont le monastère de Santo

Domingo qui représente la première apparition gothique à Estella.

Les dépendances de cet ensemble austère et imposant s'articulent autour du cloître. Je flâne un peu dans cette jolie ville, me fait une petite pause sandwich dans un parc accueillant. Je rencontre un jeune hollandais, prénommé Ryan avec qui nous échangeons quelques mots en anglais. Il marche seul, mais avec un rythme bien supérieur au mien. Nous nous rentrons souvent sur le Camino, mais nos échanges seront toujours brefs, car il s'agit d'une personne qui, je le comprends rapidement, ne tient pas en place.

Nous nous souhaitons donc « *Buen Camino* » à la sortie d'Estella et continuons chacun à notre rythme...

J'arrive bientôt à Irache, plus précisément à Bodegas Irache qui est un domaine viticole d'Espagne situé en Navarre et fondé en 1891. La fontaine à vin d' Irache est une halte mythique du chemin. Proche du monastère et de la cave du même nom, elle offre aux pèlerins des rafraîchissements depuis 1991. Elle possède deux robinets, l'un avec de l'eau et l'autre qui verse du vin rouge. Ils sont actuellement en service de 8h à 20h. Moi j'y arrive vers 11h. L'heure de l'apéro, quoi ! Je me mets dans la file des pèlerins qui attendent leur tour.

Après cette dégustation surprise, j'entreprends la suite de ma randonnée en direction de Los Arcos. Je passe devant un panneau qui indique que Villamayor se situe à quatre kilomètres et demi. Je me dis que je suis bientôt arrivée. Mais c'est sans tenir compte du dénivelé qui m'attend ! Jusqu'à Azqueta, la montée se fait sentir, mais reste douce et régulière. C'est après, pour les deux derniers kilomètres, que ça se gâte.

Je vois, tout en haut de la montagne devant moi, une maison qui, selon le plan que je suis, doit être la destination finale de mon étape du jour. Il faut que je m'encourage. Je vais passer de 426 à 675 mètres d'altitude en un peu plus de deux

kilomètres ! De plus, je marche en plein soleil et il fait très chaud !

Heureusement, le paysage est féérique. Ça aide !

J'arrive à Villamayor vers 13h, en nage, mais heureuse d'être au bout de l'étape. Et quel soulagement de savoir que j'ai une chambre, ou plutôt un lit réservé quelque part ! L'auberge est située au centre de ce petit village. Je suis parmi les premiers à y arriver et j'ai ainsi la chance de pouvoir choisir mon lit. Il n'y a qu'un seul dortoir de vingt places. Quand j'y arrive, plusieurs pèlerins sont déjà là installés sur leur lit. Certains dorment ; d'autres lisent. Mais personne ne semble avoir envie de parler.

Je m'installe, prépare mon lit et vais prendre ma douche avant que le grand flot n'arrive. Puis je m'installe sur mon lit pour me reposer un peu. Je regarde mes photos, y effectue un tri et envoie les plus belles sur ma page Facebook. Je consulte les messages des amis qui suivent mon parcours. J'ai un véritable fan's club et, chaque jour, ça me fait chaud au cœur de lire leurs messages d'encouragement.

J'entends soudain un grand raffut dans la cage d'escalier. Ah, voilà la foule qui arrive ! Fini le repos !

Un groupe d'une dizaine de personnes entre bruyamment dans la chambre. Parmi eux, Jean-Paul. Il vient de parcourir trente-quatre kilomètres et a l'air épuisé. Tous les lits du bas étant pris, il doit prendre un lit en haut et ça le contrarie.

Moi qui pensais que ce serait sympa de le revoir, je déchante un peu. Il a l'air franchement de mauvaise humeur. Il peste, car certains dormeurs ronflent et ça le dérange. Une jeune femme, Albane, l'accompagne et une discussion sur le problème des ronfleurs en dortoirs s'engage. Albane trouve qu'il n'est pas normal qu'il y ait autant de ronfleurs, qu'on devrait leur attribuer une chambre à part. Je lui réponds qu'on ne sait pas forcément si l'on est ronfleur ou non et que, si l'on fait un périple comme le Camino et qu'on dort dans des dortoirs, il faut s'attendre à dormir

en compagnie de ronfleurs et qu'il faut être tolérant. Albane s'exclame :

— Tolérant ? Ah non ! Ils nous empêchent de dormir !

Une confrontation s'engage entre elle et moi. Je lui réplique :

— Rien ne t'empêche de prendre une chambre individuelle dans un hôtel.

— Je ne vois pas pourquoi je devrais payer trois fois plus cher du moment que moi, je ne dérange personne !

— Tu sais, quand on ronfle, on n'y peut rien. Il n'est pas non plus normal de discriminer une personne parce qu'elle ronfle. Toi, tu es jeune. Tu ne ronfles peut-être pas pour l'instant, mais qui te dit qu'il en sera toujours ainsi ?

— Ronfler moi ? Jamais !

Je comprends qu'il ne sera pas possible de nous mettre d'accord. Je trouve cette personne prétentieuse et son discours peu sympathique. J'admets que je suis un peu atteinte dans mon amour-propre parce que je sais qu'il m'arrive de ronfler, surtout quand je suis trop fatiguée. Et après mes journées de marche, je le suis forcément. Je suis donc à peu près sûre que je ronfle, mais au milieu de la masse des autres ronfleurs, je me dis que ça n'est pas si grave ! D'ailleurs, depuis le début de mes nuits en dortoirs, je n'ai jamais entendu une seule personne se plaindre du bruit des ronfleurs. Il y a toujours eu une sorte de bienveillance et de respect appréciables.

Albane essaie de revenir à la charge, mais je stoppe la discussion là. Elle regarde plusieurs fois en direction de Jean-Paul, attendant sans doute une approbation de sa part. Mais lui, allongé sur son lit, renfrogné, se mure dans le silence.

Je sors donc me balader un peu dans le village. Je me sens un peu déçue et oppressée. D'une manière générale, je ne trouve pas l'ambiance cool dans cette auberge. Hormis Jean-Paul et Albane, je n'ai parlé avec personne. On verra ce soir, lors du repas commun.

Quand je reviens de ma balade, le dortoir est pour ainsi dire vide. Il y a juste un gars, assis sur son lit, qui mange bruyamment des chips. Je n'ai aucune idée de sa nationalité ni de sa langue. Et j'avoue que son air renfrogné ne m'incite pas à tenter une approche. Je me pose sur mon lit pour écrire dans mon journal. Mais le bruit de ce gars qui mange des chips m'est rapidement insupportable et je quitte le dortoir pour aller m'installer sur un banc à l'extérieur.

Jean-Paul revient d'une balade, seul. Il a l'air un peu moins tendu que tout à l'heure. Il me demande si je me suis inscrite au repas de pèlerins du soir. Je réponds par l'affirmative. Il dit que lui aussi. Il est heureux que nous puissions manger ensemble.

L'heure du repas arrive bientôt. L'ambiance est à nouveau très conviviale. Albane n'est pas là et j'avoue qu'elle ne me manque pas. Je passe un agréable moment avec Jean-Paul. Je lui raconte mes déboires, mes difficultés à trouver des hébergements et lui dit qu'à l'avenir, je vais réserver, que c'est trop stressant de prendre le risque de ne pas trouver à se loger après une journée de marche. Son ami Michel, rencontré hier à Lorca, m'a installé une application sur mon portable pour me permettre de réserver en ligne. Cette application s'appelle Gronze Maps. Je l'ai d'ailleurs testée en réservant une auberge par ce biais. On réserve par ebooking qui nous donne la liste des auberges disponibles. J'ai donc réservé pour demain dans une auberge à Torres del Rio, à vingt-deux kilomètres de Villamayor.

Nous parlons ensuite de notre première rencontre à Larrasoana, de la situation improbable qui nous a permis de nous revoir, de nos connaissances communes dans notre quotidien. La

discussion est détendue et nous décidons que nous reprendrons contact à la fin de notre périple. Une belle promesse en l'air !

Nous montons nous coucher un peu avant 21h.

Je m'endors comme une masse sans aucun sentiment de culpabilité à l'idée que je pourrais éventuellement ronfler !

# Jour 8

## Lundi 8 mai

**Étape : Villamayor → Torres del Rio, 20 km.**

**Difficulté : orange, verte.**

Je me lève à 6h. La nuit est encore complète.

Un petit déjeuner-buffet est préparé à la salle à manger. Je bois rapidement un café et mange une tartine en ne prenant même pas le temps de m'asseoir. D'autres pèlerins en font de même. Nous parlons peu ; chacun est perdu dans ses pensées.

Je quitte l'auberge à 6h50, en pleine forme. Je sors rapidement du village et commence ma randonnée sur un chemin blanc. Le jour commence à se lever ; le ciel est bleu. Ce sera encore une belle journée.

Les premiers pèlerins partis de l'auberge sont déjà loin devant moi. J'adopte dès le début un rythme rapide et régulier. La campagne environnante est féérique. J'aime ces moments que je vis au petit matin ; cette connexion magique avec la nature. Je ne fais qu'un avec l'univers. Les oiseaux chantent. Je hume avec délice l'odeur de la fraîcheur matinale. Je suis à chaque fois émerveillée lorsque je vois le soleil, telle une boule de feu, émerger au loin entre deux collines. Mon cœur s'emballe à chaque fois.

Wouahhh, que c'est beau !

Je réalise tout à coup que cela fait exactement une semaine que je suis partie de chez moi. Je n'en reviens pas ! Qu'est-ce que j'ai bien fait de braver mes angoisses et d'oser me lancer dans l'inconnu. C'est cela aller jusqu'au bout de ses rêves, c'est atteindre un niveau de liberté qui n'est possible que

lorsqu'on est capable de sortir de sa zone de confort. Je me sens fière de moi et tellement bien dans ma tête, dans mon corps, dans cette nature dont je fais dorénavant partie.

La randonnée est facile. Le chemin traverse des champs à perte de vue. On ne voit aucune habitation loin à la ronde. Je m'arrête pour boire un peu d'eau dans ma gourde. Cette jolie gourde turquoise que ma petite Camille m'a offerte. Je revois sa petite frimousse en pensée. Je touche machinalement le joli bracelet qui orne mon poignet. Ce bracelet avec la tortue. Je l'entends me dire que ce bracelet sera mon talisman ; qu'il me portera chance durant mon voyage.

Et c'est vrai qu'il me porte chance. Tout se passe à merveille depuis le début. Je me sens en pleine forme et même si je dois faire face, de temps en temps, à certaines petites contrariétés, je sais les assumer, les accepter sans que rien n'entame mon énergie débordante. Il y a en moi une force inébranlable que j'avais déjà découverte en 2018, lorsque je faisais le Camino sur le parcours français. Une force presque surnaturelle. Et ça va continuer ainsi, j'y crois.

Je vois bientôt une ville apparaître à l'horizon. Il s'agit de Los Arcos. En y arrivant, je me dis que je viens de passer la barre des premiers cent kilomètres ! Ça mérite bien une petite pause ! Il est près de 10h.

Je m'arrête dans une boulangerie où l'on propose des cafés à l'emporter. Je commande un café, une viennoiserie et une banane. Je me mets un peu à l'écart du comptoir dans l'idée de consommer mon café sur place. Mais la boulangère ne perd pas de temps pour me dire, d'un ton revêche, que je dois sortir pour laisser la place aux autres clients. Quel accueil ! Je me sens agressée et sors de la boutique sans un mot.

Il y a des bancs dans la rue piétonne. Dans un sens, je peux comprendre qu'elle me demande de sortir, mais elle aurait pu me le dire sur un autre ton !

Je suis à peine installée sur un banc qu'une jeune femme à vélo s'arrête et vient s'installer près de moi. Nous bavardons un peu en anglais. Je réalise que je me débrouille quand même bien dans cette langue. Elle s'appelle Sara et fait le Camino seule à vélo depuis la Hollande. Je suis impressionnée. Nous faisons un selfie avant de nous séparer non sans nous souhaiter mutuellement un *buen Camino*.

Je continue ma route. Je traverse la ville et arrive à nouveau sur un chemin campagnard qui file tout droit jusqu'à l'horizon. Il y a beaucoup de tels chemins en Espagne. Des chemins qui semblent aller jusqu'au bout du monde.

C'est sur ce tronçon, je crois, que j'aperçois enfin tous les jolis cailloux sur lesquels je marche. Plein de cailloux en forme de cœur. Des grands, des petits, des lisses, des rugueux... Ça m'interpelle. Je me dis que c'est un signe de mes anges. À partir du moment où je les ai vus, je pourrais en ramasser une quantité incroyable. J'ai l'impression de marcher sur un parterre de cœurs !

J'arrive à Sansol. Je sais que je suis proche de la fin de mon étape du jour. Je vois au loin les maisons de Torres del Rio avec son église au milieu. J'y arrive vers 12h30. Mon auberge est jolie. Il y a une grande terrasse conviviale où, après avoir pris possession de mon lit, je vais déguster une tortilla.

Je me dis que j'ai bien fait de partir tôt et d'arriver à destination au milieu de la journée. Ça me donne le temps de m'installer tranquillement.

Je passe un après-midi sous le signe de la détente. Je vais visiter le village et sa jolie église gothique. Puis, je retourne à l'auberge où je passe mon temps à lire, écrire et bavarder avec d'autres pèlerins. Je rencontre une dame Suisse allemande que je trouve rapidement envahissante. Je m'éloigne un peu et vais me reposer un moment sur mon lit.

Le soir, à l'auberge, nous mangeons une paella dans un caveau où l'ambiance internationale est joyeuse. Je rencontre Malbina, une Française du Tarn qui voyage seule également.

La soirée est agréable. Je me couche à 21h et passe une excellente nuit.

# Jour 9

## Mardi 9 mai

**Étape : Torres del Rio → Logroño, 22 km.**

**Difficulté : verte.**

Malbina et moi avions décidé, pendant le repas du soir, que nous partirions ensemble le lendemain. Nous nous levons tôt, prenons notre petit déjeuner à l'auberge et prenons la route avant 7h.

Malbina est très bavarde et ça gâche tout. Comment se laisser aller à la contemplation matinale, comment apprécier le chant des oiseaux, guetter le lever du soleil, quand on a à côté de soi une personne qui n'arrête pas de parler ?

Ça me devient vite insupportable. Je ralenti le pas et la laisse partir en avant. Elle a d'ailleurs déjà trouvé une autre personne avec qui bavarder.

Le paysage est similaire à celui d'hier. De longs chemins, tout droits, au milieu de la campagne. La première ville, Viana se trouve à onze kilomètres de Torres del Rio. C'est une ville touristique et animée. Je traverse une rue piétonne où il y a plein de boutiques et de terrasses de restaurants. Je m'arrête dans un magasin de sport pour m'acheter une paire de chaussettes. Des chaussettes avec une double épaisseur pour, paraît-il, prévenir les ampoules.

Lorsque je ressors du magasin, je retrouve Christophe, le grand allemand avec qui j'avais fait la Start-up du Camino le trois mai passé. Nous nous revoyons avec plaisir et buvons un café ensemble. Il me dit qu'il a rencontré un groupe d'Allemands et qu'ils vont passer une nuit supplémentaire à Viana. Nous nous

souhaitons bonne chance et je continue seule ma route en direction de Logroño.

Le ciel commence à se couvrir. L'atmosphère se fait lourde ; on dirait qu'il va pleuvoir. Je rencontre Dominique et Jacqueline avec qui je marcherai jusqu'à Logroño. Dominique est un ancien militaire de carrière. Je le trouve sympathique. Il me dit que mon sac est mal réglé, qu'il devrait être plus ajusté contre mon dos. Il m'aide à tendre les lanières et c'est vrai que je sens immédiatement la différence. Ça change tout. C'est vraiment plus confortable pour marcher.

Je remercie Dominique et nous rattrapons Jacqueline qui a pris un peu d'avance sur nous.

En les rencontrant, j'ai supposé qu'ils étaient un couple. Dominique me dit que non, ils ne sont pas en couple. Ils sont compagnons de marche. Ils se sont rencontrés, il y a quelques années, sur un autre parcours du Camino, ont gardé le contact et depuis, ils font régulièrement quelques étapes ensemble. Ils sont tous les deux mariés avec une famille, mais leurs conjoints respectifs ne partagent pas leur passion pour la randonnée à pied.

J'aime bien parler avec Dominique. Dominique... c'était le prénom de mon papa. J'aime me dire que c'est papa qui se manifeste à moi à travers lui.

Le ciel s'assombrit de plus en plus et les premières gouttes commencent à tomber. Je suis contente de ne pas être seule, car il va sans doute bientôt falloir sortir ma pèlerine et, seule, il m'est difficile de la mettre correctement par-dessus mon sac.

À cinq kilomètres de Logroño, la pluie commence à tomber sérieusement et tous les pèlerins, sur le chemin, s'équipent. Dominique m'aide à mettre ma pèlerine correctement. Je mets ma capuche sur la tête ; quel look d'enfer !

Poussés par la crainte de nous ramasser un orage violent, nous marchons d'un pas rapide et régulier. Je crois que je n'ai jamais marché aussi vite. J'ai été aux limites de mes possibilités !

La pluie a rapidement diminué. Nous avons finalement juste été gratifiés par une averse bienfaisante et rafraîchissante.

Nous arrivons à Logroño vers 13h.

Logroño est une ville du nord de l'Espagne située sur l'Èbre. Elle est la capitale de la Rioja, communauté autonome espagnole. Sa population dépasse les 150'000 habitants. C'est donc la première très grande ville que je traverse sur le Camino.

Il se trouve que Dominique et Jacqueline ont réservé à la même auberge que moi. L'auberge Albas. Il y a un bureau pour les pèlerins à l'entrée de la ville où l'on nous explique, à l'aide d'une carte, par où passer pour arriver à l'hébergement réservé. Je suis heureuse d'être accompagnée, car je ne suis pas très douée pour m'orienter dans une grande ville. Je suis donc docilement mes anges du jour et nous arrivons rapidement à l'auberge Albas où nous sommes très bien accueillis par un patron sympa et souriant.

L'auberge, moderne et propre, se trouve en plein centre-ville. Le seul inconvénient, c'est qu'il n'y a pas de cuisine, et que, par conséquent, on ne peut nous proposer ni repas du soir ni petit déjeuner. Mais le patron nous dit qu'il y a plein de restaurants en ville, que beaucoup proposent des menus pour pèlerins et que nous n'aurons que l'embarras du choix.

Le dortoir où se trouve mon lit est très grand. Il doit y avoir au moins quarante lits. J'y rencontre d'autres dames qui parlent français.

Dominique, Jacqueline, Nadine, Colette, Patricia, Sophie et moi nous retrouvons devant l'auberge après notre installation avec le but d'aller manger quelque chose, car nous sommes affamés. Il est 15h et comme il a plu, il ne nous a pas été possible

de pique-niquer en route. Nous sommes persuadés que, du moment que Logroño est une ville importante, on doit pouvoir y manger à toute heure du jour. Et c'est là que nous déchantons. La cuisine chaude se fait de midi à 15h ; puis dès 20h. Nous devons donc nous contenter d'une pâtisserie dans un tea-room.

Nous profitons ensuite de la fin de l'après-midi pour aller visiter la ville.

Logroño est une ville riche en histoire et en traditions qui se perpétuent depuis le Moyen Âge. Sa co-cathédrale de Santa María de la Redonda de style baroque est, avec les cathédrales de Calahorra et de Santo Domingo de la Calzahorra, le siège du diocèse de Calahorra et de La Calzada-Logrono.

Son musée d'Histoire locale expose des peintures et artefacts historiques de la région dans un espace richement décoré datant du XVIIIe siècle.

Nous flânons surtout sur la Calle del Laurel, la rue emblématique de la vieille ville de Logroño bordée de plus de cinquante bars à tapas servant des pinchos traditionnels.

C'est d'ailleurs dans l'un de ces bars que nous finissons par nous restaurer vers 20h, après avoir pris un apéro prolongé sur l'une des terrasses couvertes de la rue, car la pluie menace à nouveau.

Le bar à tapas où nous mangeons est bondé de monde. Les tapas proposées sont appétissantes et délicieuses.

Après le repas, Colette, épouse d'un mari militaire et Dominique qui, comme je l'ai déjà mentionné, est un ancien militaire de carrière, partent dans de longues discussions concernant le sujet. Dominique se remémore ses souvenirs et Colette raconte le vécu de son mari. Ils sont intarissables et semblent nous avoir complètement oubliés !

C'est fou comme il est difficile de subir une conversation qui ne nous intéresse pas quand on est fatigué !

Il est plus de 21h et j'ai envie de rentrer à l'auberge pour me coucher. Mais les autres ne manifestent aucun signe d'ennui, je n'ose pas rentrer seule, car j'ai peur de me perdre dans la ville.

Je ravale donc mon exaspération et attends. Je plains secrètement Jacqueline qui doit connaître toutes ces histoires par cœur !

Enfin, Patricia propose de rentrer. Les autres approuvent.

Je ne supporterais pas Dominique une seule minute de plus !



# Jour 10

## Mercredi 10 mai

**Étape : Logroño → Ventosa, 20,5 km.  
Difficulté : orange.**

C'est la première fois que je suis dans un dortoir où les pèlerins matinaux, ceux qui se lèvent à 5h, font autant de bruit au réveil ! Ils parlent fort, prennent un temps incroyable pour préparer leur sac (qui devrait déjà être préparé la veille), allument et éteignent la lumière sans aucun respect pour ceux qui essaient encore de dormir, tapent les portes. On entend ci et là des « chut... » étouffés, mais ils n'ont même pas l'air de les entendre.

Ce raffut dure pendant près d'une heure. Je décide que je vais me lever également, car je suis complètement réveillée. Je me prépare rapidement et en silence, suis prête à partir à 6h20. À l'entrée, il y a un très jeune homme que j'ai déjà vu plusieurs fois dans les gîtes, mais on ne s'est jamais parlé. Je ne sais pas quelle est sa nationalité. Il est un peu basané.

J'ai mon appareil photo à la main, car hier soir, je n'ai pas réussi à remettre l'accu. Je lui demande en anglais s'il peut m'aider. Il remet l'accu sans aucune difficulté et je me sens vaguement stupide. Je le remercie de son aide, heureuse que mon appareil photo soit à nouveau fonctionnel.

Nous quittons l'auberge ensemble. Il fait encore nuit. Le jeune homme prend rapidement de l'avance sur moi. Il a un rythme très rapide, mais surtout, il semble savoir où il va. Je le suis de loin, car comme je l'ai déjà dit, je n'ai pas le sens de l'orientation, je ne maîtrise pas Google Maps, et, dans la nuit, je ne parviens pas à reconnaître les lieux. Ce n'est pas évident de retrouver le point de départ du Camino lorsqu'on doit sortir d'une grande ville. Je suis donc heureuse d'avoir un pèlerin devant moi.

Il s'arrête au premier bar ouvert pour prendre son petit déjeuner. J'en fais de même. Comme toujours, j'apprécie mon café, mon jus d'orange frais et mes tartines de pain grillé. J'ai besoin de ça pour être bien. Je finis avant mon compagnon d'auberge et, comme le jour se lève et qu'il commence à y avoir des gens dans la rue, je me dis que je vais essayer de me débrouiller.

À la question « *A donde vas en el camino ?* » (par où faut-il passer pour le Camino ?), un Espagnol dans la rue me répond « *Todo recto* », ce qui signifie *tout droit !* Il continue la discussion en espagnol et je comprends qu'il m'explique qu'il faudra à peine bifurquer à droite au prochain giratoire, puis continuer tout droit.

Il y a deux filles avec sacs à dos devant moi et d'abord, ça me rassure. Mais elles ne bifurquent pas au giratoire comme l'espagnol me l'a indiqué, et je prends la décision de ne pas les suivre. Au bout d'un moment, je retrouve la flèche jaune habituelle qui indique de traverser la route et je retrouve le balisage et les panneaux. Je traverse un grand parc arborisé et je sais que c'est juste, car il y a tout à coup plein de pèlerins autour de moi. Yes !!

Je suis fière de moi ! Qu'est-ce que j'ai bien fait de ne pas suivre les deux filles !

Le parc est magnifique. Il y a un petit lac, des petits ponts. Je me sens à nouveau bien et je hume à pleins poumons l'odeur de cette fraîcheur matinale. Le ciel est à nouveau dégagé. Je passe à côté d'une stèle sur laquelle est posée une statuette de la vierge Marie. Comme toujours, elle est ornée de fleurs, de bijoux, de photos, de messages laissés par les pèlerins.

Je m'arrête pour y déposer un petit caillou en forme de cœur, l'un de ceux que j'ai ramassés sur le chemin hier. Je reste un moment silencieuse à me recueillir. Je remercie Marie de m'avoir aidée et guidée pour retrouver la voie du Camino.

Je rencontre une jeune Allemande, Andrea et nous faisons une partie de la route ensemble. C'est une étudiante en médecine très sympathique avec qui il m'est facile de communiquer. Elle a réservé un hébergement à Navarette, à treize kilomètres de Logroño. Moi je vais jusqu'à Ventosa, sept kilomètres après Navarette.

Je continue donc seule sur un parcours qui devient de plus en plus difficile. Mais je parviens à garder un bon rythme.

J'arrive à Ventosa à 12h30 et je m'installe dans un restaurant à l'entrée du village. Je mange une immense salade mêlée et m'accorde un verre de vin rouge, car la marche du jour est terminée et je sais que j'aurai du temps pour me reposer.

Je me rends à mon auberge. C'est un chalet avec un grand jardin où il est possible de se relaxer sur des transats. Je commence par prendre possession de mon lit et installer mes affaires. Les chambres, à six ou huit lits, sont confortables. Je prends ensuite ma douche et fais ma lessive que je pends au soleil sur un séchoir. Beaucoup de pèlerins en font de même.

Je retrouve Malbina en compagnie d'un petit groupe de Françaises. Elle a l'air heureuse de me revoir. Je m'installe un moment auprès d'elles, mais n'y reste pas longtemps. Ces femmes qui bavardent bruyamment, qui posent plein de questions sans même écouter les réponses, m'agacent. Je les trouve intrusives ! Je retourne dans ma chambre pour me reposer sur mon lit, regarder et envoyer mes photos du jour et écrire dans mon journal.

Je ne recherche pas spécialement le contact. Le soir, comme je n'ai pas envie de rester avec ce groupe de femmes bruyantes qui se préparent un repas dans la cuisine de l'auberge, je vais manger une pizza dans un restaurant.

Est-ce que je suis en train de devenir asociale ? Je ne le pense pas. Il y a juste des moments, sur le Camino, où j'ai envie de rester seule avec moi-même ; des moments où les discussions

futiles m'exaspèrent. À ces moments, je réalise que j'ai choisi la bonne option en décidant de partir seule.

Je finis mon repas et rentre me coucher avant 21h.

# Jour 11

**Jeudi 11 mai**

**Étape : Ventosa → Cirueña : 26 km.**

**Difficulté : verte, orange.**

Je me lève à 6h15 et vais prendre mon petit déjeuner dans la cuisine de l'auberge. J'y retrouve Malbina qui est aussi prête à partir et il m'est difficile de lui dire que je n'ai pas envie de marcher avec elle. Nous partons donc ensemble à 6h50 en direction de Cirueña.

La pluie menace et nous sommes équipées en fonction.

Mais je crois que l'univers nous fait un cadeau en nous offrant un magnifique lever de soleil. Finalement, il n'a presque pas plu, juste une petite bruine légère. Par contre, la température a bien chuté.

Si au début, ça m'ennuie un peu, je réalise rapidement que, sur notre parcours du jour, il vaut mieux qu'il fasse plus frais. Nous marchons en effet, sur vingt-six kilomètres, sur de longs bouts tout droits qui, s'il fait beau, sont en plein soleil. Je pense que si la météo était la même qu'il y a trois jours, ce serait très pénible.

Malbina est toujours aussi bavarde et toujours aussi peu à l'écoute de ce que moi, je lui raconte. Elle me répète, pour la sixième fois au moins, qu'elle a perdu son imper de pluie sur la première étape. Elle l'avait utilisé comme coupe-vent sur le sommet des Pyrénées et l'a sans doute laissé traîner sur place lors d'une pause pique-nique. Et qu'heureusement, son beau-frère lui avait prêté une pèlerine ! J'écoute patiemment son histoire, puis je change de sujet même si je sais qu'elle ne m'écoute pas. Le

seul avantage de marcher avec elle, c'est que nous avançons au même rythme.

Nous retrouvons Andrea en route, l'Allemande que j'ai rencontrée hier à la sortie de Logroño et qui s'est arrêtée à Navarete. Je suis surprise de la retrouver là. Elle me dit qu'elle a pris le bus jusqu'à Ventosa pour raccourcir un peu son parcours, car elle a réservé à la même auberge que nous, à Cirueña.

Nous traversons bientôt Najera, petite communauté autonome de la Rioja. L'étape est encore longue jusqu'à Cirueña. Il nous reste quinze kilomètres et demi. La configuration du parcours est la même, toujours d'interminables bouts droits.

Heureusement, il ne pleut pas. Nous arrivons à destination en fin d'après-midi. Cirueña est un tout petit village de quelques centaines d'habitants. Il est situé à l'ouest, à six kilomètres de son chef-lieu de canton, Santo Domingo de la Calzada. On y vit surtout du tourisme. Il y a énormément de résidences secondaires et d'appartements de vacances. Ça doit être bondé à la pleine saison estivale.

Nous arrivons à notre auberge complètement épuisées. C'est une petite auberge familiale où un repas nous est proposé. Nous logeons dans un petit dortoir. Moi j'ai même mon lit dans une petite alcôve que je partage avec une jeune étudiante hollandaise. Nous nous installons, allons faire un tout petit tour dans le village où il n'y a rien à voir. Les bars sont fermés. Nous repérons le balisage du Camino pour le lendemain matin et rentrons nous préparer pour passer à table. Nous sommes affamées !

Nous passons un agréable moment autour de la table communautaire et nous couchons très tôt.

Si l'on m'avait dit qu'il était possible de s'endormir comme une masse dès 20h, je ne l'aurais pas cru !

# Jour 12

**Vendredi 12 mai**

**Étape : Cirueña → Belorado, 28,5 km.**

**Difficulté : verte.**

Changement drastique de la météo. Il fait froid ; pas plus de sept degrés, et il pleut.

Ça fait maintenant environ une heure trente que je suis en route. Il est 8h et, sans savoir pourquoi ni comment, je marche seule. J'ai laissé mes compagnes derrière moi. Le ciel est très nuageux. La pluie s'arrête par moments, puis reprend.

Je rencontre une Australienne, Chris. On se présente, on marche un moment ensemble, mais je la laisse rapidement partir en avant. Car si je commence à maîtriser l'anglais pour le parler, la compréhension est encore difficile lorsque mon interlocuteur parle rapidement. Et Chris parle aussi vite qu'elle marche !

Je continue donc seule. J'arrive bientôt à Santo Domingo de la Calzada. Il s'agit de l'une des villes de la Rioja où l'empreinte du Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle est la plus présente. Cette ville doit son nom au saint éponyme Domingo Garcia né en 1019. Il existe, à son sujet, une légende, celle du coq et de la poule, légende que je vais vous raconter :

Le berger Domingo Garcia, originaire de Viloria, décide un jour de se retirer dans son ermitage. Il entreprend de bâti un pont sur la rivière Oja pour faciliter le passage des pèlerins. Il construit une nouvelle chaussée, des auberges et des hôpitaux pour venir en aide aux voyageurs. Ainsi donc, à cet endroit où il n'y avait rien, il crée une agglomération qui aujourd'hui porte son nom : Santo Domingo de la Calzada (en français Saint-Dominique-de-la-Chaussée).

Un couple allemand et leur fils viennent un jour s'y reposer des fatigues du Chemin. La fille de leur logeur essaie de séduire le jeune homme, mais celui-ci n'entend pas ses avances. Pour se venger, elle cache une coupe en argent dans son linge et l'accuse de l'avoir volée. Lorsque la justice l'appréhende, la coupe est retrouvée parmi ses objets. Il est jugé puis pendu.

Après cette tragédie, les parents poursuivent leur voyage vers Compostelle. Au retour, la mère s'arrête à l'endroit où son fils avait été pendu, pour y prier. Mais elle entend soudain la voix du jeune homme qui lui dit de cesser de pleurer parce qu'il est encore vivant !

La Vierge et Saint-Jacques, aidés peut-être par Saint-Dominique, l'avaient soutenu pour lui éviter la mort et avaient ainsi accompli le miracle. Ses parents se présentent devant le juge qui était à table et qui, entendant le récit de la femme, se moque d'elle et lui répond que son fils est probablement aussi vivant que le coq et la poule grillés qu'il s'apprête à manger. À ces mots, les deux volailles reviennent à la vie et s'envolent.

Le juge, abasourdi, s'empresse de vérifier que le jeune homme est effectivement en vie et le rend à sa famille. Les volailles sont menées à l'église comme preuve du miracle.

Le village de Viloria de Rioja, lieu d'origine de Saint-Dominique, se trouve à environ 14 kilomètres de Santo Domingo de la Calzada. J'y arrive vers onze heures. Il y a une jolie église que je décide de visiter, il y a justement une fête ; le village est en liesse. Un groupe de danseurs et de musiciens donnent une représentation dans la cour de l'église.

On me dit que c'est une fête en l'honneur de Saint-Dominique, fête qui a lieu chaque année à cette date. Après les danses et la musique, ça se termine par une petite messe à laquelle je participe. Des volailles sont amenées à l'église pour commémorer le fameux miracle.

Je suis fascinée par cette légende.

Je prolonge encore ma pause dans ce joli village pour manger un léger pique-nique, puis je reprends la route.

Je ne sais pas alors que le pire moment de la marche est à venir. J'ai déjà vingt kilomètres dans les jambes et voilà que je dois à nouveau m'engager sur un chemin qui semble filer jusqu'à l'infini.

Il y en a beaucoup, en Espagne, de tels chemins, mais je crois que c'est la première fois que j'en emprunte un qui cumule autant de kilomètres ! Aussi loin que je regarde, je ne vois qu'une longue bande toute droite qui traverse les pâturages et rien d'autre. Aucune maison, pas même une cabane ; aucun clocher annonçant un village, aucun panneau de signalisation. En bref, aucun signe de vie humaine.

Parfois, il y a du bétail dans certains pâturages, mais aucune ferme ni aucune étable à proximité.

Pour me donner du courage, j'augmente mon rythme de marche. Je me dis qu'ainsi, je serai plus vite là-bas ; là-bas en haut du monticule où mes compagnons de marche, représentés par des petits points colorés, avancent. Je me dis que, de là-bas, on doit sûrement voir un village à l'horizon ; enfin, je l'espère !

Je marche, je marche... ça me paraît interminable jusqu'à ce que j'atteigne cet endroit.

Et quand j'y arrive enfin, c'est la déception, car toujours aucun signe de civilisation. Le chemin semble continuer ainsi jusqu'au bout du monde !

Certains pèlerins me dépassent ; j'en dépasse d'autres, mais je ne recherche pas la discussion. J'ai mal aux pieds, je suis épuisée. J'en ai juste marre. Pour couronner le tout, un immense orage s'abat sur nous ! Il faut donc rapidement protéger le sac et se couvrir avec nos pèlerines.

Ce chemin, c'est celui de la Vie. Qu'on le veuille ou non, on est obligé d'avancer. Parfois, on est malmené, mais aucun moyen d'y échapper. Il faut s'accrocher ! La récompense finit toujours par arriver une fois qu'on a surmonté toutes les épreuves.

Et la récompense aujourd'hui, c'est d'arriver à Belorado. Dès que j'arrive à l'auberge, toutes mes contrariétés sont balayées. C'est fou comme l'énergie reprend vite le dessus ! Enfin, je vais pouvoir prendre une douche, me recharger, me reposer. Le dortoir est immense. J'y retrouve Malbina et plein d'autres personnes rencontrées dans d'autres gîtes. Chacun cherche à sécher au mieux ses vêtements trempés. Tous les séchoirs à linge sont utilisés.

À côté du dortoir, il y a un grand local sanitaire où se trouvent les lavabos, les douches et les toilettes. Je suis en train de me laver les mains et j'entends tout à coup derrière moi : « Psst... psst ». Je me retourne et vois une porte de wc qui s'ouvre un peu, puis la tête d'un gars, visiblement assis sur le trône, qui me dit : « *No paper...No paper... !* »

Pas facile de ne pas éclater de rire devant cette situation cocasse ! Je lui dis que je vais voir à la réception si je peux lui trouver du papier. Il est rapidement tiré de cette situation difficile et me remercie chaleureusement. J'avoue qu'il me sera difficile de le regarder pendant le repas sans avoir envie de rire.

Il est déjà presque 20h. Je suis épuisée par les trente kilomètres effectués. Je n'ai qu'une envie, c'est d'aller me coucher. Lorsque j'entre dans le dortoir, beaucoup de pèlerins dorment déjà.

Ce soir-là, je suis surprise en bien par le respect que les pèlerins ont les uns pour les autres. Chacun fait le moins de bruit possible pour ne pas réveiller ceux et celles qui dorment déjà. J'apprécie ce comportement bienveillant.

Quand je me blottis dans mon lit ce soir-là, je me dis, une fois de plus, que j'ai vraiment de la chance de vivre cette incroyable aventure.

En plus du voyage et des découvertes, le Camino est fait d'innombrables anecdotes et de situations cocasses. Chaque matin, en se levant, on se demande ce qui nous attend pendant la journée. La vie est imprévisible et nous réserve des surprises incroyables.

C'est ça sortir de sa zone de confort. La vie a une tout autre saveur et c'est juste extraordinaire !



# Jour 13

**Samedi 13 mai**

**Étape : Belorado → Villafranca Montes de Oca,  
12 km.**

**Difficulté : orange.**

Épuisée par mon étape de trente kilomètres, je décide de m'accorder une journée-repos en ne faisant qu'une petite étape aujourd'hui. Mon esprit et mon corps en ont besoin.

Je me suis réservé une chambre individuelle dans un hôtel de Villafranca à douze kilomètres de Belorado. Je laisse donc partir en avant toutes les personnes que j'ai l'habitude de rencontrer dans les gîtes. Je ne sais pas alors que je ne les reverrai jamais !

La randonnée jusqu'à Villafranca est agréable. Il y a un peu de montée, mais pas trop pénible. Il a cessé de pleuvoir et le soleil revient. Mais le fond de l'air est frais. Une bise glaciale s'est levée ; il fait maximum dix degrés, mais la température ressentie est bien inférieure.

J'arrive déjà à ma pension à 11h. Les patrons de l'hôtel, un couple charmant, m'accueillent chaleureusement. On me laisse une chambre à quatre lits pour moi toute seule. Il y a un grand lit et deux lits simples. Je demande si je peux utiliser le grand lit. La patronne accepte en riant. Je la remercie et lui dis qu'après les dortoirs à cinquante, j'aurai vraiment le sentiment de dormir dans une chambre VIP !

Je sors faire quelques pas dans le village. Je trouve un banc un peu abrité de la bise dans la cour de l'église. Je m'y installe pour pique-niquer. J'aimerais visiter l'église, mais elle est fermée. Elle sera ouverte à partir de 17h. J'y reviendrai donc.

Il y a un arrêt de bus devant mon hôtel. Quand je reviens, après ma pause pique-nique, je revois Jutta, l'une des deux Allemandes avec qui j'ai pris une chambre à Obanos le troisième jour. Jutta est seule. Sa copine Annette a un problème avec un pied et doit interrompre son périple. Elle a déjà pris un bus pour Burgos d'où elle prendra un vol demain pour rentrer en Allemagne.

Jutta va continuer le Camino. Elle attend le bus, à l'arrêt devant mon hôtel, pour rejoindre Burgos rapidement et pouvoir ainsi passer une dernière soirée avec son amie. Nous bavardons un instant.

Je porte des tongs et Jutta me fait remarquer que j'ai une grosse ampoule derrière le talon. Je lui réponds que je le sais, mais que ce n'est pas grave, qu'elle ne me fait pas mal et que je mettrai un Compeed avant de commencer ma randonnée demain matin. Je suis loin d'imaginer que cette ampoule va devenir un gros souci pour moi d'ici peu de temps.

Nous nous séparons avec Jutta, ravies de nous être revues et persuadées que nous aurons l'occasion de nous revoir.

Je rentre à l'hôtel pour profiter un peu de ma belle chambre.

Je me sens bien ici. La patronne me chouchoute comme une princesse. Elle m'a fait toute ma lessive.

Je m'accorde un bain relaxant et me réjouis déjà à l'idée que j'aurai un bon repas ce soir.

Les patrons font tout pour me trouver un hébergement pour demain soir. Ils me trouvent une auberge à Cardenuelo Riopico, à vingt-cinq kilomètres de Villafranca. La distance est importante ! Mais je partirai tôt et ça ira.

Tellement adorable ce couple ! Ce sont mesanges du jour et cette étape à Villafranca restera un merveilleux souvenir.

# Jour 14

**Dimanche 14 mai**

**Étape : Villafranca → Cardeñuela Riopico, 25 km.  
Difficulté : orange.**

J'ai finalement mal dormi dans ma belle chambre. Je crois que la compagnie des ronfleurs m'a manqué !

Réveillée avant 5h, j'en profite pour aller à la salle de bain commune de l'étage à 5h30. Je suis choquée d'entendre un type parler tout fort à cette heure matinale. On entend sa voix tonitruante sur tout l'étage ! Il y a vraiment des individus qui auraient des cours à prendre sur le respect.

Je prends congé de mes hôtes dès mon petit déjeuner avalé à 6h30. Je réalise que je suis devenue très matinale. Je me réveille régulièrement aux environs de cinq heures et je pars avant que le jour ne soit levé. C'est agréable de prendre la route de bonne heure ; on a l'impression d'avoir plus d'avance !

Ce matin, le ciel est bien chargé, mais il ne pleut pas encore. Je quitte Villafranca par un sentier qui a un dénivelé important. Je marche un bon moment, seule dans la forêt, ravie, comme chaque matin, d'entendre tous ces chants d'oiseaux. Il ne fait vraiment pas chaud, mais je suis bien habillée. J'adore humer l'odeur de cette terre humide. Il doit avoir pas mal plu pendant la nuit.

Qu'est-ce que cette marche matinale dans la forêt est ressourçante ! C'est un moyen incroyable de me reconnecter avec moi-même. Sur le chemin, je trouve une grande quantité de petits cailloux en forme de cœur. J'en ai bientôt une poche pleine.

Je souris intérieurement en me disant que je marche à nouveau sur un parterre de cœurs. Les anges sont donc bien avec moi !

La pluie commence à tomber. Très peu d'abord, puis de plus en plus fort. Je marche dans une forêt bien dense et je me sens un peu à l'abri. Mais pas pour longtemps. Pendant quelques minutes, il tombe des trombes d'eau. Le bruit des gouttes qui claquent à travers le feuillage rend l'atmosphère étrange et peu hospitalière. Je suis heureuse de porter des vêtements de pluie de qualité qui, je le sais, vont me protéger de l'humidité pendant plusieurs heures. Par contre, mon visage est exposé à tout vent. La pluie torrentielle m'oblige à enlever mes lunettes, car je n'y vois plus rien.

En me retournant, je vois comme une ombre qui s'approche. C'est une dame qui marche derrière moi à une centaine de mètres. Elle finit par arriver à ma hauteur. Nous nous saluons et commençons de bavarder. Elle est danoise. Elle me dit son prénom que je ne parviens pas à comprendre. Je lui demande de me le répéter, mais je ne comprends toujours pas. Je n'insiste pas.

C'est une dame très grande et très mince avec des cheveux blancs. Elle doit être bien plus jeune que moi pourtant, à voir l'éclat de sa peau. Ses yeux sont d'un bleu très clair et je suis frappée par son regard étrange qui dégage une douceur presque surnaturelle.

L'orage qui vient de s'abattre sur nous se calme gentiment. Nous continuons le chemin ensemble et parlons en anglais.

Nous arrivons bientôt dans une clairière où un homme a installé une table sur laquelle il a posé des victuailles. Il propose du thé chaud, du café, des fruits, des gâteaux. Je suis heureuse de boire un thé chaud. Nous bavardons un instant avec cet Espagnol de la région qui, si j'ai bien compris, adore aller à la rencontre

des pèlerins. Il se déplace avec sa camionnette et installe son banc dans différents endroits isolés du Camino.

Quand la marche est longue entre deux villages, c'est toujours une aubaine de s'arrêter un instant à de tels endroits pour reprendre des forces. C'est aussi un moyen de faire de belles rencontres.

Ce matin-là pourtant, nous sommes seules, la Danoise et moi, mais nous apprécions cette pause imprévue.

La pluie recommence à tomber. Le chemin forestier est très boueux et je suis contente d'avoir des bâtons pour marcher.

Nous continuons notre route.

Je marche devant. La Danoise marche derrière moi sans chercher à me rattraper. Je me dis qu'elle ne doit plus avoir envie de bavarder. J'avance à un rythme assez lent. Au bout d'un moment, je me retoume et, à ma grande stupéfaction, il n'y a plus personne derrière moi ! Me voici à nouveau complètement seule sur ce chemin de forêt boueux. Je me pose vraiment des questions. Où est passée ma compagne ? Est-elle retournée vers le stand de l'espagnol ? Est-elle allée faire pipi derrière un arbre ? Ça m'étonnerait, car les arbres, ici, sont très espacés et il n'est pas facile de s'y cacher.

Perplexe et un peu décontenancée, je continue ma route en me retournant de temps en temps, mais plus personne ne me suit. La pluie se calme peu à peu. Je sors bientôt de la forêt. Je longe des pâturages où il y a des vaches et des chevaux. Des chevaux tellement maigres ! Ça m'attriste.

Au bout d'environ une heure, j'arrive dans un hameau. Je suis heureuse d'y trouver un bar. Au moment d'y entrer, qui vois-je à environ cinquante mètres devant moi, tout près d'une petite chapelle ? La Danoise disparue ! Comment se fait-il qu'elle soit devant moi ? Je la reconnaissais catégoriquement à sa silhouette, à la

couleur de son imperméable et à la couleur de ses cheveux. Sa démarche est étrange ; on dirait qu'elle vole.

Un sentiment bizarre naît en moi. Je me sens comme dans un autre monde. Ce que je viens de vivre avec cette personne a quelque chose de mystique et d'inexplicable. Je ne cherche pas à la rattraper. Je préfère me dire que j'ai rencontré un ange !

La pluie se calme peu à peu. Le ciel s'éclaircit et le soleil refait son apparition. J'arrive bientôt au point culminant de la randonnée, à Alto de Valbuena à 1162 mètres. Ensuite, j'entame la descente qui me mène à San Juan de Ortega, une localité située dans la communauté autonome de Castille-et-León, province de Burgos.

La randonnée s'annonce longue. Je passe par deux villages, Agès et Atapuerta, puis je remonte sur une colline, Matagrande, située à 1078 mètres d'altitude.

Au sommet de la colline, il y a une grande croix qui s'élève dans le ciel. La croix est sur un monticule et, au pied de celle-ci sont posés photos, messages et cadeaux. Il y a là un jeune homme qui se recueille. Il me demande si j'ai perdu une personne qui m'était chère. Je lui réponds : « Oui, mon mari. » Il me dit : « Moi, c'est ma maman... ici, on peut se recueillir en souvenir des âmes qui se sont envolées. »

Mon cœur se serre. Je sais qu'il existe la *Cruz de Ferro* où les pèlerins font des offrandes au Christ, mais c'est peu avant l'arrivée à Santiago et j'ai prévu d'y déposer quelque chose. Mais je n'ai pas entendu parler de cette croix de Matagrande. Je suis là, seule avec ce jeune homme qui pleure sa maman. Nous partageons un moment de compassion qui me touche énormément.

Le soleil brille à nouveau, mais la température est glaciale.

Je longe les crêtes et j'arrive bientôt à un panneau indicateur qui signale que je suis à trois kilomètres et demi de Cardeñuela Riopico, mon étape d'arrivée. Pourtant, je vois le chemin qui continue à perte de vue et nulle part une maison, dans la direction indiquée, encore moins un village. Il y a bien quelques maisons isolées tout au fond de la vallée à ma gauche, mais le panneau n'indique pas de nom de village. Je n'ose donc pas m'y hasarder.

Je continue donc de suivre les flèches jaunes du Camino qui, sans que je ne le sache, me font faire un immense détour dans la nature, parmi les chemins caillouteux. En fin de compte, au lieu des trois kilomètres et demi annoncés, j'en ai fait au moins six ou sept. Le village que je voyais au fond de la vallée était bien le terme de l'étape. Je ne comprends pas pourquoi il n'était pas signalé sur le panneau.

Je n'en peux plus ! J'ai terriblement mal aux pieds et la cloque que Jutta a remarquée hier à l'arrière de mon talon gauche, commence à me faire souffrir.

J'arrive à mon auberge vers 14h. Je suis très bien accueillie par le patron très sympathique. Il me propose un lit dans un dortoir à quatre ou dans un dortoir à dix. Je choisis la deuxième proposition et paie vingt-quatre euros pour le lit et la demi-pension. Il y a un joli jardin avec piscine. Mais avec cette bise glaciale, il n'y a pas tellement d'adeptes pour la baignade extérieure.

Je prépare mon lit, m'installe et vais prendre ma douche. Je vois que mon ampoule au talon devient importante. J'y applique du désinfectant et la recouvre d'un pansement *Compeed*.

Ensuite, je m'allonge un moment sur mon lit pour me reposer. Le patron entre dans le dortoir pour y amener des nouveaux arrivants. En passant à côté de mon lit, il remonte la couverture sur mon dos, car je suis mal couverte. Il a pensé que je dormais et je trouve son geste touchant.

Je me sens bien dans cette auberge, mais je n'y fais pas de rencontre marquante. Durant le repas du soir, je mange en face de deux couples de Français de Montpellier. Nous parlons du Camino, d'où nous sommes partis et jusqu'où nous pensons aller. Beaucoup de pèlerins font quelques étapes chaque année sur une ou deux semaines.

Je n'ai pas envie de prolonger la discussion après le repas. Je vais sans tarder au dortoir, car je suis très fatiguée. Certaines personnes sont déjà endormies, mais d'autres finissent leur installation nocturne en faisant un boucan de tous les diables. J'en observe un qui a complètement vidé son sac et tout posé sur son lit. Je suppose qu'il prépare ses affaires pour le lendemain. Il lui faut un temps incroyable pour tout remettre dans son sac, puis ranger ses produits de toilette dans des sacs en plastique, ce qui fait un bruit agaçant et impossible à dissimuler. Enfin, il a fini ! Il s'assied sur son lit, l'air content de lui. J'espère de tout mon cœur qu'il va se coucher, éteindra sa lumière de chevet et dormir. Il se couche oui, mais je ne vois plus rien d'autre, car moi je sombre dans le sommeil.

Je suis réveillée par une équipe de jeunes Italiens qui sont entrés dans le dortoir bien plus tard en parlant fort, en rigolant et en faisant les imbéciles comme s'ils étaient seuls. Et ça a duré pas loin d'une heure. Certainement, que beaucoup de personnes endormies ont été réveillées, mais personne n'est intervenu. Les jeunes ont quand même fini par se calmer et se coucher, même si, à tout moment, il y en avait un qui pouffait dans son lit. À quoi un autre répondait par une boutade ou un éclat de rire et c'était reparti pour un tour !

J'avoue que ce soir-là, j'ai regretté de ne pas avoir choisi l'option du dortoir à quatre ! J'y penserai la prochaine fois !

# Jour 15

**Lundi 15 mai**

**Étape : Cardenal Riopico → Burgos, 15 km.**

**Difficulté : verte.**

Après un excellent petit déjeuner buffet préparé sur la table du séjour, je pars parmi les premières au lever du jour. La marche jusqu'à Burgos, tout le long au bord de la route nationale, n'est pas du tout intéressante.

J'arrive dans la banlieue de Burgos vers 9h et, comme dans toute grande ville, le balisage du Camino est à nouveau difficile à repérer. Je ne perds pas de vue deux pèlerins, l'un en orange, l'autre en noir, qui marchent à environ cent mètres devant moi. Il y en a aussi un autre, parti de la même auberge que moi. Celui-là porte une veste rouge et je l'ai surnommé *Rouget*. Même si on ne se parle pas et qu'on ne se connaît pas, ces personnes font partie de mon quotidien et me rassurent. Si nous nous retrouvons ensemble à attendre au bord de la route pour traverser et que nos regards se croisent, nous échangeons un sourire complice et je me sens tout de suite moins seule.

Ce matin-là pourtant, il m'arrive une chose qui me plombe sérieusement le moral. Tout en marchant, prise par une sorte de pressentiment, je porte ma main droite sur mon poignet gauche et je m'aperçois que j'ai perdu mon joli bracelet « Tortue », celui qui m'a été offert par Céline et Camille.

Difficile d'expliquer le sentiment de désarroi qui m'envahit alors. Je reste figée un instant. J'ai l'impression que le sang s'est retiré de mon visage et comme une sorte de coup de poignard traverse tout mon corps. Mon bracelet, mon talisman, je ne peux pas l'avoir perdu, c'est impossible ! Mais j'ai beau

reposer ma main sur mon poignet, soulever ma manche, il a bel et bien disparu !

Un immense sentiment de culpabilité m'envahit. Où et quand l'ai-je perdu ? Est-ce hier sur le chemin ou à l'auberge ? Où est-ce que ça date d'avant ?

Il est vrai que, lorsqu'on porte un bracelet, il finit par faire partie de soi et on n'est pas constamment en train de le regarder ou de le toucher. Je ne parviens pas à me rappeler la dernière fois où je l'ai aperçu bien en évidence sur mon poignet. Mon cœur tape très fort dans ma poitrine et je sens les larmes me monter aux yeux. Je me sens infiniment triste et tellement impuissante. Je me dis qu'il faudra que je trouve quelqu'un à qui je puisse expliquer tout ça, une personne qui comprenne le français et parle aussi bien espagnol. Et je demanderai à cette personne de bien vouloir appeler le patron de l'auberge que je viens de quitter et de lui expliquer ce qui m'est arrivé. Peut-être que mon bracelet est tombé là-bas, dans le dortoir, dans la douche ou dans le réfectoire. Peut-être que quelqu'un l'a trouvé et l'a déposé à la réception. Les chances de le retrouver sont minimes, mais je veux y croire.

Je continue ma route, le cœur gros.

Je suis maintenant à l'entrée de la ville devant une église ouverte. J'y entre pour m'y recueillir, pour faire part de mon désarroi à Marie et lui demander de me permettre de retrouver mon bracelet fétiche. L'église est belle ; elle dégage une énergie rassurante. Il y a un curé qui me tamponne ma crédenciale. J'en ressors apaisée.

Une dame m'indique la route à suivre pour arriver au centre-ville de Burgos. Elle me dit que c'est à quatre kilomètres. Je me remets courageusement en marche. J'ai perdu mes pèlerins repères. Plus de sacs à dos orange, noir ni de veste rouge devant moi.

Il n'est que 10h ; j'ai tout mon temps...

Lorsque j'arrive au centre, je recherche les panneaux qui indiquent la direction de la cathédrale, car j'ai une réservation à l'auberge *Cathedral Hostal Burgos*.

Je trouve sans trop de difficulté et je retrouve *Rouget* qui loge à la même auberge que moi.

Le *chek-in* se faisant à treize heures, j'y laisse mes bagages et vais visiter la cathédrale. Il y a là-bas un monde fou. Il faut faire la file pour payer l'entrée. La cathédrale est impressionnante dans son immensité. Mais je ne m'y sens pas à l'aise. Je n'y ressens pas cette énergie bienfaisante que j'apprécie. Dérangée par tous ces groupes de touristes avec leur guide, perdue au milieu de ces immenses allées, je n'y reste pas longtemps. Je préfère les cathédrales à taille humaine !

Le temps est beau, mais la température est glaciale. Je me réfugie dans un bar à tapas où je mange de délicieux mets. À tout moment, le souvenir de la perte de mon bracelet me revient et me tord le ventre.

Je retourne à mon auberge vers 12h50. Il y a une file d'une dizaine de personnes à la réception. Je me mets à la suite. Plein d'autres pèlerins arrivent et se mettent derrière moi. Tout à coup, une Asiatique arrive, dépasse toute la file et me passe devant. Nous échangeons un regard entendu avec la dame qui se trouve à côté de moi, puis nous haussons les épaules. Difficile de lutter contre le culot de certains !

Le bureau de réception est ouvert, mais chaque enregistrement prend du temps. Chaque pèlerin présente son passeport qui est contrôlé, puis on lui donne un papier sur lequel sont notés le numéro de sa chambre ainsi que le numéro de son lit, les codes d'entrée (privé et commun) ainsi que différentes informations concernant les règles du gîte, puis il repart avec ses draps. Comme certains ont des questions, l'accueil ne prend pas loin de cinq minutes par client.

Tout à coup, je vois que l'Asiatique qui m'a dépassée tient toute une pile de passeports dans sa main. Je suppose qu'elle est la responsable d'un groupe. Je me dis que, pour elle, le check-in va durer au moins trente minutes. Comme elle a forcé le passage, je décide de réagir.

Je m'adresse à elle en anglais et lui dis qu'elle est passée devant moi, qu'elle aurait dû se mettre au bout de la file et que, voyant la pile d'au moins vingt passeports qu'elle doit faire contrôler, je refuse de la laisser passer avant moi. La dame à mes côtés écoute ce que je dis et je vois à son regard qu'elle m'approuve.

La Chinoise me regarde et dit qu'elle ne comprend pas ce que je dis. J'écris ma phrase sur l'application de traduction de mon téléphone. Elle la lit et me regarde d'un air interrogatif comme si elle ne comprenait pas. Je lui dis qu'elle sait très bien ce qu'il en est et que je ne suis pas décidée à me laisser faire. Elle me laisse passer devant elle à contrecœur.

Je monte à l'étage après m'être enregistrée. Je me retrouve dans une jolie chambre moderne et propre de dix lits sous forme de cinq lits superposés. J'ai le lit numéro 1 B. Une Africaine corpulente y est assise. Je lui demande quel est son numéro. Elle me dit le 1A. Le A, c'est celui du haut. Je la prie donc de bien vouloir me laisser le lit qui m'est attribué, car je préfère celui du bas. Elle se déplace de mauvaise grâce.

Dans cette auberge, les chambres ne sont pas mixtes. Il y a des chambres pour femmes et des chambres pour hommes. Nous sommes cinq dans la mienne. Trois femmes qui parlent anglais, une qui parle allemand et moi. L'ambiance est tendue ; c'est le silence total. Chacune est en train de préparer son lit dans son coin.

J'essaie d'engager la conversation, mais c'est peine perdue ; on me répond juste par oui ou par non. Chacune s'installe rapidement sur son lit pour se plonger dans les

messages de son portable. Personne ne semble chercher le contact.

Dépitée, je me rends à la cuisine de l'auberge. Plusieurs pèlerins sont là, surtout des très jeunes. Ils se font à manger, boivent un verre et discutent entre eux. Ils parlent tout sauf le français.

Je vois soudain un homme, assis à la grande table, en train de boire un café. Il me semble l'avoir déjà rencontré dans un autre gîte et dans mon souvenir, il parlait français. Je m'approche de lui et le salue en français. À ma grande surprise, il me répond en anglais. Je réalise rapidement que je l'ai confondu avec quelqu'un d'autre.

Mais il est sympa et me propose de m'asseoir près de lui. Il m'offre un café soluble.

Nous nous présentons. Il me dit qu'il est australien et qu'il s'appelle Dick. Lorsqu'il apprend que je suis suisse, il me pose plein de questions sur mon pays. Nous bavardons aussi du Camino. Je lui demande s'il parle espagnol à quoi il me répond qu'il se débrouille.

Toujours hantée par le souvenir de la perte de mon bracelet, je décide de lui raconter mon histoire. Puisqu'il parle espagnol, peut-être qu'il sera d'accord de m'aider et d'appeler le patron de l'auberge où j'ai dormi la nuit passée. Je me lance donc dans mon histoire. Ce n'est pas simple de raconter tout cela en anglais. Il comprend bien que j'ai perdu un bracelet, mais il ne capte pas vraiment à quel point ce bracelet est important pour moi. Il me dit crûment que si je ne sais pas à quel moment je l'ai perdu, il sera impossible à retrouver. Il refuse d'appeler le patron de l'auberge, car il pense que c'est peine perdue.

Il a sans doute raison, mais son manque d'empathie me désole. Je n'insiste pas, finis mon café et retourne dans ma chambre. Je me dis que j'ai été stupide de raconter cette histoire à un inconnu.

Dans ma chambre, je fais connaissance avec la jeune Allemande prénommée Anna. L'histoire de mon bracelet étant devenue une véritable obsession pour moi, je la lui raconte aussi. C'est plus facile avec elle, car je maîtrise mieux l'allemand que l'anglais. Elle m'écoute attentivement et je vois une ombre de tristesse passer dans son regard quand je lui dis à quel point j'y tenais. Elle est d'accord de m'aider, car elle parle un peu l'espagnol. Nous nous rendons dans une pièce calme et elle essaie d'appeler l'auberge. Malheureusement, personne ne répond. Elle finit par envoyer un mail en laissant mes coordonnées. J'en suis heureuse et la remercie chaleureusement.

Je retourne dans la chambre où l'ambiance est toujours aussi sinistre. L'Africaine assise sur le lit au-dessus du mien est en train de manger une barquette contenant du poisson. L'odeur empeste toute la chambre. Les autres femmes dorment ou tapotent sur leur portable. Le silence est toujours là, bien pesant. Anna, la jeune Allemande dit qu'elle va retrouver ses amis.

Si on me poussait un peu, j'irais sûrement visiter la ville. Mais toute seule, je n'ai juste pas envie. De plus, il fait tellement froid dehors ! Je m'installe donc aussi sur mon lit et, comme toutes les autres, consulte mon portable. Puis j'écris un moment mes aventures du jour. Vers 18h30, je commence à avoir faim. Je ne vais pas retourner à la cuisine, je n'ai pas envie de revoir Dick ! Je descends donc au restaurant qui se trouve au rez-de-chaussée. Quand j'y arrive, on me dit qu'ils ne commencent pas la restauration avant 19h. Je m'installe à une table et bois un verre de vin blanc.

Ce soir, pour la première fois depuis le début de mon périple, je ne me sens pas bien. J'ai perdu toutes les connaissances que j'avais faites ; toutes les têtes connues que je retrouvais immanquablement et régulièrement dans les auberges. Ils ont sans doute tous une ou deux étapes d'avance sur moi.

Dans un sens, je m'en fiche de les avoir perdus ; j'en rencontrerai sans aucun doute d'autres. Mais aujourd'hui, la

journée est entachée par la perte de ce bracelet et la solitude me pèse. L'ambiance de la chambre est triste et le personnel du restaurant est peu accueillant. Il est maintenant passé 19h, mais le serveur ne fait en aucun cas mine de venir m'apporter la carte. Je finis par me lever et je vais passer ma commande au bar. Je mange un risotto sans grand appétit.

Je repense à ce qu'un ami m'avait dit à propos de la signification des pertes d'objets sur le Camino. Selon lui, le pèlerinage reste un parcours initiatique où la perte peut prendre une signification particulière. Cela peut concerner nos préjugés et nos croyances limitantes. Peut-être que la perte de ma crédenciale à Lorca peut symboliser cela. Car la crédenciale n'est qu'un objet matériel prouvant qu'on a bien effectué le Camino. Et celui qui fait le pèlerinage dans un but spirituel ou d'introspection personnelle n'a pas besoin de prouver quoi que ce soit.

Mais mon bracelet, symboliquement, représentait quelque chose d'important pour moi. Une sorte de soutien quotidien. C'était plus qu'un objet matériel et sa perte me fragilise. Si seulement je pouvais le retrouver par une sorte de miracle...

Bon, il est temps d'aller dormir...

Demain est un autre jour.



# Jour 16

**Mardi 16 mai**

**Étape : Burgos → Hontanas, 32 km.**

**Difficulté : verte.**

Impatiente de quitter cet endroit peu chaleureux, je me lève à 5h et sors dans la nuit. Un groupe d'Asiatiques est déjà sur la place devant l'auberge, prêt à partir. Je demande à un jeune garçon, occupé à regarder son portable, sans doute sur Google Maps, s'il sait quelle direction il faut prendre pour rejoindre le balisage du Camino. Il m'indique une direction d'un air très sûr de lui.

Je prends la route qu'il m'indique.

La ville est déserte à cette heure matinale, mais je suis quand même étonnée de ne voir aucun pèlerin aux alentours. Je finis par rencontrer un employé de la voirie qui me dit que je fais fausse route, que le départ du Camino, c'est près de la cathédrale et que je suis complètement à l'opposé. « Eh bien ! me dis-je, je ne suis pas la seule à ne pas savoir lire Google Maps ! »

L'employé de la voirie me remet sur la voie et je retrouve rapidement les coquilles de Saint-Jacques en bronze scellées dans la route. Je repasse près de mon auberge, retrouve la cathédrale et là, il y a plein de marcheurs en route. Je retrouve donc mes repères et ça me rassure.

J'ai quand même perdu pas mal de temps. Il est maintenant 6h et beaucoup de bars sont ouverts. Je suis tentée de m'arrêter pour prendre mon petit déjeuner, mais comme je suis en train de suivre deux pèlerins qui ont l'air de savoir où ils vont, je me dis que je m'arrêterai plus tard, une fois que je serai sortie de Burgos.

Un jeune homme m'interpelle soudain en me dépassant. C'est Ryan, le jeune hollandais rencontré à Estella il y a quelques jours. Je suis heureuse de revoir une tête connue. Malheureusement, nous ne bavardons qu'un court instant, car il a décidé de faire au moins trente-cinq kilomètres aujourd'hui et s'impose un rythme de marche très rapide. J'essaie de le suivre un moment, mais il disparaît rapidement de ma vue.

Mais me revoici sur la voie officielle du Camino. Les flèches jaunes, les coquilles au sol et le panneau CAMINO DE SANTIAGO le prouvent. Rassurée, je m'arrête dans un bar pour prendre enfin mon petit déjeuner bien mérité.

J'ai décidé d'aller jusqu'à Hornissos Del Camino aujourd'hui. C'est à vingt kilomètres et je me dis qu'étant partie à 6h, je vais y arriver bien avant midi et que j'ai ainsi toutes les chances de me trouver un lit dans une auberge municipale.

L'ampoule derrière mon talon commence à me faire terriblement souffrir, mais j'essaie de ne pas trop y penser. Le jour se lève. Le ciel est dégagé, mais la bise glaciale est toujours là. Les tenues légères de la première semaine sont rangées au fond de mon sac. Je porte maintenant une veste polaire et un pantalon de randonnée long. Mais je suis obligée d'admettre qu'il est plus facile de marcher lorsqu'il ne fait pas trop chaud.

La randonnée du jour est belle. Petits chemins campagnards, rivière, forêts agrémentent le paysage. J'arrive à Hornissos Del Camino aux alentours de 11h.

Je déchante rapidement quant à la perspective de me trouver un gîte. Les deux premières auberges affichent COMPLET, et devant la troisième, qui est l'auberge municipale, il y a au moins déjà trente sacs à dos déposés devant l'entrée. Les auberges municipales sont censées ne pas prendre de réservations, mais les pèlerins qui y arrivent avant l'ouverture, posent leur sac devant l'entrée, par ordre d'arrivée et ils sont ainsi sûrs d'avoir la priorité pour avoir un lit.

Il est 11h et le check-in se fait à 12h30. Quand je vois tous ces sacs alignés ainsi que le nombre de pèlerins qui attendent sur la place du village, je me dis qu'il ne faut pas rêver ! Je ne vais pas rester là pendant une heure trente dans l'espérance d'une hypothétique place libre pour moi ! Je me dis qu'à l'heure qu'il est, j'ai encore le temps de marcher quelques kilomètres de plus. La prochaine auberge est annoncée à six kilomètres et demi. La seule chose qui m'inquiète, c'est l'état de mon talon. Ma cloque me fait de plus en plus souffrir !

J'admettrais finalement que la possibilité de trouver un hébergement de manière spontanée tient presque du miracle. Je me dis qu'il faudra absolument que je me discipline et que je me plie à l'obligation d'effectuer des réservations.

Je quitte Hornissos Del Camino. Le chemin devient de plus en plus caillouteux, ce qui n'arrange rien pour mon pied douloureux. Au bout d'environ trois kilomètres, je m'assieds sur le bord du chemin pour pique-niquer. J'en profite pour enlever mes chaussures et regarder l'état de mon talon. Et là, c'est le choc ! L'ampoule a éclaté sous le Compeed et baigne dans son sang.

Je n'ai pas vu de pharmacie dans le village que je viens de quitter ; il est donc inutile que j'y retourne. Je sais aussi qu'on ne peut pas arracher un pansement Compeed comme ça. On doit, en principe, attendre qu'il tombe tout seul au bout de quelques jours sinon on risque d'arracher la peau et d'amplifier la blessure. Je ne sais vraiment pas quoi faire. Et aucun marcheur ne me dépasse, donc personne à qui demander conseil. Je décide donc de continuer dans cet état. Je serai bientôt à San Bol, la prochaine auberge et je pourrai soigner mon pied.

Le chemin caillouteux n'arrange rien, mais finalement je m'habitue à la douleur.

Je retrouve deux femmes un peu plus loin : Laurence, une Française et Patricia, une Québécoise. Elles se rendent également à San Bol et nous faisons la route ensemble. Nous arrivons

bientôt au panneau qui signale l'auberge à environ 200 mètres en contrebas du chemin. Il est noté sur le panneau que le Check-in se fait à 14h30. Il est à peine plus de 13h, mais confiantes, nous décidons de nous y arrêter et d'attendre.

L'auberge est une construction pittoresque qui semble avoir pas mal vécu. À l'arrière de la maison, il y a une cour et un petit jardin ombragé avec des bancs. Cinq ou six personnes sont déjà là à attendre. Il y a Chantal, une autre Française avec qui j'ai marché un moment ce matin, Frédéric, un grand jeune homme habillé d'une cape noire et d'un grand chapeau assorti. Je ne verrai jamais son visage, car il porte également des lunettes de soleil noires. Il me rappelle un personnage de bande dessinée que je lisais pendant mon adolescence. C'était un détective privé toujours habillé en noir et portant des lunettes noires et qui se faisait appeler « l'ombre ».

Pour en revenir à mon histoire, il y a aussi deux autres hommes et deux autres femmes, tous de langue française, mais dont j'ai oublié les prénoms. Nous sommes bien huit à attendre et nous ne doutons pas un instant de pouvoir dormir là. Nous passons donc près d'une heure et demie à attendre, à bavarder, à partager la nourriture de nos sacs à dos, à rigoler.

Et voilà que la tenancière de l'auberge arrive. Elle gare sa vieille guimbarde, en sort et, avant de nous dire bonjour, elle lance : « J'espère que vous avez tous une réservation, parce qu'il n'y a que dix lits et c'est complet ! » J'apprends alors que les deux hommes et les deux femmes dont je ne connais pas le prénom ont réservé. Par contre, Laurence, Patricia, Chantal et Frédéric sont dans la même situation que moi. Nous nous regardons avec consternation. Que faire d'autre, sinon reprendre nos sacs et continuer notre chemin ?

Nous devons marcher jusqu'à Hontanas à sept kilomètres de là. Nous décidons de rester ensemble et ainsi, si nous ne trouvons rien, la municipalité du village nous trouvera peut-être une solution de fortune. On se dit que l'union fait la force.

Hontanas est un village touristique qui compte de nombreuses pensions. Nous nous arrêtons à la première où ils ont encore quelques lits à nous proposer. C'est un peu plus onéreux que ce que je paie d'habitude et mes nouveaux amis trouvent le gîte trop cher. Ils proposent de chercher autre chose. Moi, par contre, mon pied me fait tellement souffrir que j'accepte de rester. On me propose de dormir dans un joli dortoir à six lits.

J'apprends qu'il n'y a pas de pharmacie dans le village, qu'il me faudra marcher encore huit kilomètres jusqu'à Castrojeriz et que là-bas se trouvent une pharmacie et une permanence médicale. Je verrai donc ça demain.

Quel bonheur de pouvoir me poser enfin ! Je n'en peux plus ! Finalement, au lieu des vingt kilomètres prévus, j'en ai fait trente-deux ! C'est fou à quel point on est capable de se dépasser lorsqu'on y est obligé !

Je dois maintenant soigner mon talon avec les moyens du bord. Enfin, si l'on peut appeler « soigner », ce que je m'apprête à faire ! J'enlève chaussures, chaussettes et j'arrache d'un coup sec mon Compeed ensanglanté. La douleur lancinante qui s'ensuit m'arrache un cri malgré moi. Je rince longuement cette plaie à chair vive qui me brûle intensément. Je me souviens que quelqu'un m'a dit un jour que le Chemin de Compostelle est là pour rappeler au pèlerin la souffrance du Christ sur la croix. Cela signifierait-il que lorsqu'on prend le Camino, la souffrance physique est incontournable ? Lorsque j'ai dit à Chantal, rencontrée tout à l'heure, que la douleur de mon pied était insupportable, elle m'a répondu d'un air pathétique : « Que veux-tu, c'est ça le Camino ! » Son ton était presque résigné.

Je prends mon désinfectant en spray et je pulvérise longuement sur mon talon blessé. Puis je mets des tongs et laisse ma blessure à l'air. Les marcheurs qui arrivent et qui partagent ma chambre regardent mon pied avec une sorte de répulsion, ce que je peux comprendre, car, effectivement, ce n'est pas très beau à voir. Ils me demandent s'ils peuvent faire quelque chose pour

moi. L'un me propose de remettre un Compeed, ce que je refuse. Je ne suis pas sûre qu'après cette expérience douloureuse, j'utiliserais encore ce genre de sparadraps à l'avenir !

Comme mon talon n'est plus compressé par ma chaussure, la douleur se calme rapidement. Je vais faire un petit tour dans le village, vais visiter l'église et m'y recueillir. Ensuite, je reprends la direction de mon gîte pour manger mon repas du soir. En chemin, je retrouve Laurence, Patricia, Chantal et Frédéric qui ont trouvé à se loger tous ensemble dans une pension. Ils demandent des nouvelles de mon pied. Quand ils voient l'étendue des dégâts, ils hochent la tête. Chantal me dit :

— Mais comment vas-tu faire demain pour marcher ?

— Je vais marcher en tongs ! Si je ne porte pas de chaussure qui appuie sur ma blessure, ça ira. Et puis, Castrojeriz n'est qu'à huit kilomètres et le parcours est tout plat.

Ils me demandent si je veux manger avec eux le soir. Je leur réponds que je préfère manger à mon auberge, que je n'ai qu'une envie, c'est de me coucher le plus tôt possible. Ils me souhaitent une bonne suite de Camino et nous prenons congé les uns des autres.

Quand je vais me coucher ce soir-là, il n'est même pas 20h. Il y a dans ma chambre un beau jeune homme aux magnifiques yeux bleus. Il voyage avec son chien, un Border Collie noir et blanc qui va dormir avec lui dans le dortoir.

Le jeune homme est allemand et nous bavardons un moment ensemble. Il me dit qu'il voyage souvent avec son chien, que sur le Camino, les chiens sont souvent acceptés dans les dortoirs. J'en suis heureuse pour lui.

Je lui raconte mes mésaventures : les difficultés à trouver des hébergements, la perte de mon bracelet et la blessure à mon pied. Il me propose une pommade désinfectante que j'accepte

avec plaisir. Je l'applique sur la blessure avant de me coucher et je la protège avec une petite bande de gaze.

Avant d'éteindre la lumière, je consulte la messagerie sur mon portable pour voir si j'ai une réponse du patron de l'auberge de Cardenuel-Riopico où ma compagne de chambre a envoyé un mail hier. Il n'y a rien.

Je me couche vaguement déprimée ce soir-là. Pour la première fois depuis mon départ, j'ai l'ennui de chez moi.

C'est vrai, même si je découvre de superbes paysages, si je fais de magnifiques rencontres, tout en accueillant les situations imprévues avec sérénité, mon périple n'est pas facile. Ce n'est pas une simple randonnée conviviale. C'est avant tout un parcours spirituel et difficile. Le vrai pèlerin se remet souvent en question, il est confronté à de nombreuses épreuves et questionnements. Ce n'est qu'en faisant preuve de détermination qu'il lui sera possible d'atteindre l'objectif qu'il s'est fixé.

Pour moi, l'effort solitaire et la souffrance que je vis actuellement font justement partie de ces difficultés à surmonter.

Mais j'y arriverai...



# Jour 17

**Mercredi 17 mai**

**Étape : Hontanas → Castrojeriz, 8 km.**

**Difficulté : verte.**

Ce matin, je suis la dernière à me lever. En effet, sachant que je ne ferai pas plus de huit kilomètres aujourd’hui, il ne me semble pas approprié de partir aux aurores. Je laisse tous mes compagnons de chambre s’apprêter, utiliser les sanitaires, ranger leur lit et partir.

Puis j’émerge gentiment. La douleur de mon talon s’est calmée, preuve qu’il n’y a pas d’infection. Je *spraye* encore une fois toute la surface de la blessure et y appose une bande de gaze. En effet, comme je vais marcher pieds nus dans mes tongs, il me semble important que ma plaie soit protégée de la poussière du chemin.

Le jeune allemand et son chien sont encore là. Ce dernier a passé la nuit sur le lit de son maître sans broncher. On a le sentiment qu’il existe entre le jeune homme et l’animal une confiance, un respect et une complicité sans limites !

On se souhaite un bon Camino. Peut-être qu’on se reverra plus loin, peut-être pas.

Je pars donc avec aux pieds mes tongs d’après-randonnée qui font très bien l’affaire. Le chemin est tout plat et bien terrassé par endroits. Je n’ai même pas mal. En route, trois jeunes femmes parlant anglais me dépassent et s’étonnent de mes chaussures. C’est vrai que faire le Camino en tongs peut surprendre ! Je leur raconte mes malheurs. En m’écoutant, leurs visages se remplissent de compassion. Elles se montrent adorables et veulent absolument faire quelque chose pour moi. Les voilà qui

recherchent toutes dans leur sac si elles ont quelque chose à me donner pour soigner mon pied : une pommade, un sparadrap, un bandage.

Je me dis que non, je ne suis vraiment pas seule au monde. J'ai encore rencontré des anges ! Quelle solidarité sur ce chemin !

Le paysage est magnifique : des montagnes imposantes, d'immenses pâtrages couverts de coquelicots rouges, le chant du Coucou... Juste inoubliable !

J'arrive à San Anton, à six kilomètres de mon étape d'arrivée. Je passe à côté d'un château en ruines où, dans la cour, une équipe a installé un Donativo. Il est 9h30, et cet arrêt tombe à pic, car je suis presque arrivée à Castrojeritz où j'ai réservé un lit dans un gîte. J'arriverai sans doute trop tôt pour le check-in.

Je mange quelques fruits et bois un café avant de poursuivre mon chemin. Je vois le village de loin. Un village tout en longueur. Bien avant l'entrée, j'emprunte un chemin qui va en direction de l'église. Je me dis que j'ai le temps d'y aller maintenant, ce qui m'évitera de revenir sur mes pas lorsque je serai installée dans mon auberge. Juste avant l'église, il y a un hébergement que rien n'annonçait : l'Albergue de Peregrinos Casa Nostra.

J'ai l'impression de rêver, car il s'agit de l'auberge où j'ai réservé. J'étais sûre pourtant qu'elle se trouvait plus loin, dans le centre du village.

Merci à mes anges d'avoir guidé mes pas dans la bonne direction.

J'arrive à 10h30 et le check-in se fait à midi. La porte est ouverte et la femme de ménage est à l'œuvre. Elle me dit que je peux laisser mes bagages et revenir plus tard. L'intérieur de l'auberge est accueillant. Deux grandes tables au milieu du

réfectoire, puis tout autour des petites alcôves avec divans et fauteuils.

Je vois une dame installée sur un fauteuil, ses bagages posés à côté d'elle. Je m'en approche et c'est ainsi que je rencontre Nasha, une Texane qui, suite à un problème de genou, va se faire deux ou trois jours de pause là.

On a tout de suite des affinités. Je lui dis que j'ai également un souci physique, que je veux me rendre à la pharmacie et qu'on se reverra tout à l'heure.

La pharmacie de Castrojeritz se trouve complètement au bout du village et celui-ci s'étire sur presque quatre kilomètres. Il me faut presque une heure pour y arriver. La pharmacienne n'est pas particulièrement sympathique. Elle me donne le sentiment d'être très stressée. Je lui explique à l'aide de l'application de mon portable ce qui m'amène. Sans m'en demander davantage, elle me vend de la Bétadine et des pansements. Elle me dit aussi qu'il faut laver la plaie matin et soir avec de l'eau et du savon.

Je retourne à l'auberge vaguement frustrée. Quand j'y arrive, plusieurs pèlerins sont arrivés. C'est l'heure de l'attribution des chambres. Je suis dans une chambre à quatre avec Nasha, la dame américaine que j'ai rencontrée en arrivant, Aikle, une Finlandaise et une Hollandaise prénommée Élisabeth. Avec moi, la Suisse, cela fait une belle chambre bien internationale.

Je m'assis sur mon lit pour enlever la bande de gaze que j'ai mise avant de partir de Hontanas. Nasha et Aikle, qui me regardent, sont choquées de l'état de ma blessure. Nasha me demande si je l'ai montrée à la pharmacienne. Quand je lui réponds que non, elle me dit, qu'à ma place, elle irait consulter à la permanence médicale. Elle insiste sur le fait que ma blessure n'est pas qu'une simple ampoule éclatée : on voit que toute une partie de peau a été arrachée lorsque j'ai retiré le Compeed.

Selon Nasha, ma blessure est comparable à une brûlure au deuxième ou troisième degré.

Je lui demande si elle travaille dans le domaine médical. Elle me répond par l'affirmative. Elle est médecin généraliste. Je prends son avis en considération.

Je me rends à la réception où je fais la connaissance de Bélen, la patronne de l'auberge. Je lui demande si elle peut m'obtenir un rendez-vous à la permanence médicale. Elle le fait et m'y conduit en voiture.

Quand j'arrive à la permanence, dans le haut du village, il n'y a qu'une personne dans la salle d'attente. Une petite table est dressée au fond de la pièce derrière laquelle une secrétaire médicale s'active sur un ordinateur et répond au téléphone. Au bout d'un moment, elle vient vers moi pour me demander ma carte européenne d'assurance maladie, indispensable dans toute l'Europe, à une prise en charge médicale. Je dois aussi compléter une fiche avec mon adresse et la raison de ma venue.

Ensuite, je m'installe sur l'une des chaises placées dans la pièce et j'attends. D'autres personnes arrivent les unes après les autres. La secrétaire dit que ni l'infirmière ni le médecin ne sont encore arrivés. Il n'est pas loin de 13h30 et Bélen m'avait dit que la permanence était censée ouvrir à 12h30.

L'infirmière arrive à 13h45. Je passe la première, car la personne qui était déjà là à mon arrivée doit voir le médecin et celui-ci tarde à arriver.

En voyant mon talon, l'infirmière n'a pas l'air trop inquiète. Elle dit qu'il n'y a pas d'infection. Elle nettoie bien la plaie, désinfecte à fond et pose un pansement spécial. Elle me dit que, d'ici deux jours, je dois le faire refaire par un médecin ou une infirmière. Je lui demande si je peux continuer la marche dès demain. Elle me regarde d'un air impassible et me dit : « Oui, vous pouvez, mais la décision vous appartient. »

Je rentre à l'auberge complètement rassurée. Je demande à Nasha ce qu'elle en pense. Elle me dit que je ferais mieux de rester un jour ou deux à Castrojeritz, retourner à la permanence médicale dans deux jours et voir l'évolution de la blessure. Cela m'ennuie un peu, mais je dois admettre que son conseil est raisonnable.

Finalement, je me trouve dans un gîte confortable en compagnie de gens bienveillants. Je pense que c'est bien d'écouter la voix de la raison. Bélen me dit que je peux rester deux nuits supplémentaires sans problème.

Je ne me fais pas prier. L'idée de passer quelques jours dans cet endroit sympathique en si bonne compagnie est un réel réconfort pour moi.



## **Jours 18 à 22**

**Jeudi 18 à lundi 22 mai**

### **Castrojeriz.**

L'état de mon talon nécessitera en tout six jours de repos.

Même si, au début je me sens un peu déçue de cet arrêt forcé, je finis par me faire une raison et je lâche prise. Je me dis que cela fait partie de l'expérience. Chaque jour apporte son lot de surprises sur le Camino. Quand on se réveille le matin, on sait qu'on doit s'attendre à vivre des choses imprévisibles et pas forcément toujours agréables.

Mon pied blessé en est une. Et comme je sais que, dans la vie, rien n'arrive par hasard, j'aime me dire que c'est le Camino qui m'arrête pour me ralentir un peu dans ma course, pour me permettre de me recentrer sur moi-même et profiter de passer du temps avec tous ces gens merveilleux que j'ai autour de moi. Je suis entourée de personnes compatissantes et sympathiques.

Il y a en premier lieu Bélen, l'hôtesse accueillante et chaleureuse de l'auberge qui fait tout ce qui est en son pouvoir pour que Nasha et moi nous sentions bien chez elle.

Et puis ma rencontre avec Nasha ne pouvait être qu'écrite. Cette femme aux cheveux clairs, avec ce regard plein de douceur, sa bienveillance, son écoute et son air rassurant m'enseignent une nouvelle philosophie.

Pendant les six jours que nous passons ensemble, son problème de genou ne s'arrange pas, bien au contraire. Bélen lui propose des béquilles pour lui permettre de se déplacer plus facilement. Nasha accepte. Elle admet l'idée que le Camino s'arrête là pour elle. Tout ce qu'elle demande, c'est de pouvoir

passer quelques jours dans cette jolie auberge de Castrojeriz. Nous y ferons bien des rencontres puisque chaque jour, une nouvelle vague de pèlerins arrive.

Ça me fait toujours bizarre de les voir arriver en ayant un rôle d'observatrice. Je les regarde sans doute avec plus de curiosité que lorsque je suis parmi eux, dans la file des arrivants. Je les vois un peu comme toi, le lecteur qui lit mes aventures. Mon regard n'est pas celui du pèlerin puisque je n'ai pas participé à la marche qu'ils viennent de faire. Les différences de langues m'interpellent, tout comme les différences de personnes. Il y a de tout : des jeunes, des moins jeunes ; des hommes, seuls ou en équipe ; des femmes souvent seules, des groupes, des couples.

Lorsque l'auberge n'est pas complète, Bélen nous laisse ensemble, Nasha et moi, dans notre chambre à quatre lits. Mais le plus souvent, nous avons des compagnes de chambre.

Après le check-in, les choses se passent presque toujours selon le même schéma pour tous les arrivants. Ils s'installent, vont prendre leur douche, puis font leur lessive. Dans tous les gîtes pour pèlerins, il existe deux moyens de faire sa lessive. Soit on la fait à la main dans un grand baquet et on met à sécher son linge sur des séchoirs à fils installés dans la cour ou dans le jardin ; soit on utilise le lave-linge et le sèche-linge : il y en a presque dans toutes les auberges. Le tarif est assez élevé : au moins 4 euros par machine.

Quand j'utilise une machine, j'essaie toujours de trouver une personne qui la partage avec moi, car je n'ai jamais assez de linge sale pour remplir une machine. Et ainsi, on partage les frais.

Une fois la lessive faite, beaucoup de pèlerins vont se reposer sur leur lit ou s'installent dans le séjour pour faire leurs réservations de gîtes. J'en ai vu beaucoup qui passent leur après-midi à faire ça. Ils réservent jusqu'à sept ou huit auberges d'avance.

En général, lorsque c'est un couple, c'est Madame qui choisit un gîte, qui dicte le numéro et c'est Monsieur qui appelle. C'est toujours drôle de les entendre ânonner leur texte dans un espagnol de fortune ! Souvent, l'échange est bref, car la réponse est négative. Mais j'admire leur persévérence, car ils font des dizaines d'appels à la suite. Et, assez régulièrement, les couples finissent par se disputer.

Nasha et moi n'avons pas ce problème et nous passons d'agréables moments à bavarder ensemble. Nous nous déplaçons dans la limite de ses possibilités. Heureusement, il y a une magnifique église à cent mètres de l'auberge : la collégiale de Santa Maria del Manzano. Nous nous y rendons plusieurs fois pendant notre séjour. J'y allume régulièrement un cierge, je remercie Marie de me guider, de m'avoir conduite à cet endroit béni. Je lui demande de guérir complètement mon talon. Je lui parle encore de mon bracelet égaré. Je lui demande pardon de l'avoir perdu. Je sais qu'il y a peu de chances de le retrouver, mais s'il ne me revient pas, je demande à la Vierge de faire en sorte que ce soit une belle personne qui le retrouve. Et que ce bracelet porte alors chance à cette personne-là... J'aimerais aussi que le fait de me repentir me ramène la chance et l'énergie des deux premières semaines.

Mon talon se remet gentiment, mais la cicatrisation est encore fragile. Je sais pourtant que je vais bientôt pouvoir reprendre la route. Je suis consciente de ma chance.

Dans le secteur où nous logeons, il y a deux petits restaurants où il nous arrive d'aller manger une tortilla ou autre spécialité espagnole en début d'après-midi. Nous ne profitons malheureusement pas des terrasses, car même si le soleil brille, la bise glaciale est toujours présente.

De mon côté, je découvre le village lorsque je me rends à la permanence médicale située dans les hauteurs à environ deux kilomètres de l'auberge. Je m'y rends à pied ; ça occupe une partie de ma journée. Le fait de marcher en tongs me permet

d'oublier ma blessure. Je suis les petites ruelles à travers les vignes et, depuis le haut du village, je peux admirer toute l'étendue de la plaine. Nasha vient m'y rejoindre une fois en taxi et nous allons manger une paella dans un restaurant situé dans une ruelle pittoresque. Elle est heureuse de sortir un peu de l'auberge, mais ce n'est pas indispensable pour elle ; elle se suffit à elle-même. J'admire sa philosophie de vie.

Jamais je ne l'ai entendue se plaindre de sa situation. Elle peine à se déplacer avec ses béquilles, mais se contente de rester tranquille à l'auberge, de lire, de méditer longuement pendant la journée. Elle aime bien passer du temps avec moi, mais me fait comprendre qu'elle a aussi besoin de passer du temps seule.

Le soir par contre, lors des repas avec les pèlerins, elle est transfigurée. Son visage s'illumine lorsqu'elle rencontre de nouvelles personnes. Nous sommes rarement à la même table durant ces moments. De mon côté, je recherche des personnes qui parlent allemand ou français, car il m'est difficile de suivre des conversations où plusieurs personnes parlent ensemble en anglais. Le débit est souvent trop rapide pour moi. J'observe Nasha de loin. Elle dégage vraiment de la lumière ! On voit qu'elle s'enrichit au contact des autres.

Je crois qu'elle a tout compris ! Et moi j'ai envie d'en prendre de la graine, de suivre son exemple.

On passe plusieurs belles soirées conviviales. La plus inoubliable est sans aucun doute celle du dimanche 21 mai où le nouvel arrivage est très international. Je fais connaissance, lors de l'apéro, avec un couple d'Allemands, Ursula et Johann. Puis d'une dame genevoise, Marika qui donne l'impression d'avoir tout vu, tout fait et tout compris ! Il y a aussi Marc, de Pennsylvanie et Gilles, le Québécois. Ce dernier boîte bien bas. Je lui demande quel est son problème. Il me répond qu'il a plusieurs cloques, mais qu'il a mis des Compeed et que ça ira mieux demain.

Je lui raconte ma mésaventure et me permet de lui déconseiller les Compeed. Je vois très bien qu'il ne m'écoute pas. Il me lance d'un air prétentieux que je ne me rends certainement pas compte à quel point il a mal, mais qu'il a toujours su se soigner. Je n'insiste pas et retourne vers les autres personnes qui commencent à s'installer.

Toutes ces personnes de nationalités différentes se retrouvent assises autour d'une même table durant le repas du soir. Quel beau moment de partage et de complicité ! C'est la première fois que je vis une telle soirée depuis le début de mon périple.

On boit, on mange, on rit. Oh, mais qu'est-ce qu'on a ri ! Comme je parle français, que je maîtrise bien l'allemand et que je me débrouille en anglais, j'essaie de faire un peu l'interprète. Et, l'alcool aidant, je finis par tout mélanger. Je parle allemand avec Nasha, français avec les Allemands et anglais avec Marika, la Genevoise.

Il s'ensuit des confusions mythiques, un bel embrouillamini ! Tout le monde est mort de rire, affalé sur la table. J'aurais pu continuer cette soirée de folie jusqu'à tard au milieu de la nuit. Il est vrai qu'après cinq jours de repos, j'ai bien récupéré physiquement et je n'ai plus besoin de me coucher à vingt heures. Mais tous les pèlerins qui festoient avec moi et Nasha ce soir, ont pas mal de kilomètres dans les jambes, continuent le Camino demain et doivent se lever aux aurores.

Pour moi, c'est l'avant-dernière nuit à Castrojeriz. Je me sens un peu nostalgique avant de m'endormir.

Je me lève assez tôt le lendemain afin de revoir mes amis de la veille au petit déjeuner et leur souhaiter un « *Buen Camino* ». Nous avons des chances de nous revoir par la suite. L'auberge se vide petit à petit. Plus de traces de la super soirée pleine d'ambiance d'hier soir.

Je vais retourner encore une fois refaire mon pansement  
à la permanence et demain je serai parmi les randonneurs sur le  
départ.

J'ai hâte et en même temps, je me sens triste.

# Jour 23

**Mardi 23 mai**

**Étape : Castrojeriz → Boadilla del Camino, 17 km.  
Difficulté : verte.**

C'est aujourd'hui que mon séjour à Castrojeriz s'achève. Mon sac, plein de linge propre, est préparé. Je me sens bien reposée ; mon talon est presque guéri, mais la cicatrice est encore fragile. Le médecin, qui m'a refait le pansement hier, m'a dit de ne pas forcer, de commencer gentiment par petites étapes. Il est important de retrouver une permanence médicale dans deux jours.

Je décide de scinder l'étape d'aujourd'hui en deux. Comme la première partie a un dénivelé assez marqué et que le chemin montagneux n'est pas forcément adapté à mon pied qui mérite d'être ménagé, j'ai prévu de prendre un taxi sur la première partie du parcours. Le beau-frère de Bélen est chauffeur de taxi. Elle l'a informé de mon projet hier soir et il viendra me chercher à 9h.

Mon petit déjeuner a un peu de peine à passer. J'avoue que j'ai l'estomac noué à l'idée de quitter cet endroit chaleureux pour repartir vers l'inconnu.

Le chauffeur de taxi est là ; le moment des adieux est arrivé. J'ai toutes les peines du monde à cacher mes larmes en embrassant Bélen et Nasha. Cette dernière a décidé de rester à Castrojeriz jusqu'au 5 juin, date à laquelle elle prendra un taxi pour Burgos d'où elle reprendra un vol pour le Texas. Nous nous promettons de garder le contact. Nous faisons une dernière photo dans la cour de l'auberge.

Malgré mon cœur lourd, je sais qu'il est temps pour moi d'aller voir plus loin. J'en ai envie et besoin. Mon séjour prolongé imprévu restera pour moi un merveilleux souvenir fait de moments paisibles, de belles rencontres, de rires et d'insouciance.

Le ciel est bleu et la bise est enfin tombée. Le taxi contourne la montagne que je renonce à faire à pied et me dépose à Itero del Castillo, à environ neuf kilomètres de Castrojeriz. Il me reste environ huit kilomètres à faire sur un chemin blanc, tout plat, au bord du canal de Pisuerga. Ce canal est une imposante œuvre d'ingénierie hydraulique qui fut construite aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles afin d'écouler les excédents de grains.

Me voici à nouveau au début d'un long chemin, tout droit, qui semble se poursuivre jusqu'au bout du monde. Le ciel commence à se couvrir. J'espère qu'il ne va pas pleuvoir.

Sachant que j'allais emprunter un itinéraire très plat, je pensais d'abord marcher en tongs lors de cette première étape de reprise. Mais j'ai finalement quand même mis mes chaussures de marche et j'en suis heureuse. S'il pleut, je serai mieux protégée. De toute façon, je vais devoir marcher avec mes chaussures. Que ce soit aujourd'hui ou demain ne va pas changer grand-chose.

Pour cette première marche, j'adopte un rythme très lent en m'aidant de mes bâtons. La chaussure appuyant sur mon talon convalescent, j'ai la désagréable impression que le frottement est en train de me blesser. Et, bien évidemment, je me fais tout un cinéma ! Je m'imagine que ma plaie s'est remise à saigner, mais je refuse d'enlever ma chaussure en route pour vérifier. Je me dis que je verrai bien en arrivant à l'auberge ; que ce sont peut-être mes derniers kilomètres. Que si ma blessure s'est rouverte, j'arrêterai mon périple et rentrerai chez moi.

Cette pensée me démoralise et c'est la mine sombre que j'arrive à Boadilla del Camino, petit village perdu au milieu de nulle part, aux environs de 13h. Le soleil est revenu et la température est agréable.

Et la magie opère... La beauté du lieu, l'accueil chaleureux que je reçois, le charme de l'auberge, le joli jardin ; toutes les conditions sont réunies pour réactiver ma motivation. Je suis même capable d'enlever mes chaussures sans imaginer le pire. Le pansement est sec, propre ; il n'y a pas la moindre goutte de sang !

Je me sens trop heureuse ! J'ai envie de chanter, danser, courir ! Quel bonheur ce sentiment de liberté retrouvée !

*L'albergue de Boadilla del Camino*, où j'ai réservé, est constituée de deux bâtiments : le premier est une auberge pour pèlerins avec un grand jardin plein de fleurs ; une petite mare et des transats à l'ombre des arbres.

Le deuxième est un hôtel plus sélect qui propose des chambres individuelles. Qu'on loge à l'auberge ou à l'hôtel, les repas se prennent dans une grande salle de l'hôtel.

Quant à moi, j'ai réservé à l'auberge et je m'installe dans le grand dortoir de trente places. Je refais ma petite lessive du jour puis je vais me reposer un moment dans le magnifique jardin. Je regarde mes photos, j'écris dans mon journal et j'envoie mon message du jour. Je suis tellement heureuse de pouvoir annoncer que tout va bien !

L'heure de l'apéro approchant, je retourne à l'hôtel pour y boire une sangria sur sa belle terrasse. J'y retrouve Marika, la Genevoise rencontrée à Castrojeriz. Ça fait du bien de revoir une tête connue. C'est en fait là que nous faisons réellement connaissance, car avant-hier, lors de cette soirée de folie, il ne nous a pas été possible d'avoir une discussion personnelle. Et puis j'avoue qu'elle me paraissait un peu prétentieuse et que je n'ai pas fait grand-chose pour m'en approcher.

Mais là, c'est différent et je suis obligée d'admettre qu'elle gagne à être connue même si nos objectifs sont drastiquement opposés. Elle ne fait que de courts trajets à pied. Pour elle, le Camino se fait majoritairement en train, en bus ou

en taxi. Elle loge généralement dans des hôtels, car elle préfère les chambres individuelles aux dortoirs.

Mais elle connaît bien le Camino et ses curiosités. Elle me parle de certaines églises à visiter absolument, de curiosités à ne pas manquer, de la Meseta, ce chemin défilant sur de grandes plaines plates situées entre les villes de Burgos et León. Elle ne sait pas encore si elle va marcher demain ou si elle va poursuivre sa route en taxi.

Nous mangeons ensemble dans la grande salle à manger de l'hôtel un repas fait de risotto et de poulet. Il y a énormément de pèlerins ; l'hôtel et l'auberge sont sans doute complets.

Marika et moi échangeons nos numéros de téléphone pour nous tenir au courant de l'avancée de nos parcours respectifs.

Je me couche vers 21h. Mes compagnons de dortoir sont calmes et respectueux. Beaucoup dorment déjà lorsque j'arrive.

Me voici à nouveau pleine d'espoir, d'envie et d'énergie. Je suis sûre que, si je limite un peu mes kilomètres de marche durant quelques jours, je retrouverai rapidement mon rythme de croisière.

Merci la Vie !

Gratitude infinie !

# **Jour 24**

**Mercredi 24 mai**

**Étape : Boadilla del Camino → Villalcazar de Sirga,  
20 km.**

**Difficulté : verte.**

Je me lève vers 6h30 et dépose mon sac à dos dans le hall d'entrée de l'hôtel près des autres sacs de pèlerins. En effet, j'ai décidé d'utiliser pendant quelques jours le service de « transport des bagages » proposé. Je le fais pour ménager mon pied, car je pense que le fait de marcher en ayant ou non dix kilos sur le dos n'est sans doute pas anodin pour le corps.

Je prends mon petit déjeuner avec Moritz, un jeune étudiant allemand âgé d'à peine vingt ans et très sympathique. Il habite Hambourg et poursuit des études de journalisme. Marchant seul, il exerce un désir de longue date, celui de voyager, de faire des découvertes et des rencontres. Il me demande d'où je viens et semble surpris d'apprendre que je fais le Camino seule à mon âge. Nous parlons un moment de nos motivations, de nos expériences vécues sur le chemin, du but que nous nous sommes fixé. Puis il me laisse, s'excusant presque de devoir aller préparer son sac.

Je quitte l'auberge avant lui, à 7h30, avec un sentiment de légèreté. En effet, je ne porte que mon petit sac contenant ma gourde et mon guide de marche. J'achèterai mon pique-nique en route.

Il est effectivement bien plus confortable de marcher ainsi et je suis contente d'avoir choisi cette option.

Le début du parcours est beau et ressourçant. Je suis sur un chemin de campagne qui longe un canal. Au bout de quelque

temps, près d'une écluse, j'ai la surprise de retrouver Gilles, le Québécois, rencontré à Castrojeriz le jour avant mon départ. Il souffrait d'importantes ampoules aux pieds et m'avait prise de haut lorsque j'avais essayé de lui donner des conseils. Je ne sais pas s'il se souvient de notre discussion d'alors, mais ce que je peux affirmer, c'est qu'aujourd'hui, il n'a pas la tête du vainqueur ! Visiblement, l'état de ses pieds ne s'est pas arrangé, bien au contraire. Il est là, larmoyant, appuyé sur ses bâtons de marche prétendant qu'il a pourtant tout fait pour se soigner. Je lui demande si je peux faire quelque chose pour lui, bien qu'au fond, je me rends bien compte que je ne peux rien. Il me dit qu'il va continuer jusqu'au prochain village en espérant y trouver une pharmacie.

Je le laisse à son triste sort, me disant qu'au fond, il ne l'a pas volé ! Je revois son petit air prétentieux lorsque j'essayais de le mettre en garde.

J'arrive à Fromista. J'y trouve une épicerie où je m'achète un pique-nique : un sandwich, une banane et des fruits secs. Puis je continue ma route...

Le parcours est malheureusement moins beau. Je marche sur un très long bout droit entre les pâtrages et la route principale. C'est très monotone. Moritz, mon compagnon de petit déjeuner, me dépasse sur ce tronçon. Il me salue sans s'arrêter. Son avance étant bien supérieure à la mienne, il disparaît rapidement de ma vue.

De mon côté, je suis contente d'avoir retrouvé mon rythme de croisière. Je rencontre une Anglaise en route, Cindy avec qui je marche jusqu'à Villalcazar, le village où j'ai réservé une chambre d'hôtel.

À l'entrée du village, nous passons près d'un petit parc où nous pique-niquons, Cindy et moi, avant de nous séparer. Je trouve rapidement mon hôtel, une jolie bâtisse au milieu d'un magnifique jardin. J'y suis bien accueillie par une hôtesse chaleureuse. Mon sac est déjà là, déposé par le transporteur. Je suis heureuse d'avoir une belle chambre confortable rien que pour moi.

Après m'être installée, je sors visiter Villalcazar.

Ce petit village de cent soixante habitants perdu au milieu des champs comme la plupart de ses voisins doit sa notoriété à une série de miracles attribués à la statue de Santa Maria La Blanca. L'église du village, du même nom que la sainte à laquelle elle est dédiée et construite par l'ordre des Templiers, vaut une visite. Cette église était un sanctuaire pour la dévotion de Marie, mère de Jésus Christ, qui a connu une grande splendeur entre le XIII et le XVIe siècle en raison de la protection de la couronne de la Castille, parmi lesquelles se trouvaient le roi Alphonse X et son fils Sancho IV. Le roi Alphonse a écrit *les chants de Santa Maria*, relatant les douze miracles de la Vierge blanche.

Intriguée par cette histoire de miracles, je me rends à l'église espérant entendre l'un de ces fameux chants. L'intérieur de l'église est magnifique, orné de vitraux splendides. Dans le sanctuaire, la Vierge blanche m'attire irrémédiablement. Elle a l'air vivante et je lui demande encore une fois de m'aider à retrouver mon bracelet perdu. Je ressors de ce lieu, pensive...

Peu d'intérêt touristique dans le village en dehors de l'église, mais le lieu est agréable et mérite une petite halte pour recharger les batteries. Malgré sa taille plus que modeste, on y trouve une épicerie pour se ravitailler, ainsi que plusieurs restaurants.

Je rentre à l'hôtel espérant m'installer un moment dans son jardin. Mais, la bise s'étant relevée, le froid est à nouveau mordant. La patronne de l'hôtel m'ouvre la porte-fenêtre de son appartement privé et m'invite à passer un moment près d'elle,

dans son séjour où un petit chauffage d'appoint dégage une chaleur bienfaisante.

Nous passons un moment très agréable à faire connaissance. Nous utilisons les applications de traduction de nos portables. J'apprends que ça fait plus de dix ans qu'elle gère cet hôtel et qu'elle apprécie particulièrement le passage des pèlerins. Je lui raconte ma visite de l'église et lui demande si elle peut me préciser quels sont les douze miracles de la Vierge blanche. Je ne sais pas si notre moyen d'échange est un peu compliqué pour une telle discussion, toujours est-il que je n'apprends rien à ce sujet. Il semblerait qu'il n'existe pas de liste officielle ou canonique de tels miracles par l'Église catholique ou d'autres branches du christianisme. Je me sens un peu frustrée et je me promets qu'à mon retour chez moi, je rechercherai des informations à ce sujet.

Je reste calfeutrée dans ce petit salon confortable jusqu'en fin d'après-midi. Le soir, je vais manger du poisson dans un restaurant du village où j'ai l'immense joie de retrouver Ursula et Johann, le couple d'Allemands avec qui j'ai eu tellement d'affinités à Castrojeriz. Ils m'invitent à leur table et nous passons une agréable soirée.

Nous échangeons nos coordonnées en espérant avoir l'occasion de nous revoir.

Ensuite, je rentre à l'hôtel me blottir dans le lit confortable de ma belle chambre. Il n'y a pas à dire, mais ça change de l'atmosphère d'un dortoir à trente personnes. Déjàrien que l'odeur !

Je décide que je vais m'offrir au moins une fois par semaine une chambre de ce type ; je le mérite !

## Les Cantigas de Santa Maria d'Alfonso

Il s'agit d'un ensemble de 427 compositions en l'honneur de la Vierge Marie, dont 356 sont des chants qui racontent des miracles de la Vierge.

La richesse thématique de ces chants est immense, car elle mêle l'éloge de la Vierge aux récits des miracles largement diffusés au Moyen Âge et aux évènements personnels du monarque. Ils témoignent de l'intense dévotion mariale qui, bien que non directement liée au pèlerinage jacobéen, a pris racine dans des villes du chemin de Saint-Jacques comme Villasirga ou Ponferrada où, grâce à la médiation miraculeuse de la Vierge, certains pèlerins obtiennent la guérison à leur retour de Santiago.

Ci-dessous, les chants les plus représentatifs en raison de leur relation avec le Chemin de Saint-Jacques et le pèlerinage. Il y en a huit au total :

**Cantiga 26, *Non e gran cousa*.** Sur la façon dont Sainte-Marie a jugé l'âme d'un pèlerin qui se rendait à Saint-Jacques, qui s'est mutilé et est mort en chemin à cause de la tromperie du diable, afin qu'il retourne dans son corps et fasse pénitence. C'est l'une des histoires traditionnelles les plus populaires du Camino de Santiago. Au XIIe siècle, il était connu comme le grand miracle et faisait l'objet d'une célébration spéciale dans la cathédrale de Compostelle. On y voit un pèlerin qui pèche contre la chasteté et, trompé par le diable, se mutile les parties génitales, mourant ainsi dans le péché et le diable lui prend son âme. L'apôtre Santiago le défend et revendique le plaidoyer de la Vierge Marie.

**Cantiga 49, *Ben com' aos*.** Sur la façon dont Sainte-Marie guidait les pèlerins qui se rendaient à l'église de Soissons en France, et quand la nuit tombait, ils perdaient leur chemin. C'est l'apparition de la Vierge Pèlerine qui éclaire et guide les fervents marcheurs perdus et effrayés par les dangers de la nuit.

**Cantiga 157**, *Deus por sa Madre punit vegadas ben de chao*. À propos de quelques pèlerins qui se rendirent au sanctuaire de Rocamadour et se réfugièrent dans un village. Comment le miracle traditionnel du pendu sauvé par l'apôtre Jacques véhicule la morale ou l'enseignement selon lequel le pèlerin est un personnage sacré qui doit être respecté.

**Cantiga 184**, *A Madre de Deus*. À propos du miracle de sainte Marie pour sauver un enfant dans le ventre de sa mère, survenu dans un lieu montagneux du pays de Santiago.

**Cantiga 253**, *De grand' à Santa Maria*. À propos d'un pèlerin de France qui se rendait à Saint-Jacques et qui, à Santa Maria de Villalcazar de Sirga, sur le Camino Francès, en Espagne, ne pouvait pas abandonner le bâton de fer qu'il portait en pénitence.

**Cantiga 268**, *Grande confiance en la Mère de Dieu que nous voyons toujours*. À propos de la guérison d'une femme estropiée des mains et des pieds par Santa Maria de Villalcazar de Sirga.

**Cantiga 278**, *Como sofre mui gran coita*. Sur la guérison d'une femme aveugle par l'intercession de Santa Maria de Villalcazar de Sirga.

**Cantiga 313**, *Ali voue tous les saints*. De la protection par Santa Maria de Villalcazar de Sirga d'un navire en danger, en l'invoquant.

# Jour 25

**Jeudi 25 mai**

**Étape : Villalcazar de Sirga → Moratinos, 34 km.**

**Difficulté : Verte.**

Trente-quatre kilomètres aujourd’hui ? Un tel itinéraire suite à ma blessure au pied serait de la pure folie ! C’est la raison pour laquelle j’en ferai la moitié en taxi.

Je quitte mon bel hôtel vers 8h après avoir pris un copieux petit déjeuner en compagnie d’une jeune Australienne. Je prends congé de ma sympathique hôtesse, non sans m’être assurée que j’avais bien rempli la fiche annexée à mon sac pour le transport. Elle m’écrit sur son portable que je ne dois pas m’inquiéter, que je retrouverai mes bagages à Moratinos à mon arrivée.

Je pars donc confiante. Je prends la route en direction de Carrion de los Condes, située à environ cinq kilomètres de Villalcazar de Sirga. Je dois passer à la permanence médicale là-bas, et comme j’y serai avant midi, j’aimerais en profiter pour visiter cette ville de grande importance sur l’ancien chemin de Saint-Jacques.

Je suis à peine en route que j’entends quelqu’un m’appeler. Je me retourne et vois Marika, la Genevoise me faire signe et marcher dans ma direction. Je ne sais pas trop quel a été son parcours depuis Bodilla del Camino, mais nous sommes heureuses de nous retrouver pour faire un bout de chemin ensemble. Son projet est d’aller dormir à Carrion de los Condes, dans un couvent tenu par des sœurs. Selon elle, qui préfère pourtant les hôtels aux gîtes pour pèlerins, ce couvent est vraiment le refuge incontournable du Camino. Il s’y passe des services religieux, des moments de partage et de chants entre sœurs et pèlerins. Elle me propose de l’y accompagner, ce qui

n'est pas possible pour moi, car j'ai une réservation dans une auberge de Moratinos à vingt-neuf kilomètres de Carrion. J'ai prévu de prendre un taxi sur quatorze kilomètres pour éviter toute la partie de la *Meseta* partant de Carrion.

Il faut sans doute que je dise quelques mots à propos de cette *Meseta*, ce haut-plateau représentant l'essentiel de la superficie du territoire espagnol et qui est particulièrement attendu par les pèlerins se dirigeant vers Santiago de Compostelle. La *Meseta* représente en effet une portion non négligeable du Camino Francès : pas moins de deux cents kilomètres sont à parcourir dans un paysage quasi désertique. Le challenge mental que demande cette partie du Camino représente, pour certains, son principal intérêt. Un « Chemin de croix » pour ainsi dire. Se concentrer, méditer, renouer avec soi-même. Certains ont besoin de ça.

D'autres préfèrent éviter cette partie du voyage allant de Burgos à Léon.

En ce qui me concerne, je me souviens avoir parlé de cette *Meseta* avec Malbina et les autres dames françaises lorsque nous étions à Belorado à l'époque où tout allait bien pour moi et que la perspective de cette longue marche au milieu de ce paysage désertique m'angoissait. Je n'ai pas besoin de ça pour méditer ou me connecter à moi-même. Il me suffit de partir seule, tôt le matin, de me laisser porter par le chant des oiseaux. Dans le groupe de Malbina, certaines femmes disaient qu'elles éviteraient la *Meseta*. Moi je me disais que je verrais en temps voulu.

Et maintenant, étant là, avec un pied qui nécessite encore des soins, je préfère me rallier aux pèlerins qui évitent cette partie du voyage. Peut-être que j'ai tort, mais peut-être que c'est aussi un signe. Il faut savoir écouter sa petite voix intérieure !

Marika et moi arrivons à Carrion aux environs de 10h. Nous buvons un café ensemble et flânons un peu sur un marché du centre-ville. Marika décide d'aller visiter l'église. Moi, dans

un premier temps, je dois me rendre à la permanence médicale pour connaître le diagnostic de mon talon. Les horaires des permanences variant d'une ville à l'autre, il vaut mieux ne pas trop tarder avant de s'y rendre. Je trouve rapidement le chemin.

Persuadée que je devrais passer des heures à attendre, à ma grande surprise, dès mon arrivée à l'accueil, je suis immédiatement prise en charge. On m'envoie directement chez le médecin sans me faire passer par la salle d'attente.

Il me fait entrer dans son cabinet. Ma première pensée est : « Oh, mais il a l'air de tout sauf d'un médecin ! » La quarantaine, chauve et bien enrobé, portant une chemise à carreaux aux couleurs pétantes sur un jean trop grand ! Ma deuxième pensée : « Je n'ai pas de chance ; je ne tombe même pas sur un médecin canon ! »

Alors OK, il n'est pas franchement sexy et il est mal habillé, mais alors qu'est-ce qu'il est sympa ! Il parle un peu le français, ce qui facilite les explications concernant ce qui m'amène. Il est plaisantin, un peu pince-sans-rire ; il m'amuse ! Il me dit que ma blessure est guérie, qu'il faut juste encore protéger l'arrière du talon avec de la gaze, qu'il n'y a plus besoin de désinfecter. Je lui demande s'il y a une pharmacie proche pour acheter de la gaze. Il me regarde, ouvre un tiroir, en sort un paquet, me le tend et, mettant l'index sur sa bouche, dit « Chuuuuuuut... » d'un air complice. J'adore le côté jovial et la bonne humeur de cet homme. Ça me booste ! Avant de prendre congé, il me félicite d'avoir été raisonnable et de m'être arrêtée quelques jours. Si je ne l'avais pas fait, la blessure n'aurait pas pu cicatriser.

Je ressors de la permanence médicale gonflée à bloc et très fière de moi. J'appelle Marika qui me dit qu'elle est retournée au marché et qu'elle m'y attend pour qu'on mange quelque chose ensemble. La température étant enfin agréable, nous nous installons sur une terrasse non loin du marché et mangeons des moules.

Marika me raconte sa visite de l'église et vante les beautés de la ville.

Carrión de los Condes est une commune d'Espagne de la province de Palencia dans la communauté autonome de Castille-et-León. Son origine médiévale se laisse deviner dans plusieurs de ses monuments et dans sa vieille ville.

L'édifice le plus distinctif de Carrión de los Condes est l'église Santiago, célèbre pour son splendide *Cristo en Majestad* ou Pantocrator [Christ en gloire].

Il faut noter également la frise de l'église Santa María del Camino, année d'une adoration des Rois, et le couvent Santa Clara, fondé au XIII<sup>e</sup> siècle, avec son église et son musée annexe où sont exposés diverses sculptures et ornements, ainsi qu'une Pietà de Gregorio Fernández [La Pietà est une sculpture de style baroque de l'artiste ci-nommé, datable de 1616. Elle représente la Vierge Marie douloureuse soutenant son fils Jésus après la déposition de la croix].

Aux abords de la ville, près du pont médiéval, se tient le monastère de San Zoilo, un ancien refuge de pèlerins dont la construction débuta au X<sup>e</sup> siècle, duquel se détache le cloître renaissance, véritable prodige de décoration et de technique dû à Juan de Badajoz [sculpteur et architecte de la Renaissance espagnole mort à León le 31 août 1522].

Après le repas, Marika s'en va pour se rendre à son check-in au couvent des sœurs. Nous nous reverrons peut-être à León. Pour ma part, je ne suis qu'à trois étapes de cette ville, ce qui implique trois jours de marche. Elle cependant, va s'y rendre en train et y passera quelques jours. Nous avons donc toutes les chances de nous revoir !

Je n'ai malheureusement pas le temps de visiter la ville de Carrión. Je vais prendre un taxi sur quatorze kilomètres jusqu'à Bustillo del Paramo de Carrión. Ensuite, il me restera

quinze kilomètres à parcourir jusqu'à Moratinos. Pas le temps de traîner, donc !

Le chauffeur de taxi arrive. Il est très sympathique. Il me dépose à l'endroit prévu vers 14h.

Je me mets courageusement en route pour les quinze kilomètres restants.

Je marche sur de jolis sentiers entre les arbres. Il y a peu de marcheurs. Une jeune asiatique me dépasse. On échange quelques mots.

J'arrive à Ledigos vers 15h30. C'est un petit village où, à part des bars et des hôtels, il n'y a rien. J'ai vraiment marché très vite et je m'arrête sur la terrasse d'un magnifique hôtel planté dans un bel espace de verdure pour boire un coca. J'y retrouve Cindy, l'Anglaise avec qui j'ai marché et pique-niqué hier. Elle a pris une chambre là.

Je ne m'attarde pas, car il est conseillé d'arriver dans l'auberge réservée avant 16h. Il me reste six kilomètres à faire. J'appelle l'auberge de Moratinos pour dire que j'ai du retard. Et je repars.

Au bout de quelques mètres, mon téléphone sonne. Je me dis d'abord que je ne vais pas répondre, mais ça insiste. Je réponds et j'entends la voix de la patronne de l'hôtel de Villalcazar de Sirga. Elle me dit que mon sac à dos est toujours chez elle, que je ne l'aurai pas ce soir.

Je m'exclame :

— Quoi ? Mais que s'est-il passé ? Vous m'aviez pourtant dit que mon sac serait à Moratinos ce soir !

— Tu dois appeler le bagagiste ! Il ne veut pas venir le chercher.

— Pourquoi dois-je l'appeler moi ? Ce ne serait pas plus simple que vous l'appeliez vous-même ? Pour moi, c'est difficile en espagnol.

Je passe les détails de cette conversation téléphonique compliquée entre moi qui parle peu espagnol et la patronne de l'hôtel qui ne parle pas français.

Je comprends que c'est moi qui dois appeler, que le bagagiste attend mon appel.

Je me souviens qu'un vent incroyable vient de se lever ; je cherche un papier pour noter les numéros de téléphone. Celui du bagagiste et celui de mon interlocutrice. Mon papier s'envole. J'en retrouve un autre et cette fois, c'est le stylo qui ne fonctionne pas. Une vraie galère !

On finit par y arriver. J'appelle le bagagiste. Heureusement, il se débrouille en français. Je m'annonce, lui dis qu'il devait aller chercher mon sac à l'Albergue Intanda Dona Leónor et qu'il ne l'a pas fait, mais que moi je veux absolument avoir mes bagages à l'auberge de Moratinos ce soir.

À quoi, il me répond que non, que personne ne l'a appelé et qu'il ira chercher mon sac demain.

Je comprends alors que les patrons de l'auberge auraient dû annoncer qu'il y avait un sac à chercher et qu'ils ne l'ont pas fait, sans doute parce qu'il est rare qu'un pèlerin de chez eux se fasse transporter les bagages.

Je rappelle la patronne de l'hôtel et lui fais part de la conversation échangée avec le bagagiste, à savoir, s'il n'est pas venu, c'est parce que personne ne l'a appelé.

À quoi, elle me répond :

— C'est toi qui devais appeler !

— Je vous rappelle que je vous ai demandé si tout était en ordre pour mes bagages ce matin. Vous m'avez même écrit sur mon portable que oui, que je pouvais partir tranquille.

La discussion de sourds continue pendant quelque temps. Je m'énerve, dis que j'exige d'avoir mes bagages ce soir, qu'il n'est juste pas imaginable, après avoir marché vingt kilomètres, de ne pas avoir de vêtements de rechange et de devoir attendre le lendemain.

Finalement, elle se radoucit et me dit que c'est son mari qui va l'apporter à Moratinos. Mais que ça fait quand même trente kilomètres !

J'ai perdu pas mal de temps pour régler cette histoire. Je me remets en route, mais me sens contrariée. Je m'en veux de m'être énervée de la sorte. J'ai tellement apprécié cette dame hier. Elle a été charmante avec moi. Je me dis que, dès que je serai à l'auberge, je lui enverrai un long message pour m'excuser.

Le trajet jusqu'à Moratinos me semble interminable. Il ne doit pas être loin de 18h lorsque j'arrive à l'auberge San Bruno dans un tout petit hameau.

L'auberge est rustique et conviviale. J'y suis très bien accueillie par Nadia, une ancienne pèlerine française qui y effectue un stage. Ça fait trois semaines qu'elle est là ; elle s'y plaît, son travail est apprécié et elle a envie de prolonger cette expérience.

Je comprends qu'on puisse s'y plaire. Il y a un magnifique jardin plein de fleurs des champs, des transats, des grills, des jeux de balles et des raquettes. Ça fait penser à une colonie de vacances. Les patrons sont heureux d'accueillir des pèlerins et ça se ressent.

Mon sac est là, déposé par le patron de l'auberge de Villalcazal de Sirga. J'enverrai un mot de remerciement à la patronne. Je me sens bien. Mes contrariétés sont oubliées.

L'ambiance est au top. Je fais la connaissance de Toté, le Basque, de Gégé, son ami de Saint-Étienne. Il y a aussi Kylee, l'Américaine et toute une équipe de jeunes et de moins jeunes dont j'ai oublié les prénoms.

Nous mangeons des spaghetti à la bolognaise pour le souper. C'est la première fois que je mange des pâtes qui ne sont pas trop cuites depuis que je suis en Espagne. Et j'apprécie.

Nous passons une soirée mémorable. On rit, on chante. Moratinos restera pour moi un super souvenir.

Je me dis ce soir-là, en me couchant, que c'est incroyable le nombre de choses que l'on peut vivre en une seule journée. Des choses qui déclenchent toutes sortes de sentiments : bien-être, joie, fierté, déception, plaisir, colère, excitation, apaisement.

Je crois que ce jour-là, j'ai vraiment vécu la totale !

## Jour 26

**Vendredi 26 mai**

**Étape : Moratinos → Bercianos del Real Camino,  
20 km.**

**Difficulté : verte.**

Départ à 7h45 ce matin, après un petit déjeuner convivial fait de plaisanteries, de rires et de joie de vivre. Une dernière photo devant l'auberge entourée par Toté et Gégé. Je sais d'ores et déjà que je ne marcherai pas avec eux, car toutes leurs étapes sont planifiées au jour le jour et les distances journalières sont bien trop longues pour moi. Il est temps de prendre congé.

Le jour est déjà levé. Les pèlerins, tels des petits pions colorés sur un échiquier, quittent le village de Moratinos. Certains sont en groupes, certains en couple, et beaucoup sont seuls.

J'aime marcher à mon rythme. J'aime pouvoir m'arrêter si j'ai envie de faire une photo. J'aime m'arrêter ou non dans un bar quand j'ai un petit creux, envie d'un café Americano ou lorsque j'ai besoin d'aller aux wc.

Mon rythme de marche est rapide et régulier. Poussée par mon élan, j'arrive rapidement à Sahagun situé à dix kilomètres de Moratinos. Je traverse le village. Il y a plusieurs terrasses de bars où beaucoup de pèlerins se sont arrêtés, mais, ne voyant pas de têtes connues, je n'ai pas envie de m'attabler.

Je fais les trois quarts de l'étape en trois heures. Il y a une jolie église peu avant l'arrivée à Bercianos, le terme de mon étape. Une petite église qui invite à y entrer. Poussée par ce désir de méditation spirituelle, je laisse mes pas m'y guider.

L'église est vide. J'y sens une énergie très forte. J'allume un cierge devant la Vierge, la remercie de m'avoir permis de reprendre la route. Je lui demande protection pour moi et pour tous ceux que j'aime, y compris mon chat.

J'aime ces instants de connexion avec Marie.

L'Albergue La Perala où j'ai réservé est à quelques centaines de mètres de l'église. Il est moins de midi et je suis surprise d'être déjà arrivée. Il s'agit d'un grand bâtiment moderne planté dans un parc arborisé et fleuri qui donne d'emblée l'envie d'y entrer. Quel bonheur !

Je reçois un accueil chaleureux et découvre un lit dans une belle chambre à quatre avec salle de bain. Je suis la première arrivée. Je fais bientôt connaissance avec mes voisines de chambre : Anne et Françoise, deux frangines, Françaises de Lyon ; et un peu plus tard Maria, une Italienne.

Le restaurant de l'auberge est très accueillant. Il est doté d'une très grande terrasse située dans un parc magnifique. Malheureusement, il fait trop froid pour en profiter. Quel dommage !

J'installe mon lit, fais ma lessive à la main et vais suspendre les vêtements sur les fils prévus à cet usage. Le soleil et le vent se chargeront du séchage.

Je mange une excellente salade mêlée dans la salle du restaurant. Je me sens un peu isolée, car ce sont toutes des petites tables pour deux personnes et je n'ai vu aucune personne de celles qui étaient à l'auberge que je viens de quitter. Quant à l'auberge du jour, si elle est belle, il n'y a de loin pas la même ambiance qu'hier soir. Ici, c'est chacun pour soi. Les deux sœurs qui logent dans ma chambre montrent qu'elles ont envie de rester entre elles. Elles m'ont dit que ça faisait plusieurs années qu'elles font quelques étapes du Camino ensemble. C'est un moyen pour elles de se retrouver. Cette année, elles vont jusqu'à León, à une cinquantaine de kilomètres de Bercianos. Quant à ma troisième

compagne de chambre, la dame italienne, elle ne parle ni français, ni anglais, ni allemand et n'utilise pas de logiciel de traduction. Elle ne recherche visiblement pas du tout le contact.

Je vais m'installer dans le coin séjour des pèlerins. C'est un petit coin cosy avec des canapés et des fauteuils jouxtant le restaurant. Les meilleurs sièges sont occupés par un groupe de personnes que je qualifierais d'un peu « m'as-tu-vu ? ». Ils sont extrêmement bruyants, lancent des gags lourds à la ronde ; bref, le style un peu beauf. Il y a parmi eux quelques Français, deux frères Québécois, Cyril et Louis ; et un ou deux Suisses du Jura, Pierre et François. Leur façon peu discrète de se mettre en avant ne me donne aucune envie de me joindre à eux.

Un peu plus loin, il y a un Canadien qui mange des chips en faisant un bruit insupportable. Finalement, je vais chercher ma veste et je sors faire quelques pas dans le village où il n'y a visiblement pas grand-chose à voir. À mon retour, l'espace séjour est libre et je m'y installe pour écrire dans mon journal et trier mes photos du jour.

Le repas pour pèlerins se prend dans une salle annexe à celle du restaurant : une omelette en entrée, suivie de poisson et de riz. Je suis installée près d'une dame, une inconnue avec qui il est difficile d'entrer en contact. En face de moi, il y a Pierre, le Jurassien qui aime beaucoup parler de lui. Il me dit qu'il fait le Camino avec pour objectif de faire au minimum trente kilomètres par jour, qu'il a rencontré une jeune femme à Burgos qui l'a ralenti dans son projet, car ils ont fait plusieurs étapes ensemble. Mais que, dès demain, il continue seul pour atteindre son but dans les délais qu'il s'est fixés. Il me dit aussi que, l'année passée, il a fait le Camino del Norte et qu'il a trouvé les paysages plus beaux. Mais à part ça, le contact ne passe pas. Il sait que nous sommes compatriotes, mais ne me pose aucune question. Ni d'où je viens ni quel est mon but ni ce que je pense de l'expérience. Surtout intéressé par lui-même, il se tourne vers son voisin de droite avec qui il échange longuement.

Dès mon repas avalé, je retourne dans ma chambre où je bavarde un moment avec Anne et Françoise. Je leur dis que je trouve énormément de cailloux en forme de coeurs sur le Camino et que j'en ramasse beaucoup. Elles sont surprises et me disent qu'elles n'en ont jamais vus. Je leur montre le petit sac plastique dans lequel se trouve toute ma collection. Il y en a de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs. Elles n'en reviennent pas. Elles me disent que je dois avoir un don.

Je leur réponds que non, je n'ai pas de don, mais qu'il suffit d'ouvrir les yeux. Je leur propose d'en choisir un en souvenir de notre rencontre. Elles acceptent avec plaisir et j'en suis heureuse. Je me dis que tous ces cailloux, je les offrirai aux gens que j'aime à mon retour. À ceux qui suivent mon périple et ceux à qui je vais raconter mon histoire.

# Jour 27

**Samedi 27 mai**

**Étape : Bercianos → Reliegos, 21km.**

**Difficulté : verte.**

Dès le matin, l'atmosphère de l'auberge La Perala est la même qu'hier. Peu de chaleur humaine, peu de connivence entre marcheurs, guère d'esprit de solidarité.

Alors que la plupart des pèlerins parlant français sont réunis dans le hall d'entrée, je demande à Françoise si je peux marcher avec elle et sa sœur. Elle bafouille une réponse peu amène et je comprends qu'elles n'ont pas envie de ma compagnie. Vaguement blessée, je pars en avant en me disant que l'étape de Bercianos est à oublier au plus vite.

Je me fais rapidement dépasser par Pierre qui me dit à peine bonjour, puis par les deux Québécois, Cyril et Louis qui bavardent avec animation ; finalement par les deux frangines qui marchent à une vitesse qui ne me donne en aucun cas envie de les suivre.

La voie du Camino sur ce tronçon est un chemin blanc tout droit jusqu'à l'infini. Il y a des arbres bordant un champ à ma gauche et la route principale à ma droite. Le paysage est monotone. J'arrive bientôt à El Burgo Ranero, petit village d'environ sept cents habitants qui est visiblement une halte bienvenue sur le Camino Francès de Compostelle.

Je revois toutes les personnes qui m'ont dépassée, attablées dans l'un ou l'autre des bars situés sur la rue traversant le village. Je n'ai pas envie de me joindre à eux, mais, ayant vu sur mon guide qu'il n'y aura plus d'autre halte possible avant Reliegos, terme de mon étape du jour, situé à treize kilomètres,

je m'arrête dans le dernier bar de la localité pour boire un café corsé, me réapprovisionner en eau et, éventuellement m'acheter un sandwich pour la route.

Cindy, l'Anglaise rencontrée il y a trois jours, est en train de prendre son petit déjeuner là. Elle est en grande discussion avec un homme, me salue, mais ne m'invite pas à m'asseoir à leur table. Je regarde autour de moi et vois un jeune homme, seul à une table, qui me fait signe de m'asseoir près de lui. Nous parlons français tous les deux et nous éprouvons d'emblée des affinités réciproques.

Il s'appelle Victor, est Français, parti de Puy-en-Velay début avril pour effectuer tout le Camino d'une seule traite, moyennant des étapes de trente kilomètres par jour.

Le contact est facile ; Victor est souriant et ouvert. Je lui raconte mon parcours, mes mésaventures ; nous plaisantons lorsque je lui raconte le comportement de mes compagnons de l'auberge que je viens de quitter. Puis, tout naturellement, nous continuons la route ensemble. Je ne sais pas encore que Victor restera sans aucun doute la rencontre la plus marquante de mon périple.

Nous abordons spontanément toutes sortes de sujets. Nous parlons de nous, de la spiritualité liée au chemin, des raisons diverses qui motivent les pèlerins, de Dieu, de la souffrance. Je sens rapidement que Victor, derrière son air jovial et insouciant, a un gros poids sur le cœur. Je lui demande :

— Je peux te demander pourquoi tu fais le chemin ?

Sans doute surpris par ma question directe, il reste silencieux un moment, puis il me répond :

— J'ai 33 ans et ne suis pas satisfait de mon choix professionnel. Je travaillais dans la finance et je viens de lâcher mon job, car, à part un salaire confortable, cela ne m'apporte rien. Je ne peux m'accomplir au travers de cette profession. Je n'ai pas

envie d'arriver au terme de ma vie et de me dire que j'ai oublié de vivre !

— Ah OK. Et tu as une idée de ce que tu aimerais faire ?

— Non, c'est justement ça le problème. Mon père est propriétaire d'un restaurant à Caen, capitale du département français du Calvados dans la région de Normandie. Il est bientôt en âge de prendre sa retraite et aimeraient que je prenne la relève. Mais j'avoue que ça ne me branche pas vraiment.

— Ah. Et pourquoi ?

— Parce que je ne vois pas pourquoi je dois obligatoirement reprendre l'entreprise familiale. Je n'ai pas un bon souvenir de l'enfance que j'ai eue avec des parents qui, à cause de leur travail de restaurateurs, n'avaient pas beaucoup de temps pour moi. De plus, je ne me suis jamais vraiment entendu avec mon père qui s'est toujours montré trop autoritaire à mon goût.

— Et à part ça, tu es marié ? Tu as une famille ?

Son regard se voile d'une ombre de tristesse.

— Non... et ça, c'est mon deuxième gros problème. Je ne parviens pas à trouver l'amour. Si j'ai le sentiment d'avoir trouvé une personne intéressante, la relation ne dure pas. J'ai rencontré plusieurs femmes, mais aucune ne m'a donné envie de construire quelque chose avec elle. Ou alors, je tombe amoureux d'une femme qui est déjà engagée dans une relation et rien n'est donc possible. Mais j'ai 33 ans maintenant ; je souhaite vraiment trouver la femme de ma vie pour pouvoir fonder une famille.

Il me demande soudain :

— Tu crois en Dieu ?

Surprise par cette demande qui pourtant est de circonstance sur le Camino, je réponds :

— Si je crois en Dieu ? C'est une bonne question. Disons que je crois fortement à une force supérieure, mais dont le nom n'est pas forcément Dieu. Je ne crois pas en la religion et ne suis pas pratiquante dans ma vie quotidienne. Par contre, le Camino me permet de découvrir et de m'adonner à une spiritualité qui m'inspire. J'adore me rendre dans les églises du chemin, m'y recueillir et m'adresser à la Vierge Marie. Je la remercie de me guider et de mettre des anges sur mon chemin. Et toi ?

— Moi je suis très croyant. C'est pour cela que j'ai entrepris ce pèlerinage. J'ai demandé à Dieu de me permettre de trouver ma voie au travers de la foi, de la spiritualité ; de mettre sur mon chemin des personnes inspirantes qui pourraient m'enseigner une autre manière d'aborder la vie. Je crois au pouvoir de la méditation et tous ces kilomètres effectués, seul avec moi-même, doivent apporter une réponse à mes questions. Et toi ? Pourquoi es-tu sur le Camino toute seule ?

Et voilà ! La question que personne ne m'a jamais posée clairement est là ! Et elle m'est posée par ce jeune homme qui a sans doute été mis sur ma route pour cela, pour me permettre de regarder au fond de moi avec lucidité et d'accepter de confier ce gros poids sur mon cœur depuis tant d'années pour peut-être m'en libérer. Je savais que ce jour arriverait. Je pense que nos deux âmes, la mienne et celle de Victor, se sont reconnues et que c'est pour cela que tout me semble presque facile à dire.

— Je ne suis pas seule sur le Camino. Je suis accompagnée par mes guides spirituels et mes anges divins dont mon papa, décédé en 2006 et mon mari adoré qui m'a quittée suite à un malaise cardiaque en 2009, alors qu'il n'avait que cinquante-deux ans. Nous étions un couple très fusionnel et je crois que je n'ai jamais vraiment accepté que toute ma vie, telle que je l'aimais, se soit arrêtée d'un seul coup, me laissant seule avec cet immense sentiment de manque au fond de moi. C'est si

dur de subir le vide causé par l'absence de l'être qui était ma force, mon repère et qui me comblait d'un amour infini. J'avoue que j'ai souvent eu envie de mourir. Jusqu'au jour où j'ai découvert une nouvelle force en moi ; une force insoupçonnée. J'ai tout à coup senti que Jean-Daniel était près de moi, qu'il me soutenait, me guidait, m'encourageait. Il a souvent su sécher mes larmes en m'envoyant des signes tellement évidents qu'il était juste impossible de les nier. Je ne vais pas énumérer ici les signes reçus. Ce serait trop long et surtout, ça n'a rien à voir avec le Camino. Mais il me semble important de relever que, pendant les premières années de mon deuil, je me suis sentie en étroite connexion avec mon défunt mari.

Et quand je suis allée écouter la conférence d'une dame qui a fait seule tout le Camino de Saint-Jacques, en partant de son domicile, en Suisse, jusqu'à Santiago de Compostelle, ça a résonné en moi comme une évidence. Voilà ce que je voulais faire pour rendre hommage à mon Amour parti trop tôt. Je voulais cheminer avec lui, communiquer avec lui ; il m'accompagnerait jusqu'au bout de ce parcours. De plus, c'était une sorte de défi qui m'obligerait à aller au-delà de moi-même et à cesser de m'apitoyer sur mon sort.

J'ai d'abord fait le Camino français en partant de Puy-en-Velay jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port en septembre 2018. Quand je suis arrivée à Saint-Jean, au bout de six semaines et après huit cent cinquante kilomètres de marche, j'étais fière de moi ; fière d'avoir su réaliser une performance dont je ne me serais jamais crue capable. Et je me suis rendu compte que j'avais changé, que j'étais devenue une nouvelle personne. Une personne que je n'aurais sans doute jamais découverte si je n'avais pas vécu la tragique épreuve du décès de mon Amour. J'ai été obligée d'admettre que les épreuves et la souffrance font grandir !

Quand je suis rentrée de mon premier périple en France, je me suis promis d'aller la prochaine fois, jusqu'au bout, de traverser seule toute l'Espagne jusqu'à Santiago. Je remercie

l'univers de m'avoir donné cette année la force et l'envie d'atteindre le but ultime.

Victor m'écoute jusqu'au bout sans m'interrompre. Il a l'air touché par mon histoire. Et moi, je réalise que ça me fait un bien immense de pouvoir verbaliser ce que je n'étais jamais parvenue à faire, c'est-à-dire exprimer ma motivation suprême à parcourir ce chemin spirituel !

Au bout d'un moment de silence, Victor me demande :

— Pourquoi remerciés-tu l'univers et non Dieu de t'avoir donné cette force ?

— Oui, tu as peut-être raison. Je n'en sais rien pour l'instant. C'est la première fois que j'ai un tel échange à ce sujet avec une personne croyante.

Tout ce que je peux dire, c'est que, quand je marche seule, il y a comme une grâce qui m'accompagne. Et que je ne m'imagine pas passer à côté d'une église ouverte sans m'y arrêter pour aller me recueillir devant la Vierge Marie. Et si j'admets l'existence de Marie, j'admets aussi l'existence de Jésus, même si je ne le nomme pas.

Victor sourit et rajoute :

— Regarde un peu autour de toi l'immensité de l'univers. Il y a bien quelqu'un qui a dû les créer ces montagnes, ces pâturages pleins de fleurs, ces immenses espaces infinis. Et ce créateur a un nom : il s'appelle Dieu. Un jour, tu l'admettras et j'en serai heureux pour toi.

Nous parlons encore de ce sentiment de souffrance qui nous marque tous les deux. J'apprends que, dans la bible, l'apôtre de la souffrance s'appelle Raphaël et que la couleur verte a le pouvoir de guérison. Quand je pense à tout le vert qui a inondé ma vue depuis le début de mon voyage ; toutes ces étendues

infinies de champs, ces pâturages et ces forêts, je me dis que je serai bientôt guérie !

Sans nous en rendre compte, nous avons fait une belle avance sur le chemin. En bavardant, le temps passe vite et l'on ne se rend pas compte de la monotonie du paysage. Nous arrivons sur une aire de pique-nique où je revois tous mes anciens compagnons de l'auberge que je viens de quitter : Pierre est avec un autre type que je ne connais pas. Ce dernier est tout énervé et crie à qui veut l'entendre qu'il en a marre de marcher avec Pierre, qu'il fonce à toute vitesse sans prendre le temps de regarder autour de lui et que ça l'agace prodigieusement. Il rajoute :

— D'habitude, il ne tient pas en place plus de deux minutes. Je suis surpris de voir qu'il s'assied pour manger son pique-nique. Lors de nos dernières pauses, il était à peine assis qu'il voulait déjà repartir !

Victor et moi allons nous installer à la table la plus éloignée du groupe. Anne, Françoise, les deux Québécois et Pierre ont tous ce petit air équivoque et ironique qui juge. J'imagine bien ce qu'ils peuvent penser. Mais quelle importance au fond ?

Victor et moi partageons nos victuailles. Je me suis acheté un énorme sandwich au thon au bar de El Burgo Ranero et je le partage volontiers. De son côté, mon compagnon m'offre des fruits et des biscuits. Nous profitons de remplir nos gourdes à la fontaine de l'aire de pique-nique.

À côté de la table, il y a une superbe pierre en forme de cœur qui attire mon regard. Je la ramasse et l'offre à Victor :

— Tiens ; c'est un petit souvenir de notre rencontre et de notre trajet sur ce parcours peuplé d'anges. J'espère que ce cœur te portera chance et te permettra de trouver l'amour dont tu rêves. Tu le mérites.

Nous échangeons nos numéros de portables, car je suis à trois ou quatre kilomètres de Reliegos où j'ai réservé un lit à l'auberge La Parada. Victor, lui n'a rien réservé et il veut encore faire treize kilomètres jusqu'à Villarente. Il me dit qu'il ne réserve jamais et qu'il a toujours trouvé.

Je me sens fière d'avoir tenu le rythme à ses côtés et je le lui dis. Il me répond qu'il a eu le sentiment que, par moments, c'était moi qui tirais. Quel beau compliment !

Nous arrivons à Reliegos, un tout petit village que Victor qualifie de village western. En effet, les ruelles sablonneuses sont toutes les mêmes, les maisons ont les volets fermés et il n'y a pas âme qui vive dans la rue sauf, ici ou là un chien qui erre. On imaginerait facilement un cow-boy sortir d'une maison, le revolver au poing !

Nos chemins se séparent là. Nous faisons un selfie ensemble puis nous souhaitons bonne chance. Peut-être nous reverrons-nous plus loin ; peut-être pas. On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve.

# Jour 28

**Dimanche 28 mai**

**Étape : Reliegos → León, 26 km.**

**Difficulté : verte.**

Je passe une excellente nuit dans une auberge agréable où je n'ai pas fait de rencontre particulière. Il faut dire que mon étape avec Victor m'a marquée plus que je ne veux l'admettre. Il a su toucher une corde sensible en moi. Notre discussion à propos de Dieu me trotte dans la tête et m'oblige à m'interroger sur ma foi. Pourquoi est-ce que je n'arrive pas dire simplement « Oui, je crois en Dieu ». Il n'y a pas de honte à ça ! Je ne me cache pas lorsque j'entre dans une église, que j'y brûle un cierge, que je remercie Marie de m'accompagner, que je crois en ses miracles et que je lui demande de me protéger et de protéger ceux que j'aime. N'est-ce pas là le comportement d'une âme pieuse et remplie de foi ? Je n'ai pas honte de dire qu'il me tarde d'être à la Cruz de Ferro pour y déposer un don.

La Cruz de Ferro est un calvaire monumental implanté dans les monts de León. Le point le plus haut se trouve à 1587 mètres d'altitude. C'est un lieu marquant du Camino Francès où de nombreux pèlerins déposent une pierre ou autre chose en offrande à la Vierge Marie. C'est le signe que l'on se défait des choses superficielles.

Depuis le début de mon périple espagnol, j'ai dans mon petit sac que je porte en bandoulière une pierre que mon fils m'a offerte avant que je ne commence le parcours français. Une jolie petite pierre verte sur laquelle il est écrit « Je t'aime maman ». Je lui ai dit que si un jour, j'arrivais à Santiago de Compostelle, je déposerais cette pierre au pied d'une statue de la Vierge Marie. Je savais que les pèlerins faisaient des offrandes, mais je pensais alors que cela se passait quelque part à Saint-Jacques.

J'ai appris depuis l'existence de cette *Croix-de-Fer* qui est une étape incontournable du pèlerinage. J'en suis à cinq étapes. J'y déposerai la pierre offerte par mon fils, mais aussi autre chose dont je parlerai plus loin. Ma discussion avec Victor m'a, en effet, fait prendre conscience que j'avais sur moi une autre pierre que je devais absolument déposer là-bas. J'y ai pensé avant de m'endormir et ma décision est prise.

Je me lève donc très tôt et je quitte l'auberge à 6h15. Le jour n'est pas encore levé. Je me mets à la suite d'une fille qui porte un sac à dos. Au bout de quelques centaines de mètres, je réalise que j'ai oublié mes bâtons. Je dois donc retourner à l'auberge !

Je fais demi-tour, mais dans ce village « western » où toutes les rues sont les mêmes, où toutes les maisons sont tellement semblables, je me perds ! Il n'y a pas une âme dans la rue ; il fait encore sombre et je sens une sorte de panique m'envahir. Je fais plusieurs fois le tour du bled avant de retrouver l'auberge. Ouf !

Mais je me heurte à une porte fermée à clef. En effet, par sécurité, les pèlerins matinaux peuvent sortir, mais la porte se verrouille automatiquement derrière eux et il n'y a plus moyen d'y entrer. Le personnel du restaurant n'étant pas encore présent pour préparer le petit déjeuner, je dois donc attendre que quelqu'un veuille bien sortir. Je ne dois pas attendre longtemps, heureusement. Mes bâtons retrouvés, je reprends la route, heureuse de marcher seule accompagnée par les chants des oiseaux et du coq.

Malgré la pluie annoncée, le ciel est, pour l'instant, dégagé. J'assiste à un beau lever de soleil.

Le paysage est moins monotone qu'hier. Je marche sur des chemins blancs parcourant campagnes et forêts, je traverse deux villages pittoresques : Mansilla de las Mulas et Villamoros de Mansilla. Ensuite, je longe une rivière et enjambe ici et là des petits ponts. Je passe à côté d'une borne qui indique que je suis à

324,9 km de Santiago. J'ai donc dépassé la moitié. Aujourd'hui, je vais jusqu'à León et de là, je tricherai un peu en prenant le train sur deux étapes. Ceci pour rattraper le retard pris suite à mon séjour forcé à Castrojeriz.

Je passe à côté d'un panneau indiquant que j'arrive à Villarente.

« Tiens, me dis-je, c'est ici que Victor voulait s'arrêter. » Je passe à côté d'un hôtel dont le jardin est entouré d'une haie. Et j'entends : « Suzanne... Suzanne ! » C'est Victor ! Je ne sais pas pourquoi, mais je m'y attendais. Il est 10h et il est en train de prendre son petit déjeuner dans le jardin de l'hôtel. Je ne sais pas s'il me guettait et je ne le lui demande pas. Mais je suis vraiment heureuse de le retrouver.

Je prends un café croissant avec lui, puis nous reprenons la route ensemble en direction de León. Nous sommes heureux de reprendre nos discussions amorcées hier. Ça fait tellement de bien de pouvoir se confier à quelqu'un !

Nous parlons de la Cruz de Ferro qui est à moins de cent kilomètres de León. Victor me demande si je vais y déposer quelque chose. Je lui réponds :

— Oui et je sais depuis notre discussion d'hier ce que je vais offrir à la Vierge. Je vais lui offrir ce collier qui me lie à Jean-Daniel.

Et je lui montre la chaîne que je porte autour du cou. Elle est en or, ornée d'une opale fixée à l'intérieur d'une alliance.

La chaîne que je porte appartenait à mon homme. J'ai fait créer le pendentif avec nos deux alliances. L'opale y a trouvé sa place. Ça fait treize ans que je porte ce collier, mais je crois qu'il est temps de m'en séparer. Tant que je le porterai, je resterai liée à mon passé. J'ai réalisé cela hier, après t'avoir raconté pourquoi je fais le Camino.

Victor me regarde un peu perplexe. Il me dit :

— Tu es vraiment sûre que tu veux te séparer de ce bijou ? Tu n'as pas peur de le regretter ?

— Ce bijou m'a beaucoup aidée pendant toutes ces années. J'en avais besoin. Mais aujourd'hui, je ne suis plus la même personne ; j'ai avancé. Sans vouloir ne rien effacer de mes souvenirs, je pense qu'il est temps de passer à autre chose. Ce serait bien de rencontrer un compagnon pour faire un bout de chemin. J'ai fait quelques rencontres depuis toutes ces années, mais rien qui ne vaille la peine de tout lâcher. Je suis persuadée que, tant que j'aurai ce bijou autour du cou, je ne pourrai pas m'autoriser à aimer et à m'ouvrir à une autre personne.

— Oui, mais tu pourrais te séparer de ce bijou d'une autre manière. En l'offrant à l'un de tes enfants par exemple.

— Mes enfants ? Que veux-tu qu'ils fassent de ce bijou ? Il représente tout l'amour que j'ai porté à leur père. Je ne pense pas qu'ils seraient à l'aise de le porter. Non, je suis sur le Camino de Saint-Jacques-de-Compostelle en hommage à mon mari décédé et j'ai envie de faire le don à Marie de ce qui nous a unis, pour la remercier de m'avoir permis de vivre cette belle histoire d'amour.

— Eh bien ! C'est fort ce que tu dis. Pour une personne qui prétend ne pas croire en Dieu...

Cette réflexion m'interpelle à nouveau. C'est vrai que ma façon d'agir contredit complètement mes dires. Je pense que le fait d'être sur le Camino m'ouvre un portail vers cette spiritualité divine. Victor ne s'est pas trouvé sur mon chemin par hasard... D'ailleurs, ne dit-on pas que dans la vie, il n'y a pas de hasard, que des rendez-vous ?

Nous continuons pendant un moment de marcher en silence, chacun perdu dans ses pensées. Nous nous arrêtons pour pique-niquer. Deux jeunes Hollandaises arrivent et s'installent à

la même table que nous. L'une des deux semble avoir un coup de cœur pour Victor qu'elle regarde intensément. Il n'a pas l'air indifférent de l'intérêt qu'il suscite et se lance dans une discussion en anglais avec elle. Je trouve qu'ils vont bien ensemble ; ils sont beaux tous les deux !

Comme la conversation se prolonge et que je ne veux pas être la troisième roue du char, je décide de partir en avant. Le ciel commence à se charger et l'orage menace. Je mets mon imper, range mes affaires et dis à Victor que j'y vais déjà. Il me dit qu'il va me rattraper. Je suis contente de pouvoir marcher un peu plus lentement, car mon genou commence à me faire mal. Mais Victor me rattrape bientôt à grandes enjambées. Je lui dis :

— Alors ? Tu es tout seul ? Tu avais une touche pourtant !

— Bof ! C'est compliqué ; elles sont deux copines à voyager ensemble ! Je n'ai pas envie de me trouver dans une situation compliquée.

— Ça doit quand même te faire plaisir d'attirer les regards des jolies filles !

Victor sourit et me répond presque avec tristesse :

— Tu sais, séduire une fille pour un soir, pour une nuit ; c'est facile ! Moi je recherche autre chose en ce moment. Je ne me contente plus d'une aventure sans lendemain. Même si ça me permet de passer un bon moment, le réveil est toujours difficile. J'ai besoin d'une femme avec qui je puisse construire quelque chose. Mais j'ai été éconduit tellement de fois...

— En fait, toi et moi, on est un peu en quête de la même chose. Un compagnon, une compagne de vie...

— Oui, à la différence que toi, tu as eu la chance de connaître le grand amour, tu as connu le bonheur de fonder une famille. Est-ce que tu te rends compte de ta chance ?

— C'est vrai. Je l'admet. Même si c'est dur de perdre l'être aimé. Au fil du temps, les beaux souvenirs deviennent comme une force qui m'aide à avancer.

Nous échangeons encore un bon moment sur le sens de la vie, le bonheur de vivre un vrai amour, la détresse face à la perte d'un être cher, le manque, la solitude parfois insupportable.

Mais nous parlons aussi de la renaissance, de la reconstruction d'une vie.

Il me semble qu'il y a des années que je n'ai pas eu de discussions aussi profondes avec quelqu'un. J'ai confiance en Victor ; c'est un vrai ami. Et même si nous ne nous revoyons plus dès qu'il aura vraiment pris le large sur le Camino, il restera toujours une trace de nos échanges au fond de moi.

Nous ne sommes plus très loin de León. Nous marchons maintenant sur un chemin goudronné. Mon genou est de plus en plus douloureux, mais je ne dis rien. Je fais un immense effort pour suivre Victor.

Pour couronner le tout, il se met à pleuvoir. Nous nous abritons sous un porche pour sortir nos pèlerines et couvrir nos sacs.

Victor a l'intention d'aller dormir dans un monastère qui offre le gîte aux pèlerins. Moi, j'ai une réservation à l'auberge San Francisco de Asis. Nous prenons encore un verre ensemble avant de nous séparer. Nous nous promettons de nous tenir au courant de notre avancée sur le Camino.

Je pars à la recherche de mon auberge que je trouve facilement. Il s'agit d'un grand bâtiment moderne au centre de la ville de León appartenant à la *Fundacion Ademar* qui est une association d'utilité publique. Nous sommes plusieurs pèlerins à faire la file à la réception de l'auberge. Le patron n'est pas très patient avec ceux qui ne parlent pas espagnol. Je cherche à ouvrir mon application de traduction. Ça prend un peu de temps et je

vois que ça l'agace. Finalement, j'obtiens mon numéro de chambre, un code d'entrée et le linge de lit.

Je suis dans une chambre où nous sommes cinq femmes : deux Espagnoles, une Anglaise, une Allemande et moi. Je reçois un message de Marika, la Genevoise, qui se trouve dans un hôtel à deux rues de mon auberge. Elle me demande si l'on peut se retrouver place de la cathédrale pour boire un apéro ensemble. Je refuse, car mon genou me fait trop mal et je pense qu'il vaut mieux que je reste tranquille ce soir. Nous nous fixons un rendez-vous pour le lendemain matin à dix heures pour la visite de la cathédrale. Comme j'ai décidé d'aller jusqu'à Astorga en train, j'ai un peu de temps pour faire du tourisme.

Il y a un grand restaurant au rez-de-chaussée de l'auberge. Aucune de mes compagnes de chambre n'ayant envie d'aller manger, je m'y rends seule. C'est un souper-buffet. Il y a un beau choix de nourriture. Je prends une soupe aux légumes, des boulettes de poissons, du risotto et une salade.

Je m'installe à la même table qu'un gars dont je ne connais pas le nom, mais que j'ai souvent vu dans les mêmes auberges que moi. Il m'avait toujours paru un peu bizarre, mais ça n'a pas l'air de le déranger quand je lui demande si je peux m'asseoir près de lui. En fait, c'est l'occasion de faire connaissance. Il s'appelle Max, est Canadien, de Vancouver. Il me dit qu'il s'est fixé le défi de faire le Camino, des Pyrénées à Santiago, en vingt-deux jours. Il fait des étapes de trente-cinq à quarante-cinq kilomètres par jour et est en bonne voie pour atteindre son objectif.

Un couple de Français retraités prend place à la même table que nous. Ils ont l'air tellement heureux ensemble ! Ils me racontent qu'ils font chaque année un parcours de quelques étapes du Camino. Et que, si tout va bien, ils finiront l'année prochaine. Je leur dis qu'ils ont bien de la chance et que je les envie de pouvoir vivre ça à deux. Je leur souhaite bonne chance et les quitte pour remonter dans ma chambre vers 21h30.

Lorsque j'arrive dans ma chambre, tout le monde dort déjà. Mon genou me fait toujours mal, mais je me dis que demain sera une journée de congé pour moi et que je pourrai me reposer.

# Jour 29

**Lundi 29 mai**

## **León → Astorga en train.**

Je me réveille à 5h30 avec de violents maux de tête. Je me sens toute moite. J'essaie de me lever pour aller aux toilettes, mais tout tourne autour de moi. Je me recouche en me demandant ce qui m'arrive.

Heureusement que je ne marche pas aujourd’hui ; j’en serais incapable ! Ai-je trop forcé hier ? Mon corps réclame-t-il une pause ? Peut-être...

Mes compagnes de chambre se lèvent l'une après l'autre et se préparent pour leur étape du jour. J'essaie de me lever plusieurs fois, mais à chaque fois, des étourdissements m'obligent à me recoucher. Que m'arrive-t-il ? Ça ressemble à une chute de pression. Que dois-je faire ?

Je reste dans mon lit en faisant semblant de dormir. Les autres n'ont pas besoin de savoir que je ne me sens pas bien ; je ne voudrais pas que l'une ou l'autre se sente obligée de s'occuper de moi. Je me sens tout à coup très seule.

C'est quand même le bouquet ; je n'ai jamais de problème de pression et voilà que ça m'arrive alors que je suis seule sur le Camino ! Je sais que si j'en parle à quelqu'un, on me dira d'aller consulter et j'ai trop peur du diagnostic et des décisions qui vont s'ensuivre.

Je décide donc d'enfouir ce problème tout au fond de moi, de rester couchée encore un moment. Ça finira bien par passer ! Me voilà bientôt seule dans la chambre ; toutes mes compagnes sont parties. Je me lève vers 8h.

Je me sens bien fragile ! Je prends une douche et me force à aller prendre mon petit déjeuner. La salle du restaurant est vide ; tout le monde est déjà parti. L'idée de manger me donne envie de vomir, mais je me force. Je n'ai guère d'appétit, ce qui ne me ressemble pas.

Ensuite, je sors et l'air frais me fait du bien. Je me rends à la gare pour m'acheter un billet de train pour Astorga, petite ville située à cinquante kilomètres de León. La gare se situe à environ trente minutes de l'auberge. Il y a un train pour Astorga à 13h30. Je prends mon billet et décide d'aller retrouver Marika place de la cathédrale comme convenu.

J'ai toujours mal au genou. Je m'arrête dans une pharmacie pour m'acheter un bas de soutien. Je ne parle pas de mon malaise matinal ; de toute façon, je me sens mieux maintenant.

Je prends donc une rue pensant que c'est celle qui va en direction de la cathédrale. Marika vient de m'envoyer un message pour me dire qu'elle m'attend dans un café. Je lui réponds que j'arrive.

Et voilà que je me perds dans la ville. Depuis le temps que je marche, je devrais déjà être sur place depuis longtemps. Je rencontre deux dames et leur demande où se trouve la cathédrale. À ma grande surprise, celle-ci se trouve complètement à l'opposé de ce que je pensais. Je serais même incapable de retrouver mon auberge !

La dame interrogée, qui est avec sa fille, me voit tellement désémparée qu'elle décide de m'accompagner. Elle est colombienne, s'appelle Xiter et sa fille Isabella. Nous réussissons à nous comprendre en anglais.

Elles m'accompagnent jusqu'à la place de la cathédrale située à un bon kilomètre. Ce sont vraiment mes anges du jour. Je les remercie chaleureusement et ne peux m'empêcher de les embrasser. La maman est trop contente d'avoir pu m'aider.

Il y a vraiment de belles personnes sur terre et ça fait chaud au cœur !

Avec tout ça, j'ai au moins une heure de retard à mon rendez-vous avec Marika. Quand je la retrouve, elle a déjà visité l'église. Nous buvons un café ensemble et je lui raconte ma mésaventure.

Elle me demande :

— Tu n'utilises pas Google Maps ?

— Oh tu sais, je ne suis pas trop branchée sur le virtuel. J'ai essayé, mais je n'y comprends rien.

— Tu veux que je t'explique ? Ce n'est pas compliqué, tu verras.

Elle prend mon portable sur lequel Google Maps est installé. Elle me montre comment démarrer, puis nous faisons un exercice. Il est bientôt temps pour moi de retourner à l'auberge pour chercher mes bagages. Je n'ai plus le temps de visiter la magnifique cathédrale de León et c'est bien dommage. Nous nous quittons en promettant de garder le contact.

En rentrant à l'auberge, j'essaie de mettre en pratique la leçon de Marika et ça fonctionne. Je vais chercher mon sac et me dirige vers la gare. Il est à peine midi et j'ai bien assez de temps devant moi. Le temps s'est remis au beau et la bise est enfin tombée. Je m'assieds un moment sur un banc dans un parc. Je me sens triste, seule et nulle. Nulle devant mon absence de sens d'orientation et mon incapacité à comprendre les techniques modernes.

De plus, j'ai mal au genou, ma forme générale est moyenne et je repars vers l'inconnu. Il y a en effet peu de chances que je retrouve une tête connue à Astorga !

Il y a quand même des moments difficiles à vivre et j'avoue qu'aujourd'hui, ça me pèse !

Le voyage de León à Astorga dure quarante-cinq minutes.

Dès ma descente du train, je prends mon portable, ouvre Google Maps et, comme me l'a expliqué Marika, j'entre le nom de mon auberge. J'appuie sur « Démarrer ». Ça me dit que l'auberge se trouve à quatre minutes de la gare. À Astorga, qui est un village, les rues ne sont pas notées clairement comme à León. Je dois suivre le plan qui s'affiche sur mon écran. Et je tourne rapidement en rond ! Je demande ma route à plusieurs personnes qui ne peuvent pas me renseigner ou qui parlent espagnol tellement vite que je n'y comprends rien. À nouveau, je me sens triste et nulle. J'ai envie de pleurer !

J'arrive à l'auberge au bout d'une heure. Je ne me sens pas d'humeur à entrer en contact avec les autres. Il n'y a pas de souper de pèlerin proposé, mais on peut faire la cuisine soi-même. Je vais m'acheter un plat pour micro-ondes que je mange seule dans mon coin.

Ce soir-là, je me sens épuisée et me couche à 19h30. Il me tarde d'être deux semaines plus tard. Ce sera la veille de mon retour. Je me dis avant de m'endormir que suite à une journée comme aujourd'hui, l'envie de finir le Camino devient un véritable challenge ! Mais combien astreignant !

# Jour 30

**Mardi 30 mai**

**Étape : Astorga → Rabanal del Camino, 20 km.**

**Difficulté : verte.**

Dans cette auberge rustique où les planchers grincent, où les escaliers craquent, les lève-tôt, ceux qui veulent être les premiers à partir, font un tel boucan qu'il m'est impossible de me rendormir. Je me lève donc à 5h30 et prends un café à la machine avant de partir à 6h. L'obscurité est encore totale.

Mon genou ne me fait presque plus mal et je me sens en pleine forme. Oubliées toutes mes contrariétés de la veille ! J'ai la chance d'assister à un magnifique lever de soleil peu avant Murias de Rechivaldo qui est le premier village que je traverse. Je m'arrête à la terrasse d'un bar pour y boire un vrai café accompagné d'un vrai jus d'orange.

Je continue ma route toute guillerette. J'arrive bientôt sur un chemin caillouteux qui traverse une prairie. Je passe à côté d'une borne qui indique que je suis à 258,7 kilomètres de Santiago. Le décompte a commencé et ça me réjouit.

Une jeune Coréenne passe à mes côtés et ralentit pour échanger quelques mots avec moi. Et c'est alors que l'impensable se produit : le crochet de ma chaussure gauche se fixe au lacet de ma chaussure droite. Et je chute lourdement sur le chemin sans avoir aucun moyen de me rattraper. Le poids de mon sac à dos active encore ma chute. Je m'écorche les poignets, les doigts, le genou droit sous mon pantalon. Mais surtout, je me tape la tête sur les cailloux, ce qui me vaut une blessure à l'arcade sourcilière.

La petite Coréenne, Lee, accourt à mon secours. Choquée par ma chute, je suis assise au bord du chemin et je lui dis que ma pharmacie de voyage se trouve sur le dessus de mon sac et qu'il y a des compresses de gaze (celles que j'ai achetées pour protéger mon talon), du désinfectant et des grands pansements. Elle nettoie ma plaie et se prépare à me faire un pansement bien serré.

Deux hommes espagnols arrivent à notre hauteur et l'équipe de secours est ainsi constituée. Le plus âgé des hommes dit qu'il ne faut pas mettre de pansement, qu'il va me mettre de la Bétadine et que c'est mieux de laisser à l'air.

Beaucoup de pèlerins passent près de nous. Certains baissent la tête, marmonnent un vague bonjour et passent leur chemin. D'autres s'arrêtent visiblement par curiosité, font des remarques pas toujours sensées et ne s'attardent pas. Mais la plupart font preuve de bienveillance. Ils demandent s'ils peuvent aider d'une manière ou d'une autre. L'un d'eux me propose de me raccompagner à Murias, le village où j'ai bu un café situé à environ une heure de marche. Sachant que c'est un tout petit village sans pharmacie ni permanence médicale, je le remercie, mais décline sa proposition. Je ne ressens aucune douleur et mes blessures semblent superficielles.

Je me dis que j'ai eu une chance inouïe ! J'aurais pu me casser le nez, les dents, perdre connaissance, ou même pire encore ! Au lieu de cela, je m'en tire avec quelques égratignures ! Une petite voix me rappelle que la souffrance physique fait partie intégrante du cheminement spirituel du pèlerin dans la tradition judéo-chrétienne.

Mais heureusement, il y a de vrais anges sur le Camino. Des anges qui apparaissent sous une forme humaine, comme Lee et ce monsieur espagnol qui m'ont si bien soignée. Mais il y a aussi les vrais anges de là-haut, ceux qui nous accompagnent et nous protègent. Je suis sûre que mon Jean-Da est parmi eux.

Je me relève pour continuer ma route.

Après avoir rangé toutes mes affaires dans mon sac, Lee marche un bon moment avec moi pour s'assurer que je vais vraiment bien. Nous passons près d'un stand artisanal tenu par un Espagnol. Il y vend des articles symbolisant le Camino, surtout des bracelets, colliers et autres bijoux sur lesquels est accrochée une coquille de Saint-Jacques. Je m'y arrête dans l'idée d'acheter quelques souvenirs à ramener à mes proches. Lee est en admiration devant une paire de boucles d'oreilles qu'elle trouve trop jolies. Sans hésiter, je la lui offre. Elle est tellement heureuse ! Elle n'arrête pas de crier : « *Oh ! I'm so happy... so happy!* » Elle me saute presque au cou ! Son plaisir me touche beaucoup.

C'est sans aucun doute ce jour-là que je fais le plus de rencontres sur le Camino. Devant mon visage maculé de traces de sang séché au-dessus de l'arcade, la plupart des randonneurs veulent savoir ce qui m'est arrivé. Je leur raconte ma mésaventure et chacun y va de son conseil.

Un Allemand, Thomas, cherche dans son sac deux paracétamols et me dit de les prendre tout de suite pour prévenir les effets du choc. Nous marchons un moment ensemble. Il tire derrière lui une petite charrette pour transporter ses bagages plus facilement. Je me dis que ça ne doit pas être simple à la montée.

Plus loin, un beau jeune homme, allemand également, Peter, se montre alarmiste en me voyant. Il est biologiste et, après avoir entendu ce qui m'est arrivé, il me dit que ce n'est pas à prendre à la légère. Il s'approche de moi et examine l'état de mes pupilles. Il me conseille de beaucoup boire et de consulter un médecin dès que possible. Pour aujourd'hui, ça ne sera malheureusement pas possible. Il faudra me contenter de soins de bord, car le village de Rabanal, où j'ai réservé un lit, est une toute petite halte sur le Camino Francés. Je le dis à Peter, en ajoutant que je ne ressens aucun symptôme au niveau de la tête. Cela semble le rassurer un peu, mais il insiste que, dès mon arrivée à l'auberge, je mette de la glace sur ma blessure. Et que

si je ressens de la faiblesse dans les jambes, il serait prudent de m'arrêter au moins un jour.

Toute cette bienveillance à mon égard me touche. Je me dis que ma chute aura été l'occasion de découvrir la belle solidarité qui existe sur le Camino.

Peu avant d'arriver à mon gîte, je suis dépassée par Max, le Canadien avec qui j'ai partagé mon repas du soir à León. Il me demande ce qui m'est arrivé. Il loge à la même auberge que moi et nous finissons l'étape ensemble.

Fidèle à son objectif de faire le Camino en vingt-deux jours, il a fait 70 kilomètres en deux jours !

L'auberge est très accueillante. Un joli bâtiment typique de la région avec une magnifique cour intérieure où il fait bon se prélasser. Le lieu doit bénéficier d'une bonne réputation, car la plupart des pèlerins présents sont venus sur la recommandation d'autres pèlerins ayant déjà fait une halte ici. Je retrouve de nombreux visages familiers rencontrés à l'auberge d'Astorga. Je fais la connaissance de Juan, un Espagnol d'à peu près mon âge. Il me dit m'avoir dépassée à l'endroit de mon accident et qu'il trouve que je suis une femme exceptionnelle, qu'il aime la force qui se dégage de moi. Il pense que beaucoup, dans ma situation, auraient abandonné, mais que moi, je me suis relevée et suis repartie. Et qu'il fallait que je sache qu'il éprouvait une grande admiration pour moi !

Wouahhh ! Quel compliment ! En toute modestie, j'avoue que ça fait du bien d'entendre cela ! Après m'être dénigrée comme, je l'ai fait la veille, rien ne pouvait mieux me redonner confiance en moi. Juan m'offre un verre et nous bavardons un moment. Il me dit qu'il fait le périple jusqu'à Santiago avec une équipe de copains et qu'il espère que nous aurons l'occasion de nous revoir en chemin.

Je retrouve aussi une équipe de femmes qui cuisinaient ensemble au gîte d'Astorga. Je dois leur paraître plus intéressante

aujourd’hui, car elles me demandent si je veux bien cuisiner puis partager leur repas ce soir. J’accepte avec plaisir et nous allons faire quelques courses dans la petite épicerie du village. Nous achetons de quoi faire une grande poêlée de légumes, des pâtes et du jambon Madère. Nous passons une agréable soirée ensemble. Ce sont quatre femmes canadiennes de la région anglophone. J’ai d’emblée de bonnes affinités avec Corinna, de Toronto.

Nous nous couchons vers 21h. Le dortoir est immense. Il doit y avoir plus de cinquante places. Je me suis choisi parmi les lits superposés, une place en bas, mais sans remarquer qu’il s’agissait de deux lits jumeaux collés ensemble. Quand j’arrive pour me coucher, je vois que j’ai un voisin de lit ; un homme qui est assis sur le lit accolé au mien. Je ne le connais pas, j’ignore quelle langue il parle et surtout, il a un air très antipathique qui ne me donne aucune envie d’ouvrir le dialogue. Je regrette d’avoir choisi cette place, mais le dortoir étant complet, il m’est impossible de me déplacer. Contrariée par cette situation, je me mets dans mon lit, lui tourne le dos et me couche le plus au bord possible pour éviter tout contact.

Et bien sûr, il ronfle terriblement et je passe une nuit d’enfer. De plus, un pèlerin se lève avant 3h, met au moins 30 minutes à préparer son sac, se déplaçant sans veiller à ne pas faire de bruit et en déclenchant au moins cinq ou six fois la lumière dans tout le dortoir ! Abruti, va ! Enfin, il s’en va.

Et c’est alors que mon voisin de lit recommence à ronfler de plus belle. Je n’en peux plus ! J’ai des envies de meurtre ! Eh oui, je lui écraserais bien son oreiller sur le visage !

Je suis incapable de me rendormir. Je me répète : « Respire... respire... reste zen... » Et soudain, l’idée que ma prochaine étape est celle qui va me mener à la Cruz de Ferro m’apaise.



# Jour 31

**Mercredi 31 mai**

**Étape : Rabanal del Camino → Molinaseca, 24,5 km.  
Difficulté : rouge.**

Le lève-tôt bruyant du milieu de la nuit et les ronflements insupportables de mon voisin de lit ont pour avantage de me faire lever aux aurores. C'est la première fois que je me lève à 4h45 pestant intérieurement contre l'inconfort de ces immenses dortoirs. Mon visage est bien tuméfié ; j'ai un bel œil au beurre noir à moitié fermé.

Je quitte l'auberge à 5h30 non sans avoir bu un café soluble et mangé une banane dans la cuisine en compagnie de Max, le Canadien. La nuit est encore totale. Je suis contente que Max parte en même temps que moi, ainsi je peux le suivre un moment. Nous sortons rapidement du village pour nous engager sur un chemin qui s'enfonce dans la forêt. Il marche bien trop vite pour moi ; je fais mon possible pour ne pas le perdre de vue. La lueur de sa lampe de poche au loin me rassure. Malheureusement, il disparaît rapidement de mon champ de vision.

J'avoue que marcher seule dans cette forêt a quelque chose de flippant ! Je suis soulagée de voir le jour se lever.

L'éveil de la nature a toujours quelque chose de magique : entendre les oiseaux, le coucou, les grenouilles et les crapauds en passant près d'un étang, c'est la vie qui reprend ses droits. Je ne peux que m'émerveiller et remercier encore et encore Dieu de me permettre de vivre ces moments sublimes qui n'appartiennent qu'à moi. Je sors de la forêt et assiste encore à un sublime lever de soleil comme si le Créateur me faisait un clin

d’œil. Je pense à Victor. S’il était avec moi, je sais qu’il approuverait ma façon de penser.

Je suis contente de m’être levée si tôt. Ainsi j’arriverai à la Cruz de Ferro avant le rush des autres pèlerins. J’ai besoin d’être seule pour faire mon offrande à Marie. Pensive, je touche le pendentif accroché autour de mon cou.

La distance de Rabanal à la Cruz de Ferro n’est que de sept kilomètres, mais le dénivélé est important. En effet, je passe de 1150 à 1504 mètres d’altitude, au sommet des montes de León. Je m’arrête dans un bar à Foncebadon, situé à 1440 mètres, pour prendre un copieux petit déjeuner. Il est environ 7h30. C’est la première fois qu’à cette heure matinale, j’ai déjà deux heures de marche dans les jambes !

Je ne m’attarde pas. Je suis à environ un kilomètre et demi de la fameuse croix et mon cœur bat très fort. Tout autour de moi, il n’y a que des montagnes. Une fois de plus, je me sens toute petite devant l’immensité de l’univers.

Je suis surprise d’être si près de cette fameuse Croix-de-Fer et de ne pas encore voir sa pointe émerger dans le ciel bleu. Et soudain, au détour d’une colline, je la vois devant moi, à plusieurs centaines de mètres. L’imposante croix, située sur une longue perche, se détache dans le ciel. Je m’arrête, bouleversée à l’idée que je vais vivre, dans quelques instants, le moment-clé de mon pèlerinage. À mes côtés, sur le chemin, une borne signale que je suis à 236 kilomètres de Santiago. Il est environ 8h.

J’y ai tellement pensé à cette croix, la Cruz de Ferro au pied de laquelle, par tradition et comme tribut symbolique, tous les pèlerins déposent un caillou provenant de leur région. Autrefois, on y trouvait un autel en l’honneur de Mercure qui est ensuite remplacé par la croix actuelle, située sur une longue perche et soutenue par l’immense tas de pierres qui s’amoncelle. Je suis là, impressionnée devant tous ces cailloux sur lesquels sont écrits des messages, devant ces bijoux, photos et autres souvenirs déposés en offrande.

Nous ne sommes pas plus de six ou huit pèlerins à cette heure matinale. La circonférence du tas soutenant la croix est énorme et il m'est facile de m'isoler. Je sors d'abord la pierre verte offerte par mon fils et la lance parmi celles déjà déposées. « Voilà mon Steve, la promesse que je t'ai faite en 2018 est accomplie. J'offre cette pierre à la Vierge Marie qui, grâce à ce don, te protégera toi et les tiens. Et elle fera en sorte qu'il existe toujours un lien inaliénable entre toi et moi. » Et je reste quelques minutes silencieuse avec cette pensée.

Ensuite, je monte sur le tas jusqu'à la perche au bout de laquelle est plantée la croix de fer. Je me sens figée en regardant ces milliers d'objets symboliques : bijoux, chapelets, photos. Chaque don, qui en latin porte le terme d'*ex-voto*, est une histoire de vie, un signe de souffrance ou d'apaisement d'un être qui est passé par là.

Je décroche la chaînette que je porte autour de mon cou. Je caresse l'opale fixée au milieu de l'alliance qui m'unissait à mon amour. Je la lève en direction du ciel en implorant la Vierge :

« Marie, je te fais don de ce bijou qui m'unissait à Jean-Daniel. Dis-lui que je ne m'en sépare pas parce que je ne l'aime plus, mais parce qu'au bout de presque quatorze ans, il est temps que je vive par moi-même. Remercie mon amour de m'avoir guidée, protégée et soutenue pendant toutes ces années. Il m'a envoyé tant de messages qui m'ont fait un bien inestimable ! Ce bijou, que j'ai fait créer avec nos deux alliances, est le symbole d'un lien éternel entre nous. Il m'a longtemps été indispensable. Mais aujourd'hui, je suis devenue une autre personne. Une personne qui a appris à vivre seule, à s'assumer. Je me suis reconstruite même si je garde toujours au fond de mon cœur le souvenir de ces magnifiques années passées avec cet homme merveilleux. Merci Marie de nous avoir permis de vivre ce grand amour qui a été un véritable cadeau. Je sais que Jean-Daniel aurait aimé que je retrouve un compagnon pour poursuivre ma vie. Mais je sais que, tant que je porterai ce collier autour de mon

cou, il me sera impossible d'ouvrir mon cœur à une autre personne. Dis tout cela à Jean-Daniel chère Marie, et accepte ce cadeau qui a vraiment sa place ici. »

Je dépose mon collier au pied de la croix. Je me sens comme vidée d'un poids énorme. Je redescends lentement du tas de pierres et je reprends mon chemin. Au bout de quelques mètres, je me retourne pour regarder encore une dernière fois cette croix bénie. Et une immense bouffée de chaleur envahit mon cœur. Et je sais que Marie a accepté mon cadeau et qu'elle me remercie. Je me sens soulagée même si, malgré tout, une larme coule sur mon visage. Je repars nostalgique, mais fière d'avoir accompli ce geste.

Sur trois kilomètres, le terrain est plat. J'arrive ensuite à Collado de las Antenas, le point culminant de la montagne à 1515 mètres d'altitude. Je suis à environ quinze kilomètres de Molinesca, but de mon étape.

La descente est très difficile. Mon genou recommence à me faire souffrir. Le chemin est parsemé de gros cailloux et d'ornières. Je marche lentement et, à mesure que j'avance, la douleur se fait de plus en plus intense. Je me rappelle, une fois de plus, que la souffrance fait partie du cheminement du pèlerin. Quelqu'un m'a même dit que, dans l'hindouisme, la souffrance sert à purger le Karma. Ai-je donc tant que ça à expier ?

Je marche de plus en plus lentement. Tout le monde me dépasse, me salut, mais personne ne réalise à quel point je souffre. La descente me semble interminable. Je m'assieds sur un rocher pour manger un sandwich et boire un peu.

Un groupe de jeunes passe et, parmi eux, il y a Peter, le biologiste allemand que j'ai rencontré hier, après ma chute. Il s'exclame : « Suzanne, ça me fait plaisir de te revoir. Comment vas-tu ? » Je lui réponds que, pour ce qui est de mes blessures, ça va, mais que j'ai terriblement mal au genou gauche et que je me demande comment je vais arriver à Acebo, le village suivant où je vais être obligée de prendre un taxi. Il constate que mes bâtons

sont mal réglés et il y remédie. Puis il me souhaite bonne chance et continue son chemin avec ses amis.

De mon côté, je me remets aussi péniblement en route. La douleur de mon genou devient insupportable. Heureusement, j'arrive bientôt à Acebo. Il y a un bar à l'entrée du village et j'y retrouve Peter et tous ses amis qui m'accueillent avec joie à leur table. Je leur dis que je vais prendre un taxi pour Molinaseca où j'ai une réservation, mais que je commence sérieusement à envisager d'interrompre mon périple. Peter me dit :

— Mais non Suzanne, il ne faut pas faire ça. Prends-toi un ou deux jours de repos et tu vas repartir en pleine forme.

— Je me pose sérieusement des questions. Pourquoi dois-je subir toutes ces épreuves physiques ?

Je lui raconte le souci avec mon talon, ensuite cette chute de pression à León ; ma chute sur le chemin hier et maintenant cette douleur insupportable au genou. J'ajoute :

— C'est comme si mes anges gardiens me faisaient un signe pour me dire d'arrêter.

Une des amies de Peter me dit :

— Mais non, ne raisonne pas ainsi. Il y a mille façons de faire le Camino. Tu peux aussi le faire en taxi, en bus ou en train et t'arrêter dans les lieux qui t'attirent.

— Mon objectif n'est pas de faire le Camino en véhicule. Là, je vais prendre un taxi pour Molinaseca parce qu'il reste encore dix kilomètres et qu'il m'est absolument impossible de les faire à pied. Je vais me rendre à la permanence médicale là-bas et, en fonction de ce qu'on me dira, j'arrêterai tout et je rentrerai chez moi.

Ils essaient tous de me faire changer d'avis, mais ma décision est prise. Maintenant que mon étape essentielle du

Camino, celle de la Cruz de Ferro, est accomplie, que j'ai déposé mon offrande à Marie, je peux rentrer sans culpabiliser si mon état physique l'exige.

Je mange une grande salade mêlée en leur compagnie, puis le taxi vient me chercher pour m'emmener jusqu'à Molinaseca.

Je loge à l'auberge Senor Ozo. Il s'agit d'un gîte un peu plus sélect que les dernières auberges que j'ai fréquentées. Je dors dans une chambre à quatre lits. Comme son nom l'indique, c'est un homme qui le gère. Il accueille les clients, leur fait visiter la maison et son infrastructure, fait le ménage et prépare le petit déjeuner.

Je le trouve rapidement envahissant. Il est continuellement derrière les clients. Quand je le questionne à propos de l'utilisation de la machine à laver, il me demande de lui donner mon linge sale parce que c'est lui qui va s'en occuper. Quand, deux heures plus tard, ma lessive est lavée et séchée, il rentre dans ma chambre sans frapper pour me la rapporter. Il s'active dans l'auberge comme un hyperactif, utilise un ton sarcastique et autoritaire qui me déplaît. Quand j'exprime le souhait de me rendre à la permanence médicale, il m'indique où elle se trouve, mais non sans me dire que mes blessures au visage n'ont pas l'air bien graves et que ce n'est sûrement pas utile d'y aller.

Je m'y rends quand même et j'y trouve un infirmier. Celui-ci m'informe qu'il est seul à la permanence aujourd'hui, que le médecin a dû s'absenter. Il constate qu'effectivement, ma blessure au-dessus de l'arcade est superficielle. Par contre, il se montre plus préoccupé par mon œil. Celui-ci ayant visiblement subi un gros choc juste à son extrémité, il me conseille d'aller consulter demain à Ponferrada. Il insiste sur l'importance de me faire contrôler par un ophtalmologue.

Je visite un peu la jolie ruelle piétonne du village puis retourne à l'auberge où je fais la connaissance de l'une de mes

deux voisines de chambre, Sonia, une Suisse allemande de Zurich. La deuxième est une Asiatique qui ne parle ni français, ni allemand, ni anglais. Elle voyage avec un autre groupe d'Asiatiques qui logent dans la chambre voisine et nous n'avons donc guère de contacts.

Sonia et moi décidons d'aller manger ensemble. Mais aucun restaurant ne propose de cuisine chaude avant vingt heures. Comme nous sommes fatiguées, nous allons nous acheter des plats à réchauffer au micro-ondes et nous mangeons dans la salle de séjour de l'auberge au milieu de toute cette équipe d'Asiatiques qui jacassent sans que nous comprenions le moindre mot.

Sonia se couche tôt, car elle prévoit une grande étape de plus de trente kilomètres demain. Quant à moi, pour reposer mon genou, je ne ferai que huit kilomètres jusqu'à Ponferrada. Cela me permettra de faire la grasse matinée jusqu'à 8h. Avant de m'endormir, je décide que c'est le diagnostic du médecin de demain qui déterminera la suite de mon parcours. Si l'on me dit que mon œil est impacté et qu'il serait prudent de consulter un ophtalmologue pour un examen approfondi, j'arrête tout et je rentre chez moi. Sinon, je sais que je vais continuer.

Je peux sans aucun doute terminer le Camino. Peut-être faudra-t-il adapter les excursions. Éviter par exemple les montées et les descentes, faire de très courtes étapes et surtout, écouter mon corps.

Sur ces pensées positives, je sombre dans le sommeil.



# Jour 32

**Jeudi 1<sup>er</sup> juin**

**Étape : Molinaseca → Ponferrada, 8 km.**

**Difficulté : verte.**

Une journée magnifique placée sous le signe des rencontres.

Je quitte tranquillement l'auberge vers 9h sachant que j'ai une toute petite étape devant moi. Le ciel est bleu et la température agréable.

Peu après la sortie de Molinaseca, je fais ma première rencontre du jour. Il s'agit de Bernard, un Français d'Annecy. Il me dépasse en lançant un grand « Bonjour ! ». Je suis surprise, car il n'est pas courant de se faire saluer en français sur le Camino. D'habitude, quelle que soit la nationalité, chacun dit « *Olà ou Buenos días* ».

Comme je réponds en français, Bernard ralentit et nous échangeons quelques mots. Il me dit qu'il a décidé de saluer dans sa langue d'origine, ainsi ça peut faciliter les échanges. J'admets qu'il n'a pas tort et je décide qu'à l'avenir, je ferai comme lui.

Nous ne marchons pas longtemps ensemble, car Bernard appartient aussi à la catégorie de ces hommes qui recherchent la performance. Son objectif est de faire au minimum trente kilomètres par jour et son rythme de marche n'est pas le mien.

Un peu plus loin, je rencontre un couple de Coréens : Moun et Kan. Nous admirons le panorama sur le petit monticule qui surplombe le village de Campo. Ils me questionnent à propos de ma blessure au visage. C'est vrai que je ne suis pas très belle à voir ! Je leur raconte l'histoire de ma chute, leur parle de la

gentillesse de Lee, leur compatriote qui m'a si gentiment soignée. Nous faisons un selfie, puis chacun poursuit sa route.

J'arrive dans le petit village de Campo où je trouve une fontaine pour remplir ma gourde. Deux hommes arrivent au coin de la rue en bavardant en français. Ils me saluent en passant et s'apprêtent à passer leur chemin. Je lève la tête et me dis : mais c'est... c'est...

Ils se retournent tout à coup et oui, c'est Toté et Gégé, le basque et son ami de Saint-Étienne que j'ai rencontrés à l'auberge San Bruno de Moratinos il y a une semaine. Les retrouvailles sont joyeuses. Ils sont surpris, voire choqués de mon état. Ils ont failli passer sans me reconnaître. Nous marchons ensemble jusqu'à Ponferrada où nous partageons un café. Ils me racontent leurs étapes effectuées selon leur plan de marche. Et moi, je leur raconte mes malheurs. Je leur dis que je vais me rendre tout à l'heure à la permanence médicale de Ponferrada et que, selon le diagnostic du médecin, je vais m'arrêter là. Ils sont sincèrement désolés pour moi.

J'ajoute que je reste optimiste et garde l'espoir d'un diagnostic positif qui me permettra de continuer. Cependant, si c'est le cas, je ferai des étapes plus tranquilles, en prenant peut-être une fois ou l'autre un bus ou un taxi.

De leur côté, ils ont bien respecté leur planning et devraient arriver à Santiago le 8 juin. Ils suggèrent qu'on tente d'y arriver ensemble. Cette idée me séduit. Je sais que, de toute façon, je vais devoir renoncer à faire certaines étapes trop difficiles. Il se pourrait donc que l'on se retrouve à l'entrée de Santiago pour faire les derniers kilomètres ensemble unis par notre solidarité.

On se quitte en se promettant de rester en contact.

Cette rencontre m'a réchauffé le cœur ; me voici à nouveau pleine d'énergie. C'est fou comme une rencontre impromptue et amicale peut nous remettre d'aplomb !

À l'entrée de Ponferrada, je remarque une pharmacie. Je m'y rends pour m'informer où se trouve la permanence médicale et comment la rejoindre. La ville semble assez étendue.

Il m'est interdit d'entrer dans la pharmacie, car je n'ai pas de masque et, suite au Covid, celui-ci est encore exigé dans les pharmacies en Espagne. Depuis le pas de porte, j'explique à la pharmacienne ce qui m'amène là. Elle me dit de rester à l'extérieur et qu'elle va sortir pour me donner les informations que je cherche. Il y a là une petite place où se trouvent des bancs. Nous nous installons sur l'un d'eux. La pharmacienne me dit que je ne suis pas loin de la permanence (*centro de salud*). Sur une feuille de papier, elle trace à la main le plan du chemin à suivre. Elle s'excuse de ne pas être une experte en dessin.

Je trouve la situation cocasse. Je repars, mon plan à la main, confiante. Je garderai précieusement ce bout de papier sur lequel ce plan est dessiné d'une manière presque enfantine : une croix désignant une église près de laquelle je dois passer ; une petite locomotive qui symbolise la gare. C'est beaucoup plus à mon niveau que Google Maps ou autre technique virtuelle. Je suis et resterai rétro !

J'arrive donc à la permanence sans problème. Il y a beaucoup de monde dans le hall d'entrée. Deux files de personnes se pressent derrière les deux guichets de l'accueil. Je me mets au bout de l'une d'elles et m'arme de patience. Les deux employés qui reçoivent les clients semblent complètement stressés et peu patients. Au bout d'environ quarante-cinq minutes d'attente, on m'emmène auprès d'une doctoresse très sympathique qui, à ma grande chance, parle un peu français. Elle me demande si ma vision est floue et si je ressens des douleurs à l'œil. Comme je réponds par la négative, elle se montre rassurante et me dit qu'il s'agit simplement d'une contusion. Je peux continuer le Camino sans risques, il me faudra juste un peu de patience jusqu'à la disparition des traces d'hématomes.

Je sors de là heureuse de cette bonne nouvelle. L'aventure n'est pas finie pour moi ; quelle chance !

Je pars à la recherche de mon gîte du jour. Il me semble avoir réservé un lit dans un appartement privé. J'imagine qu'il s'agit d'une chambre d'hôtes. Je pars en direction du centre de Ponferrada. Sur la grande place, il y a une jolie église que je m'empresse d'aller visiter. Je m'y recueille longuement, remercie Dieu et Jésus de me permettre de poursuivre mon pèlerinage en guérissant mes maux et mes blessures. Je passe auprès de Marie et je sens à nouveau cette grande bouffée de chaleur m'envahir comme lorsque je m'étais retournée en direction de la Cruz de Ferro après avoir fait mon offrande. Je prie pour moi, pour mes proches, pour tous les amis rencontrés sur le Camino.

En sortant de l'église, je retrouve Victor complètement par hasard. Il découvre aussi mon visage tuméfié, mais c'est une réelle joie de nous revoir. Nous buvons un verre ensemble et bavardons un moment. Il me raconte les étapes qu'il a faites depuis León, les paysages magnifiques qu'il a découverts, la sérénité qu'il ressent. Moi je lui raconte mes misères qui finalement devraient prendre fin aujourd'hui. J'espère que je vais passer dans un bel espace vert fait de pâturages et de forêts puisque, selon Victor, le vert a un pouvoir de guérison.

Je lui propose de partager un repas avec moi, mais il refuse, car sa marche du jour n'est pas terminée. Il veut encore faire quelques kilomètres et ne souhaite pas s'attarder. Il pense aussi arriver à Santiago aux environs du 8 juin. Nous nous tiendrons au courant de notre avancée. Quoi qu'il en soit, Victor souhaite passer quelques jours à Santiago. Il y a donc de fortes chances que nous nous y retrouvions. Nous nous séparons donc là en nous souhaitant bonne chance.

Une fois seule, je réalise que je me trouve à l'adresse de mon hébergement dont le nom est écrit en lettres grasses sur une porte d'entrée. Sur celle-ci, un panneau affiche le nom du

propriétaire qu'il faut appeler pour obtenir le code d'entrée. C'est inattendu et ça me semble un peu compliqué. J'essaie d'appeler, mais je tombe sur un répondeur en espagnol et je ne comprends rien. Je demande au patron du restaurant que je viens de quitter s'il connaît les propriétaires de ce gîte et s'il peut m'aider. Il les appelle et m'explique, à l'aide de son application de traduction, que je dois leur envoyer par WhatsApp une copie de mon passeport et qu'ensuite ils m'enverront le code d'entrée pour accéder à l'appartement situé au deuxième étage de l'immeuble.

Ces instructions me perturbent. Je ne m'attendais pas à un tel accueil. Voyant que je suis un peu perdue et que je ne sais pas comment envoyer la copie de mon passeport, le restaurateur appelle sa sommelière pour qu'elle m'aide. Celle-ci s'exécute avec beaucoup de gentillesse.

Je reçois le code de la porte d'entrée ainsi que celui de l'appartement du deuxième étage. J'entre dans l'immeuble avec un sentiment de malaise. Je me sens vraiment mal accueillie ! Je monte au deuxième étage, active le code de l'appartement et y entre.

Me voici dans un joli logement lumineux : une cuisine ouverte sur un assez grand séjour, trois chambres à coucher, une belle salle de bain et une buanderie. Un grand balcon d'où l'on a une vue imprenable sur la place de la ville. Je me dis que, ma foi, ça pourrait être pire et que même si l'accueil est un peu bizarre, je vais profiter de cet espace spacieux qui me coûte tout de même plus cher qu'une auberge pour pèlerins. Le prix, qui va m'être débité est de quarante-cinq euros.

Je me choisis la plus belle chambre en me disant que c'est quand même étrange de me retrouver seule dans ce grand appartement. Mais je ne me pose pas plus de questions et m'installe.

Tout à coup, ça sonne à la porte. Je vais ouvrir et me trouve face à trois hommes : un Espagnol qui, je le comprendrai plus tard, est un agent d'agence de location, et deux Asiatiques

au visage souriant. Ceux-ci entrent dans l'appartement en parlant un langage totalement inconnu pour moi. Ils rient, visiblement heureux d'arriver là. L'homme espagnol leur fait visiter l'appartement, leur montre leur chambre et leur explique, en anglais, les modalités de la location. Perplexe, j'essaie de comprendre. Mais les faits sont là : je vais devoir partager l'appartement avec ces deux hommes inconnus !

Deuxième coup de sonnette : un grand gars de style nordique entre dans l'appartement et se présente. Il est irlandais et se prénomme John. Les deux Asiatiques se présentent également. Ce sont deux Coréens dont l'un porte le nom de Mpan, et l'autre Do-Yun. Vaguement contrariée par la tournure des évènements, je n'ai guère que deux possibilités : soit je quitte les lieux et je perds les quarante-cinq euros débités sans avoir l'assurance de trouver un lit ailleurs, ou je m'adapte.

Je choisis bien sûr la deuxième option. Je me présente également à mes trois compagnons, puis me retire dans ma chambre. J'écris un mail aux propriétaires de l'appartement pour leur faire part de mon mécontentement et leur dire que je trouve leur façon de m'accueillir pour le moins insolite. Ils me répondent que je peux m'estimer heureuse qu'ils aient bien voulu m'envoyer le code d'entrée par message, que le check-in était prévu à 15h et qu'il n'a jamais été prévu que j'occupe l'appartement seule. Je trouve le ton du message un peu agressif, mais je finis par accepter l'idée que c'est peut-être moi qui ai tort et que j'aurais mieux dû lire les modalités de location.

Je sors de ma chambre avec l'intention d'aller visiter la ville. Les deux Coréens sont dans le séjour. Mpan me demande en anglais si je suis d'accord de cuisiner et de manger avec lui et son ami ce soir. Surprise par cette demande, j'accepte néanmoins. John sort de sa chambre, se joint à la conversation et voilà que nous sortons tous les quatre pour aller faire les courses ensemble. Nous achetons de la viande de bœuf, des légumes, du riz et des oranges pour le dessert. Et bien sûr du vin pour accompagner le repas. Lorsque nous arrivons à l'appartement, nous bavardons

tous joyeusement en anglais comme si nous nous connaissions depuis toujours. Nous cuisinons tous ensemble. Mpan et Do-Yun s'occupent du plat principal ; John et moi pelons les oranges pour en faire une salade de fruits.

Nous passons une soirée mémorable. On mange, on boit, on rit !

Mpan et Do-Yun sont des Coréens du sud, de Séoul. Ce sont deux amis de longue date attirés par les voyages et le grand large. J'apprends que le prénom du deuxième combine *Do*, qui signifie « chemin, route, voie » et *Yun* qui signifie « Autoriser, consentir ». Ils sont partis de Saint-Jean-Pied-de-Port en avril et s'accordent de temps en temps de petits séjours dans les villes qui leur plaisent. Ils ont réservé pour deux nuits à Ponferrada.

Quant à John l'Irlandais, il vient de Belfast en Irlande du Nord. Il est avocat à la retraite, veuf, et profite de voyager. Son pays étant renommé pour ses châteaux normands, ses vallées et montagnes glaciaires, ses monuments celtiques et chrétiens, il a, depuis toujours au fond de lui ce désir de parcourir un jour le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Nous échangeons longuement à propos du Camino, du côté spirituel du voyage et de la richesse des rencontres. Pour moi, cela a sans doute été la plus belle soirée de mon périple.

Quand je pense à ma réticence à mon arrivée et avec quelle sérénité je me couche ce soir-là, je souris intérieurement. Je pense que l'ouverture aux autres, quelle que soit leur nationalité, est la plus grande richesse qui soit.

Merci mes anges ; merci Dieu pour ta bénédiction.



# Jour 33

**Vendredi 2 juin**

**Étape : Ponferrada → Villafranca del Bierzo, 23 km.  
Difficulté : verte.**

Je me lève la première après cette soirée festive et bien arrosée. Mpan et Do-Yun, restant à Ponferrada aujourd’hui, dorment encore et John n'est pas un adepte des levers trop matinaux. Il marche beaucoup plus vite que moi et me rattrapera certainement.

Sur la table, je trouve un petit message écrit de la main de Mpan :

« *Good morning Suzan. Buen Camino ! Have a wonderful journey !* » Je suis touchée par ces quelques mots. Je sais que je ne reverrai jamais Mpan et Do-Yun et ça me rend un peu triste. Je bois juste un café soluble et quitte l'appartement silencieux.

Il doit être environ 7h30. Il a dû pleuvoir la nuit passée, car la route est mouillée. Mais les nuages se dissipent progressivement et je pense que la journée sera belle.

À la sortie de Ponferrada, je passe près d'une petite église à côté de laquelle, sur la pelouse, il y a une statue de la Vierge Marie posée sur un petit monticule fleuri. Beaucoup de pèlerins, à leur passage, y ont laissé un petit souvenir. Je dépose à mon tour une jolie pierre de celles ramassées sur le chemin. Je m'arrête un instant pour remercier Marie de me laisser poursuivre le Camino et je lui demande de me protéger.

Dans le petit livre qui me sert de guide, l'étape est notée verte, donc facile, mais je découvrirai vite que c'est loin d'être le

cas. Il n'y a pas trop de dénivélés, mais la chaleur devient rapidement étouffante et il faut constamment marcher en plein soleil. Je traverse plusieurs petits villages : Columbrianos, Fuentes Nuevas, Camponaraya où je m'arrête pour boire un verre et manger une tortilla.

En dehors des villages, il n'y a plus de possibilités de s'approvisionner en quoi que ce soit. Je marche pendant près de quinze kilomètres sur des routes de campagne, au cœur des vignes et autres plantations. Il arrive que je traverse un village fantôme : volets fermés, rues désertes et bien sûr, pas de bar ni de magasin ! Je suis surprise de ne pas trouver de fontaines avec de l'eau potable ; ce qui est généralement courant sur le Camino. Mais là, rien ! Ça me laisse supposer que je traverse une contrée où les pèlerins ne sont pas vraiment les bienvenus !

J'arrive à Villafranca complètement exténuée. Mon auberge est mal signalée et il me faut plus d'une demi-heure pour la trouver. J'y arrive contrariée et peu disposée à entrer en contact avec les autres. Plus tard, John m'appelle et nous nous retrouvons pour boire l'apéro, mais tout à coup, j'en ai marre de parler anglais. Ça me fatigue de devoir me concentrer pour comprendre ce qu'il me raconte. J'essaie quand même d'apprécier ce moment où j'ai la possibilité de boire un apéro en bonne compagnie. Mais je n'ai pas envie de m'attarder, car je me sens fatiguée. Nous nous séparons non sans décider de réserver à la même auberge pour demain soir, ainsi nous pourrons manger ensemble.

Pour ce soir, John a son repas compris dans son forfait de réservation.

Quant à moi, je me sens vraiment exclue des autres. Lorsque j'arrive à l'auberge, les pèlerins sont tous en train de manger ensemble à la cuisine. Il y a deux tableées : sur l'une, une équipe mange des spaghetti à la bolognaise ; et sur l'autre, un groupe s'est cuisiné une poêlée de légumes avec du poisson.

Lorsque j'entre dans la cuisine, personne ne lève la tête pour me dire bonsoir. Et il n'y a plus une chaise de libre. Je

réchauffe mon petit repas au micro-ondes et mange debout devant l'évier. Au bout d'un moment, lorsqu'ils ont tous presque fini de manger, un Espagnol se lève soudain et me dit : « *Oh Senora ; toma mi silla !* » Ce qui signifie « *Prenez ma chaise Madame !* » Je le remercie poliment, finis ma barquette, la jette et sort de la cuisine.

Je vais me coucher le cœur gros.

C'est vrai que si les soirées se suivent, elles ne se ressemblent pas !



# Jour 34

**Samedi 3 juin**

**Étape : Villafranca del Bierzo → Vega de Valcarce,  
18 km.**

**Difficulté : verte.**

Je quitte Villafranca à 6h50. Le jour se lève plus tôt maintenant. J'apprécie ce petit nuage rose qui rend l'atmosphère divine.

Il faudra beaucoup marcher au bord de la route aujourd'hui, mais dans l'ensemble, c'est une étape facile avec une température idéale.

En route, j'ai la grande joie de revoir Lee, mon ange coréen qui avait si bien pris soin de moi lorsque je suis tombée. Lee est impressionnée par la cicatrisation de ma blessure et contente que mon visage soit moins tuméfié. On bavarde un moment, puis, comme elle est accompagnée d'une dame japonaise âgée qui ne marche pas très vite, je pars en avant.

Un peu plus loin, je rencontre Michel, un Parisien très extraverti qui me raconte sa vie, son parcours, ses motivations ; le tout en moins de cinq minutes. Il me donne son numéro de téléphone et me demande le mien pour qu'on puisse se contacter au besoin. Bon. Pourquoi pas ? Nous marchons ensemble jusqu'à l'entrée de Vega de Valcarce où il a aussi l'intention de s'arrêter.

L'étape de demain est une étape extrêmement difficile qui monte de 630 à 1330 mètres. Comme mon genou va mieux et que je veux le ménager, j'ai décidé, tout comme Michel, que je ne la ferais pas.

Nous nous renseignons pour savoir s'il existe un moyen de nous déplacer en transports publics. Comme je m'y attendais, il n'y a pas de

bus dans cette région perdue au milieu de nulle part. On se dit qu'on pourrait prendre un taxi à deux jusqu'à Triacastela. Nous nous séparons là pour la fin de la journée en nous disant que le premier qui trouve un taxi prêt à nous transporter demain en informera l'autre.

Je retrouve John, l'irlandais, à l'auberge El Paso, très accueillante et bien aménagée. Elle est construite dans un grand jardin au travers duquel passe une rivière. Nous dormons dans des petites chambres à quatre ou six lits.

John et moi allons manger au restaurant le soir. Nous savons que nous passons là nos derniers moments ensemble, car son vol retour est prévu le 8 juin. Il va faire la difficile randonnée de la montée à O Cebreiro demain contrairement à moi qui vais l'éviter.

La soirée est teintée d'un peu de tristesse et déjà, de nostalgie. Il me reste environ 170 kilomètres à faire jusqu'à Santiago !

# Jour 35

## Dimanche 4 juin

**Étape : Vega de Valcarce → Triacastela, 33 km en taxi.**

**Étape : Triacastela → Sarria, 21,5 km.**

**Difficulté : verte.**

Michel vient me retrouver devant mon auberge où nous avons commandé le taxi pour 8h. John hésite à nous accompagner, car, ayant son vol retour le 8 juin, il sait qu'il ne pourra pas parcourir les 170 kilomètres restants à pied, qu'il devra sacrifier une partie du Camino. Mais l'envie de relever cet immense défi d'escalader la montagne jusqu'à O Cebreiro l'emporte. Nous nous séparons donc là.

Le taxi nous emmène à travers un paysage paradisiaque. Nous nous arrêtons plusieurs fois pour faire des photos. Tout autour de nous, à perte de vue, il n'y a que des sommets, des vallées et des espaces verts. Beaucoup de marcheurs sont en route et je regrette presque de faire le parcours en voiture ! Au sommet, à O Cebreiro, nous nous arrêtons dans un restaurant, car Michel n'a pas pris son petit déjeuner avant de partir. J'y retrouve Juan, l'espagnol rencontré à Rabanal après ma chute. Celui-ci ne m'a pas oubliée. Il m'accueille à bras ouverts et explique à Michel qu'il gardera de moi le souvenir d'une pèlerine héroïque ! Il me demande de faire un selfie avec lui. Je le fais avec mon téléphone et lui demande son numéro pour le lui envoyer. Le problème c'est qu'il ne connaît pas son numéro !

Je sens que le chauffeur de taxi commence à s'impatienter. En effet, l'arrêt petit déjeuner n'était pas planifié et maintenant, cet envoi de photo compliqué lui fait perdre son temps !

Nous reprenons la route et arrivons à Triacastela vers 9h30. Le taxi nous coûte cinquante euros que nous partageons.

Triacastela est un tout petit village désertique au fond de la vallée. Michel veut y rester pour attendre un de ses amis qui fait la randonnée à pied et moi je continue jusqu'à Sarria. Michel insiste pour m'offrir un café avant de nous séparer. J'accepte en me disant que je n'aimerais pas passer la journée à attendre dans ce village fantôme. Je reprends ma route vers 10h.

L'étape est jolie et pittoresque, mais trop longue. La météo a bien changé. Il fait de plus en plus chaud. C'est presque insupportable de marcher sur ces chemins qui traversent ces pâturages en plein soleil. De temps en temps, on traverse un hameau et ça continue ainsi sur de longs kilomètres...

Je ne rencontre pour ainsi dire personne. À neuf kilomètres de Triacastela, je traverse un petit village, Samos, où je trouve une épicerie. Je m'achète une tranche de tarte salée, du jambon cru et une bouteille d'eau fraîche. Je m'arrête sur un banc à la sortie du village pour pique-niquer. Je profite de ma halte pour réserver, par téléphone, un lit dans un monastère à Sarria.

La randonnée me paraît interminable. Quand je vois enfin Sarria dans le fond d'une vallée, il reste encore au moins 4 kilomètres à marcher avant d'entrer dans la ville. De plus, l'orage menace.

Sarria est une commune d'un peu plus de treize mille habitants, située dans la province de Lugo, communauté autonome de Galice, au nord-ouest de l'Espagne. Il est 17h lorsque j'y arrive et il commence à pleuvoir. Le monastère où j'ai réservé me vaut bien trente minutes de marche supplémentaire. Son emplacement est très mal signalé ; il se trouve complètement à l'extérieur de la ville. J'y arrive complètement épuisée, avec une fois de plus, cette envie de pleurer.

Cet immense monastère me semble sinistre. J'y suis accueillie par un hospitalier rigide et antipathique qui m'envoie

au troisième étage dans un dortoir qui doit compter pas loin de cent lits. Je regrette aujourd’hui de ne pas avoir eu la présence d'esprit de prendre une photo de ce dortoir. C'est vraiment impressionnant à voir.

J'installe mon lit, range mon sac dans mon casier et vais prendre ma douche.

Il est plus de 18h et le monastère ne propose pas de repas pour les pèlerins. Il y a une cuisine à disposition pour se faire à manger. J'y rencontre un couple de retraités québécois très sympathique. Ils ont l'intention d'aller manger dans un restaurant en ville et me proposent de les accompagner.

Mais, vu la situation de l'endroit et la pluie qui tombe, je n'ai aucune envie ni l'énergie de ressortir. Heureusement, il y a certains articles à vendre dans le frigo. J'achète un paquet de gnocchis que je mélange avec une sauce tomate en boîte. Ce n'est pas le meilleur des repas, mais au moins, ça nourrit.

Je mange seule dans cette cuisine sinistre. Au bout d'un moment, l'hospitalier antipathique vient se préparer son repas. Il ne m'adresse pas un mot.

Un immense sentiment de ras-le-bol m'envahit.

Je me couche à 20h. Comme souvent, plusieurs pèlerins dorment déjà. D'autres préparent leur sac pour le lendemain. Mais tout se fait dans le calme et le respect. C'est surprenant et rassurant à la fois. Je sombre rapidement dans le sommeil et dors sans me réveiller jusqu'à 5h.



# **Jour 36**

**Lundi 5 juin**

**Étape : Sarria → Portomarin, 21,5 km.  
Difficulté : verte à orange.**

Une date particulière pour moi.

En effet, il y a 36 ans, je vivais le plus beau jour de ma vie : mon mariage avec mon Jean-Daniel ! Aujourd’hui, me voici en train de terminer le Camino de Saint-Jacques pour lui rendre hommage ! Si l’on m’avait prédit ça, alors…

Le 5 juin 1987, j’étais rayonnante de bonheur. Je n’imaginais devant moi qu’une longue route ensoleillée faite d’amour et d’éclats de rire. Un bonheur absolu jusqu’au 18 décembre 2009, jour où ma vie a basculé.

Cela fait presque 14 ans que je chemine seule. Malgré ce que je pensais, j’ai su me reconstruire. J’ai appris à vivre seule, trouvé d’autres intérêts et ai toujours gardé en moi une force incroyable ; celle d’avancer. Une force qui est bien représentée aujourd’hui par le périple que je suis en train de faire. Le Camino ne symbolise-t-il pas le chemin de la Vie ?

Je suis consciente que le grand amour que j’ai vécu a été un immense cadeau. Et j’en remercie Dieu et Marie tous les jours. Le Camino m’a mise face à ma foi. Cette force supérieure qui m’a aidée à avancer, à traverser mon épreuve ; cette force, je l’appelle aujourd’hui par son nom : Dieu et son fils Jésus Christ. Et le fait de l’admettre me remplit de sérénité.

Je me lève très tôt ce matin. Je quitte le monastère à 6h ; il fait encore nuit noire. Il y a un épais brouillard.

Heureusement, d'autres pèlerins sont prêts à partir et je les suis. Je n'aime pas m'engager seule sur des chemins forestiers dans la nuit. J'arrive bientôt près d'un hôtel où il est possible de prendre un petit déjeuner. J'assiste à un magnifique lever du soleil.

La balade est agréable ; le paysage et les chemins variés. Je retrouve pas mal de personnes que j'ai rencontrées le jour de ma chute. Ils sont contents de constater sur mon visage la quasi-disparition des traces et hématomes.

Je rencontre un guitariste irlandais sur le chemin : Eddy. Il a écrit un livre en anglais sur son Camino et essaie de le vendre. Je ne l'achète pas, car c'est un gros livre qui va rajouter du poids à mon sac. Et je ne suis pas sûre d'avoir envie de lire un tel livre en anglais.

Je passe la borne des cent kilomètres à As Rozas où tous les pèlerins se font photographier. C'est excitant, ce décompte des kilomètres !

J'arrive à Portomarin vers 12h30. Je m'offre une chambre individuelle. Après mon dortoir à cent personnes, je le mérite !

Me voici dans un joli village qui, visiblement, accueille beaucoup de touristes aisés. J'apprécie de me balader dans son unique rue marchande. Je m'offre un joli collier en argent avec la coquille de Saint-Jacques.

Je vais aussi visiter sa très jolie église.

Je rencontre Michael, un jeune Français très sociable, il loge dans l'hôtel voisin du mien. Comme il est l'heure d'aller manger, on décide d'y aller ensemble. Nous passons une soirée très agréable à bavarder. Il me dit qu'il fait le Camino seul, mais qu'il en a marre. Il a décidé de passer un ou deux jours à Portomarin pour faire le point et éventuellement rentrer chez lui dans le nord de la France. Il se trouve que Victor est une de nos

connaissances communes. Je suis songeuse quant aux diversités des personnalités rencontrées sur ma route. Je ne vois pas trop ce que Victor et Michael ont en commun. Je me souviendrai du premier pour sa bienveillance rassurante, du second pour son insouciance légère. Mais chacun m'a apporté quelque chose à sa façon.



# Jour 37

**Mardi 6 juin**

**Étape : Portomarin → Palas de Rei, 25 km.**

**Difficulté : orange.**

Après une bonne nuit passée dans ma chambre d'hôtel confortable, je me lève à 5h45 pour pouvoir partir tôt. À 6h15, je suis devant l'hôtel. Un jeune couple d'Espagnols se prépare à partir et je leur demande s'ils savent où démarre le Camino. Le gars essaie de m'expliquer en espagnol, mais je n'y comprends rien alors je leur dis que je vais les suivre. Finalement, d'autres marcheurs se regroupent derrière nous et me voilà rassurée !

Pendant les deux premières heures de marche, il y a un brouillard à couper au couteau. Mais il fait nuit et ça ne me dérange pas trop. J'adore marcher au moment où le jour commence à se lever. Il y a la symphonie des oiseaux, la fraîcheur matinale et l'odeur des végétaux humides. Au moment où le soleil se lève, le brouillard commence à se dissiper.

Nous devons encore marcher une bonne heure avant de trouver un bar ouvert nous permettant de prendre notre petit déjeuner. Mais ça valait la peine d'attendre, car nous pouvons nous installer sur une belle terrasse ensoleillée. Le bar s'est spécialisé dans les petits déjeuners internationaux. On peut avoir de tout : des œufs et du lard grillé, des omelettes, des saucisses, de la charcuterie, de la tortilla, des fruits et bien sûr des toasts avec beurre et confiture. La terrasse est bondée et je revois de nombreux pèlerins dont les visages ne me sont pas inconnus. Des sourires complices s'échangent ; ici ou là, quelques mots sont partagés.

Après ce copieux petit déjeuner, mes batteries sont rechargées et je fais preuve d'une belle endurance durant les

vingt-six kilomètres de l'étape. J'arrive à Palas de Rei à 13h30. N'ayant rien réservé, je m'arrête dans la première auberge du village : l'albergue Benito. Il reste un lit disponible pour moi. Je me sens bien accueillie par un patron jovial et sympathique.

Le couple de Québécois retraités que j'ai rencontré à Sarria dans mon monastère sinistre est aussi ici, installé dans le même dortoir que moi. Comme nous nous croisons régulièrement sur le chemin, nous faisons plus ample connaissance, mais j'ai oublié leurs prénoms. La dame me rappelle Betty, la marraine de mon Jean-Da, avec qui j'avais de si bons rapports. Nous buvons un verre toutes les deux sur la terrasse de l'auberge pendant que son mari va faire le tour du village. Le contact est facile. Je m'ouvre spontanément à cette femme douce et bienveillante. Je lui raconte mon histoire et lui dis que je les envie, elle et son mari, de pouvoir faire le Camino ensemble. Très touchée de ce que je viens de lui raconter, elle me répond : « oui, nous avons beaucoup de chance. On va fêter prochainement nos soixante ans de mariage. » Lorsqu'elle prononce cette phrase, son regard s'illumine de tout l'amour qu'elle porte à son mari.

L'aubergiste nous propose un repas pour pèlerins : Salade mêlée, poulet et riz et glace pour le dessert. Je me trouve à la table d'un couple de Français et de trois femmes espagnoles. J'essaie de mettre en pratique les quelques phrases en espagnol que j'ai apprises depuis le début de mon voyage : *Buen provecho* (*bon appétit*), *la comida es buena* (*le repas est bon*) *El dueño del albergue es amable* (*le patron de l'auberge est sympathique*), *de que ciudad vienes* ? (*de quelle ville venez-vous* ?). J'apprends qu'elles viennent de Séville.

Quand je me couche un peu plus tard, je me sens bien. L'idée d'être proche du but me détend.

Plus que trois étapes devant moi !

# Jour 38

**Mercredi 7 juin**

**Étape : Palas de Rei → Arzua, 29,5 km.**

**Difficulté : orange.**

Ce matin, il pleut ! Tout le monde part équipé pour la pluie : Kway, pèlerine de plus ou moins bonne qualité, parapluie pour certains ! C'est vrai que le Camino sans pluie ne serait pas le Camino ! En sortant, un marcheur lance que ce sont des bénédictions du ciel.

Je pars de Palas de Rei vers 7h. Je rencontre Corinna, la Canadienne de Toronto rencontrée à Rabanal del Camino le jour de ma chute. Elle sort de son auberge située à quelques centaines de mètres de la mienne. Je ne sais pas si elle a perdu ses copines de marche, mais je la vois régulièrement seule sur le chemin. Quand je lui demande où sont les autres, elle me répond toujours qu'elle ne sait pas.

Donc ce matin-là, nous décidons de marcher ensemble. Elle s'arrêtera à Boente, douze kilomètres avant Arzua.

C'est agréable de marcher accompagnée quand on a le même rythme de marche. Je dois parler anglais avec elle et ça me demande un peu de concentration. Mais elle a une extinction de voix, la pauvre, et je ne comprends pas grand-chose à ce qu'elle essaie de me raconter. Alors on ne parle pas trop. On est juste à deux et ça fait du bien !

La pluie se calme, puis s'arrête. Nous en profitons pour enlever notre survêtement de pluie, car qu'est-ce que l'on transpire là-dessous ! J'ai plaisir à m'arrêter ici ou là dans un bar pour boire un verre avec elle. Nous visitons aussi des églises. À trois kilomètres de Boente, fin de l'étape de Corinna, la pluie

recommence à tomber et redouble d'intensité. Je lui dis que je ferai une pause à son auberge pour manger quelque chose.

Nous mangeons des pizzas. J'envie Corinna d'être au bout de son étape. Moi, j'ai encore douze kilomètres devant moi. La pluie continue de tomber et je n'ai pas envie de continuer seule. Je me commande un taxi sans culpabiliser. Je me dis que à partir d'Arzua, il ne me restera plus que deux étapes de vingt kilomètres jusqu'à Santiago.

Arzua est une municipalité d'environ six mille habitants située dans la province de La Corogne, communauté autonome de Galice, au nord-ouest de l'Espagne. J'y arrive un peu avant 15h. Le taxi me dépose devant mon auberge où je suis bien accueillie par le patron. Il m'emmène dans un dortoir contenant environ vingt lits. Peu de pèlerins sont arrivés et je me choisis un lit près de la porte. J'y mets le drap et la taie d'oreiller, sors mon sac de couchage, vais chercher une couverture dans l'armoire. Ensuite, je me pose sur mon lit pour regarder mes photos du jour.

C'est à ce moment-là que je me rends compte que j'ai choisi un lit qui grince vraiment trop. Le moindre petit mouvement de ma part déclenche un bruit de ferraille aigu qui me devient rapidement insupportable. Étant toujours seule dans le dortoir et ayant l'embarras du choix, je me déplace sur le lit d'en face. Je recommence donc mon installation puis me pose pour décompresser.

Arrive un Belge d'environ quarante ans prénommé Patrick. Il se choisit le lit que je viens de libérer. Je ne lui dis rien au sujet du grincement ; j'observe sa réaction. Il fait tout comme moi, puis s'assied sur son lit. Il ne met pas longtemps à entendre les grincements insupportables. Je l'observe du coin de l'œil. Il a l'air un peu ennuyé, car entre-temps, beaucoup de pèlerins sont arrivés et la plupart des lits ont trouvé preneurs. Il trouve un lit de libre à l'autre bout de la pièce, près de la fenêtre. Il arbore un air désespresso qui me fait sourire.

Une fois que je suis douchée et que ma lessive du jour est faite, je sors visiter la ville. La pluie a cessé et le temps a l'air de se lever. L'aubergiste m'a dit qu'il ne fait pas de restauration, mais qu'il y a pas mal de restaurants à Arzua qui proposent des repas pour pèlerins à treize euros. Je pars donc en reconnaissance. Je flâne un peu dans la rue marchande, passe à la pharmacie pour m'acheter du dentifrice. Dans un petit square, je revois Patrick, le Belge qui a l'air tout démoralisé, assis sur un banc. Il mealue et me fait signe. Je m'arrête à sa hauteur et il me dit qu'il s'ennuie, qu'il n'y a rien à voir dans cette ville et qu'il attend avec impatience des amis rencontrés sur le Camino qui lui ont dit qu'ils avaient réservé à la même auberge que lui. On discute un moment des étapes effectuées, de la vie dans les auberges, des rencontres faites et de notre vécu. C'est la première fois que je discute avec un pèlerin aussi négatif ! Les étapes sont trop longues pour lui, les auberges peu adaptées, les rencontres rarement intéressantes, la nourriture mauvaise et j'en passe. Il me demande où j'irai manger ce soir. Je lui dis que je ne sais pas encore et me dépêche de le planter là avant qu'il ne me propose de manger ensemble.

Je mange seule dans le resto voisin de l'auberge : un filet mignon de porc, sauce au fromage d'Arzua, avec des frites en forme de chips. Dans mon assiette, il y a trois énormes morceaux de viande, servis avec une sauce grasse et écœurante. C'est la première fois que je n'apprécie pas mon repas. Je me demande si le Belge négatif m'a jeté un sort.

Je rentre à l'auberge dès mon repas terminé. Je m'installe un moment dans la salle de séjour pour écrire dans mon journal puis je me couche vers 20h.

Il y a un va-et-vient continual dans le dortoir. La lumière est constamment rallumée par l'un ou l'autre des pèlerins. Puisqu'il est impossible de dormir, j'en profite pour observer certaines situations cocasses.

Il y a une sacrée brochette d'originaux ce soir-là :

Le pépère barbu, genre homme des bois, qui arrive dans le dortoir torse nu avec, pour seul vêtement un caleçon moulant sur lequel est imprimé une tête de panthère ; le quadragénaire coincé qui fait des va-et-vient continuels entre son lit et le casier y correspondant ; qui vide et refait son sac plusieurs fois de suite en tentant, sans succès, de le faire en silence. Tout penaud, il finit par rester un long moment assis, tout habillé sur le bord de son lit comme s'il attendait que quelque chose se produise.

Et puis, mais là c'est moins drôle, cette femme espagnole qui reçoit un appel vidéo sur son portable vers 21h et qui, sans aucune gêne, fait profiter toute la chambrée de son échange bruyant avec les siens. Elle parle fort, rit comme si elle était seule jusqu'à ce qu'un « *Por favor, silenzio !* » tonitruant retentisse et l'oblige à aller terminer sa conversation dans le couloir.

Sans parler de tous ceux qui passent une bonne partie de la nuit sur leur portable à regarder des sites douteux ou à faire des jeux en ligne.

Pour couronner le tout, ayant eu la mauvaise idée de choisir un lit situé à côté de la porte, je suis dérangée à chaque fois que quelqu'un va aux toilettes. La porte est régulièrement ouverte ; la lumière allumée dans le couloir éclaire mon visage. Parfois, quand il (ou elle) revient, il ne ferme pas la porte complètement et, avec les courants d'air, celle-ci bat par à-coups réguliers, provoquant un petit bruit insupportable. Si je veux avoir une chance de me rendormir, je dois me relever pour la fermer correctement.

Il doit y avoir quelque chose dans l'air. Est-ce la pleine lune ?

C'est la première fois que je vis une nuit aussi infemale. Heureusement que c'est l'avant-dernière !

# **Jour 39**

## **Jeudi 8 juin**

**Étape : Arzua → O Pedrouzo, 19 km.**

**Difficulté : verte.**

Je pars un peu avant 7h pour entreprendre cette dernière étape. Il pleut ce matin. L'avantage, c'est qu'on sait comment s'habiller ! Après un rapide petit déjeuner pris dans un bar ouvert situé à quelques centaines de mètres de l'auberge, je me mets à la suite d'un groupe de pèlerins pour sortir de la petite ville d'Arzua. Nous empruntons un chemin forestier détrempé et boueux.

La pluie se calme assez rapidement, puis cesse complètement. La température ambiante est chaude. La première borne auprès de laquelle nous passons indique qu'il nous reste 36,952 kilomètres à parcourir. Yes!

Je reprends tout à coup un rythme de marche incroyable. J'ai l'impression de voler ! Plus aucune douleur nulle part ; une forme exceptionnelle comme durant les deux premières semaines.

Lorsque j'arrive à Pedrouzo, je ne suis plus qu'à vingt kilomètres de Santiago. L'auberge où j'ai réservé est accueillante. Toute une équipe d'Italiens vient d'arriver et, si j'ai bien compris, l'un d'entre eux prévoit de cuisiner pour tout le monde ce soir et nous allons partager les frais. La perspective de cette dernière soirée de mon périple me rend joyeuse.

Je profite de l'après-midi pour visiter l'église, me balader dans le village et aller manger un sandwich dans un bar. Je reçois un message de Toté et Gégé (le basque et le français de Saint-Étienne) qui viennent d'arriver à Santiago. Je leur dis que j'y

arriverai demain aux environs de 10h. Ils me répondent qu'ils seront sur la place de la cathédrale pour m'accueillir. Cette promesse me fait chaud au cœur.

Je retourne à l'auberge avec l'intention de me reposer un moment sur mon lit, d'envoyer mes photos du jour en attendant l'heure du repas. Mais tous mes compagnons de chambrée dorment ; ils ont même baissé les stores. Ne voulant pas les déranger, je décide de rester dans le séjour. Je trouve un présentoir contenant des flyers proposant différentes excursions dans la région. Parmi celles-ci, l'une capte particulièrement mon attention : un petit voyage en autocar prévu pour le samedi 10 juin, départ de Santiago jusqu'à Muxia. Cette excursion d'un jour nous emmène de Saint-Jacques-de-Compostelle jusqu'au cap Fisterra, fin des terres, bout du monde ; là où le soleil se couche.

Ce lieu mythique situé aux confins de l'Europe occidentale marque la fin du chemin terrestre et le début d'un renouveau intérieur pour nombre de cheminants. Une ancienne tradition, selon laquelle les pèlerins parvenus jusque là brûlaient leurs vêtements et leurs chaussures en signe de métamorphose, est encore pratiquée de nos jours.

Muxia, quant à elle, symbolise la renaissance.

Quand j'ai commencé mon périple, j'avais en tête de terminer par le chemin de Fisterra et Muxia que j'espérais parcourir à pied. Ce qui représente tout de même cent cinquante kilomètres de plus ! Avec les quelques problèmes physiques qui m'ont ralenti, je n'ai plus l'énergie d'entreprendre une telle marche après mon arrivée à Santiago. La possibilité de le faire en autocar avec d'autres pèlerins me semble être une bonne opportunité. Le patron de l'auberge m'aide à effectuer ma réservation pour le samedi 10 juin. J'en suis ravie.

Le temps passe et l'après-midi touche à sa fin. Je suis surprise de constater que l'italien qui avait proposé de cuisiner pour tout le monde ne soit pas encore aux fourneaux. Le voyant revenir de la ville, je lui demande ce qu'il en est. Il m'explique

que la cuisine n'est pas assez bien équipée, qu'il n'y a qu'un four à micro-ondes et aucune autre possibilité de préparer un repas chaud. Il s'excuse, mais nous informe que chacun devra se débrouiller pour manger. Je suis déçue, mais je ne le montre pas. D'ailleurs, mon sandwich servi au resto à midi était tellement énorme que je n'ai pas pu le terminer. Je l'ai donc emporté avec moi. Je me dis que ce sera l'occasion de finir mes restes. Et c'est ce que je fais.

Je me dis que je vais me coucher tôt, car j'ai l'intention de partir à 5h demain pour ma dernière étape de vingt kilomètres. J'ai informé Toté que je m'organiserais pour arriver à Santiago vers 10h. J'ai aussi reçu un message de Victor qui est arrivé au bout du Camino il y a deux jours. Il espère aussi m'accueillir à mon arrivée.

Vers 19h30, je me dirige donc vers le dortoir avec l'intention de me coucher. Quand j'ouvre la porte, une surprise pas très agréable m'attend : c'est la grande fiesta là-dedans ! Tous mes compagnons de chambre, les Italiens, sont en train de chanter à tue-tête, debout sur les lits. Évidemment, ils ont dormi tout l'après-midi ; ils sont pleins d'énergie et ont envie de faire la fête pour leur dernière soirée. Ils enchaînent les chants en italien, se racontent des gags, en italien également. Ils rient comme des fous et font un boucan de tous les diables.

Étant la seule à ne pas parler ni comprendre l'italien, je ne trouve pas la situation vraiment drôle. Je pense que s'il y avait un panel plus international, avec des personnes parlant différentes langues, dont le français, l'anglais et l'allemand, je me joindrais certainement à eux pour chanter et rigoler. Mais me trouver là toute seule, les voir rire et ne pas comprendre leurs gags, ce n'est pas cool. Il m'est difficile de participer à l'hilarité générale !

L'un des meneurs du groupe, qui parle un peu français, vient une ou deux fois vers moi pour me dire que dans la vie, il faut savoir s'amuser, rigoler et, qu'au nom du groupe, il s'excuse

du dérangement. Je ne réponds pas grand-chose, mais ils remarquent tous que je suis en train de me préparer pour aller me coucher. Ils essaient encore de m'attendrir en cherchant, sur leur portable une chanson à chanter en français. Ils trouvent *la maladie d'amour*, mais ne savent pas la chanter.

Quand ils constatent que je suis vraiment couchée, ils n'ont plus vraiment le choix. Je les entends dire qu'ils vont aller manger quelque part et boire un verre à l'extérieur. Ouf ! Un peu de tranquillité pour m'endormir.

Ils rentrent vers 23h30, bien éméchés et bruyants. Leur manque de discrétion me réveille, bien entendu. Quand je pense que j'ai tout fait pour respecter leur repos de l'après-midi, ça m'enrage un peu !

Je me lève à 5h le lendemain matin, déterminée à partir le plus tôt possible. Alors que, d'habitude, je prends toutes les précautions pour qu'on ne m'entende pas ; ce matin-là, j'avoue que je ne fais pas trop d'efforts pour rester silencieuse.

C'est ma petite vengeance personnelle !

# Jour 40

## Vendredi 9 juin

**Étape : O Pedrouzo → Santiago, 20 km.**

**Difficulté : verte.**

Dernière étape ! Yes !

Première à quitter l'auberge, je me mets en route un peu avant 6h. Il ne pleut pas, mais l'atmosphère est très humide et je suis contente de m'être bien équipée.

Pedrouzo n'est pas une grande ville et l'aubergiste m'a expliqué hier par où passer pour rejoindre le Camino. Mais je me sens vaguement angoissée en sortant dans la nuit noire. Heureusement, je vois un couple, sacs au dos, qui vient d'un autre gîte et je me mets à leur suite. Je sais que je suis sur le bon chemin, mais quand il fait nuit noire et que je dois m'engager sur un chemin forestier, j'apprécie d'avoir quelqu'un devant moi.

La pluie revient rapidement. Le jour se lève peu à peu, mais le ciel reste sombre.

L'étape est légèrement vallonnée et pas vraiment attractive. Je traverse plusieurs hameaux sans grands intérêts... Je ne sais comment l'expliquer, mais l'atmosphère du Camino, aujourd'hui, n'est plus la même. Ça me pousse à accélérer. La météo est à l'image de mon ressenti : grise et un peu triste. Je suis contente d'arriver au bout de mon périple, mais en même temps, je me sens déjà un peu nostalgique.

Il est 10h20 lorsque j'arrive à Monte de Gozo, la colline qui surplombe Santiago de Compostela. Et le fait de voir l'immensité de cette ville à mes pieds me prend aux tripes. Eh oui, j'y suis presque ! Pourtant je ne réalise pas encore.

Monte de Gozo se situe à environ cinq kilomètres du centre de Santiago. Je passe à côté de l'auberge où j'ai réservé pour ma dernière nuit, mais je ne m'y arrête pas, car je suis en retard par rapport à mon rendez-vous avec Toté et Géhé.

Les derniers kilomètres me paraissent interminables. Le chemin n'étant plus vraiment bien signalisé, je suis deux pèlerins qui marchent à environ cent mètres devant moi. Je me dis qu'ils se rendent sans doute à la cathédrale. Celui qui marche devant s'arrête dans un bar et je continue de suivre le deuxième qui s'avère être une femme. Il y a de plus en plus de monde ; de plus en plus de circulation aussi. J'entre dans Santiago en longeant une route, à trois ou quatre voies, faite d'innombrables giratoires et feux de signalisation. Je ne vois plus les flèches jaunes habituelles signalant l'itinéraire à suivre ; je me sens un peu perdue. Le temps, heureusement, s'est presque remis au beau.

Arrivée à la hauteur de la femme derrière laquelle je marche, je lui demande si nous sommes bien sur le chemin de la cathédrale. Elle me répond que oui, mais qu'elle ne s'y rend pas tout de suite, qu'elle va d'abord passer à son hôtel pour poser ses bagages. Je réalise alors à quel point j'ai été stupide de ne pas m'être arrêtée à Monte de Gozo pour déposer mon sac à mon auberge. J'aurais quand même été plus à l'aise sans mes dix kilos sur le dos !

Je continue seule. Je trouve que la cathédrale est vraiment mal signalée, ce qui me surprend. Je me souviens qu'en 2018, après avoir traversé la France, je suis arrivée à Saint-Jean-Pied-de-Port avec toute une équipe de Canadiens et des copines américaines. L'arrivée à la porte de la ville fut impossible à rater. Il régnait entre nous tous une ambiance joyeuse et fébrile. On savait que le point final était là ! Tout le monde s'embrassait, se félicitait, se faisait prendre en photo sous le porche de Saint-Jean-Pied-de-Port, la ville d'arrivée !

Et là, j'arrive dans la vieille ville de Santiago ; il y a une foule énorme et je ne sais pas où est cette foutue arrivée ! Un

sentiment étrange m'habite ; je me sens comme dans une bulle. Je ne réalise pas vraiment que mon aventure se termine. Je marche, je marche dans ces ruelles marchandes parmi les touristes et je me sens si bizarre, presque un peu désemparée.

J'arrive au haut d'une rue surplombant la place de la cathédrale. Et je hâte le pas. Je sais que je suis arrivée !

Il y a plein de monde sur cette place ; des pèlerins surtout. Quelle animation fébrile ! Je regarde dans tous les sens, un peu perdue malgré moi, espérant voir une tête connue. Et tout à coup, je vois Gégé qui m'accueille à bras ouverts. Et un peu plus loin, il y a Toté le Basque. Quelle joie de se sentir attendue ! Et Corinna, ma copine de Toronto qui déboule comme une furie et qui me saute au cou ! Je revois également plein d'autres personnes que j'ai croisées sur le chemin et dans les gîtes. On rigole, on s'embrasse, on se tape dans les mains, on se félicite. On se dit : « Ça y est, on l'a fait ! »

### *YES WE DID IT!*

Mais moi qui m'étais attendue à une émotion gigantesque, je ne parviens pas à me sentir vraiment émue. Je ris, je me sens fière de moi, oui, contente de retrouver mes amis de parcours, mais voilà ; c'est fait !

Je ne sais pas alors que l'émotion arrivera plus tard, lors de la messe, tout à l'heure et demain, lorsque je serai à Fisterra.

Pour l'instant, il faut déjà atterrir !

Je vais faire tamponner ma crédenciale et chercher mon diplôme de pèlerin au bureau d'accueil proche de la cathédrale. Ensuite, Toté et Gégé m'invitent à boire un verre bien mérité. Ils vont rentrer chez eux le soir même ; Toté, le basque va prendre un bus à 17h et Gégé prendra un vol pour Saint-Étienne à 22h.

Il est environ 11h et ils me conseillent d'aller à la messe de midi. En effet, il y a trois messes par jour à Santiago pour

accueillir et bénir les pèlerins : la première à 9h, la deuxième à midi et la troisième à 19h30. Chaque jour, des milliers de marcheurs arrivent à Santiago ! Comme mon auberge se trouve à cinq kilomètres du centre-ville, je prendrai un taxi pour m'y rendre et n'aurai certainement pas envie de redescendre passer la soirée en ville. Donc c'est effectivement mieux que j'aille à la messe de midi.

Il y a une file impressionnante de gens qui attendent à l'entrée de la cathédrale. Je me demande si je n'arrive pas trop tard pour avoir une chance d'avoir une place pour cette messe. Tout à coup, j'aperçois Victor dans la file. Nos retrouvailles sont chaleureuses. Je me mets à ses côtés et lui dis que je suis heureuse d'aller à la messe. Une personne derrière moi me dit qu'on ne me laissera pas entrer avec mon sac, que je dois aller le déposer dans une consigne. Je suis un peu décontenancée, car je ne sais pas où se trouve la consigne et si je ressors de la file, il ne me sera plus possible de me rendre à la messe de midi. Victor me propose alors de garder mon sac et de renoncer, lui, à la messe. Il rajoute qu'il y est déjà allé deux fois depuis son arrivée à Santiago et qu'il est heureux de pouvoir me rendre ce service. Si ça me gêne un peu, ça me touche aussi énormément. Quelle belle personne ce Victor ! J'accepte sa proposition et nous nous donnons donc rendez-vous une heure plus tard.

J'entre dans cette cathédrale grandiose pleine à craquer. L'odeur d'encens et l'énergie très forte de ce lieu me saisissent. Et enfin, ce grand moment d'émotion tant attendu me submerge. Je suis toute petite dans ce lieu immense où, malgré la foule, je me sens seule au monde. Les sons de l'orgue et les chants des chœurs me donnent des frissons. Même si je ne comprends pas grand-chose au sermon en espagnol, je me sens en étroite communion avec Jésus et Marie. Je ne peux empêcher les larmes de couler sur mes joues. Je remercie Marie de m'avoir soutenue, guidée et amenée jusqu'ici, de m'avoir accompagnée à la Cruz de Ferro pour me libérer du poids que je portais dans mon cœur depuis tant d'années. J'invoque aussi mon Jean-Da et je lui rends hommage en le remerciant de tout l'amour qu'il m'a donné bien

au-delà de sa mort. Je remercie aussi le Christ d'avoir mis Victor sur mon chemin. Cela m'a permis de me questionner sur ma foi. Je suis fière de moi, fière d'avoir relevé mon défi et surmonté les obstacles rencontrés. Un sentiment nouveau est né en moi ; une sorte d'apaisement.

La messe dure environ une heure, mais je ne vois pas le temps passer. Je me mets dans la file pour recevoir l'hostie de la communion. Le prêtre bénit les pèlerins présents et je ressors de la cathédrale complètement bouleversée. Je sais que je viendrai visiter la cathédrale plus tard. Pour l'instant, j'ai besoin de méditer sur ce moment unique que je viens de vivre et aussi, de laisser passer l'émotion.

Je retrouve Victor qui me propose d'aller manger avec lui et un groupe d'amis français et canadiens qu'il a rencontrés récemment. Nous passons un moment sympathique à bavarder, manger et boire tous ensemble puis nous nous séparons en nous souhaitant bonne chance et nous promettant de garder le contact.

En me promenant dans les rues de la vieille ville, je retrouve Toté et Gégé et cette fois, c'est moi qui leur offre un verre. C'est drôle, c'est seulement à quelques heures de nous séparer que nous parlons enfin de nos vies personnelles. Toté est heureux en famille avec sa femme et ses deux enfants. J'apprends que Gégé est veuf depuis moins de deux ans. Je lui dis que moi aussi, j'ai perdu ma moitié et lui raconte ma motivation à faire le Camino en hommage à mon grand amour. Je lui confie la destinée de ce bijou qui nous unissait et que j'ai déposé à la Cruz de Ferro. Gérard est touché par mon récit. Il me montre la chaînette qu'il porte autour du cou. C'est celle de son épouse. Il me dit que l'or porte toutes les mémoires et que, pour l'instant, il en a besoin. Son deuil est encore récent et c'est bien normal. Mais le fait d'apprendre que l'or garde toutes les mémoires me conforte dans l'idée que ce que j'ai fait avec mon bijou est juste et sans doute libérateur.

Je lui annonce que je poursuivrai demain mon chemin jusqu'à Fisterra, puis Muxia. Selon moi, c'est ainsi que doit se terminer le Camino. À Fisterra, il y a la borne zéro et je tiens absolument à y passer. Il existe aussi un endroit où les pèlerins peuvent laisser des objets en souvenir de leur périple. Pour ma part, j'ai décidé d'y laisser mes chaussures. Ensuite, à Muxia, je vais aller planter une petite fleur, signe de renaissance.

Et alors, la boucle sera bouclée !

Nous nous quittons en promettant de nous écrire et peut-être de nous revoir, même si, tout au fond de nous, nous savons qu'il y a peu de chances que cela se produise. Les rencontres éphémères sont destinées à le rester. Souvenirs de cette incroyable expérience, elles seront gravées dans ma mémoire à tout jamais.

Me voici tout à coup seule dans les rues animées de Santiago. Il est près de 16h. Je me dis que j'ai encore le temps d'aller visiter la cathédrale avant de rentrer à mon auberge de Monte do Gozo.

La visite de la cathédrale est bien sûr inéluctable. J'apprends qu'il y a toute une série de rituels que les pèlerins ont coutume de respecter : appuyer les doigts de la main droite sur la colonne de l'arbre de Jessé du meneau, dont les empreintes se sont creusées au fur et à mesure que les pèlerins, épuisés, s'y appuyaient en arrivant à destination ; réciter cinq prières avant de pénétrer dans l'enceinte ; donner trois coups de la tête pour gagner un peu de son intelligence, contre la tête de celui qui semble être Maître Mateo, populairement connu sous le nom de *O Santo dos Croques*, situé à l'autre extrémité du *Portique de la gloire*, tourné vers l'autel principal ; visiter la crypte où repose la dépouille de l'*Apôtre* dans une urne en argent ; et embrasser le saint qui se trouve derrière l'autel.

J'avoue ne pas avoir exécuté ces rituels découverts à mon retour, à la lecture d'un petit livre de légendes sur le Chemin de

Saint-Jacques. Mais je suis allée visiter le tombeau de l'Apôtre où je suis restée un bon moment pour me recueillir.

En quittant Santiago, j'avais en moi comme une certitude qu'un jour j'y reviendrais.

## **Dernière nuit de mon périple à Santiago.**

### **Dernière auberge pour pèlerins.**

Le taxi m'y amène vers 17h. Me voici à Monte do Gozo dans un gîte dont le cadre est un peu différent de tous ceux que j'ai fréquentés jusqu'ici.

Le site ressemble à un village de vacances. À l'entrée, le bâtiment d'accueil est entouré d'une vingtaine de bungalows. Je reçois un coupon avec le numéro de mon bungalow ainsi que le code d'entrée ; celui de la chambre ainsi que son code d'accès et encore le numéro du lit. Tout a l'air très réglementé.

Chaque bungalow est équipé de six dortoirs comprenant chacun huit lits (quatre fois deux lits superposés). Les sanitaires hommes sont séparés de ceux des femmes. C'est moderne, clair et propre. Je m'y sens tout de suite à l'aise.

Dans le haut du village se trouvent deux restaurants : le premier est un établissement standard avec un grand buffet au tarif pèlerin ainsi que le petit déjeuner ; le deuxième est un restaurant plus élégant où il est possible de manger à la carte des plats typiquement espagnols. Dans ce deuxième resto, il y a aussi un bar et un coin cosy équipé de divans et de fauteuils pour se relaxer.

## **Mes dernières rencontres.**

Lorsque j'arrive dans ma chambre, je fais la connaissance d'un Français un peu beauf prénommé Michel. Il a tout vu, tout fait ; bref le genre imbu de lui-même que je ne supporte pas. Je l'écoute d'une oreille distraite pendant que j'installe mon lit.

Arrive ensuite un bel Italien prénommé Franco qui doit avoir à peu près mon âge. Svelte, bronzé, cheveux gris bien coupés, c'est tout à fait mon type d'homme. Il ne parle pas français et je ne parle pas italien. Nous nous débrouillons tous les deux en anglais et nous parvenons donc à nous comprendre. Il me propose de l'accompagner pour manger.

Il travaille dans le domaine de l'informatique. Quand je lui dis que je suis une enseignante à la retraite, il m'apprend que son épouse l'est également. Nous parlons de beaucoup de choses. Des problèmes liés au métier d'enseignants, de nos expériences vécues sur le Camino, des joies de la retraite. Il me dit que si sa femme ne l'accompagne pas, c'est parce qu'elle est encore active professionnellement. Nous passons un moment agréable à faire connaissance.

Lorsque nous revenons dans la chambre, une jeune Suisse, de Gruyères, vient d'arriver. Nous avons d'emblée des affinités réciproques. Elle s'appelle Audrey et est âgée de vingt-deux ans. Je lui demande d'où et quand elle est partie. Sa réponse me sidère : elle est partie le 1<sup>er</sup> février depuis Rome ! Elle a environ trois mille kilomètres dans les jambes et n'a pas l'intention de s'arrêter à Santiago. Son objectif est d'aller jusqu'à Porto !

Elle me raconte que, depuis très longtemps, elle rêvait de faire le Camino de Saint-Jacques. Et que, depuis qu'elle s'est décidée à partir, elle a tout plaqué : appartement, voiture et boulot. Elle y a laissé toutes ses économies et maintenant, la marche est devenue sa raison de vivre. Elle ne peut imaginer l'idée de reprendre une vie normale.

Partir en février, cela a un impact sur les rencontres. En effet, peu de pèlerins choisissent de faire ce périple en hiver. Audrey n'a rencontré que très peu de personnes. Elle a emporté une tente, la plupart des auberges de pèlerins étant fermées en hiver et son budget ne lui permettant pas de s'offrir l'hôtel.

Elle me parle des moments où sa tente était complètement gelée, l'obligeant à allumer un feu pour en détendre la toile et rendre l'endroit viable. Et j'imagine que faire ses repas seule dans le froid, manger seule et dormir seule dans la nature doit être flippant au possible. Elle m'avoue qu'elle a souvent eu peur de ce qui pouvait rôder autour de sa tente, qu'elle se collait tout contre la toile même si elle savait que cela ne la protégeait en aucune façon.

Malgré tous les moments difficiles vécus, Audrey ne s'est jamais dit qu'elle en avait marre et n'a jamais envisagé de rentrer. Quel courage ! Quelle force de caractère !

Quand on me félicite pour « mon exploit », je ne peux m'empêcher de relativiser. Ce que j'ai accompli n'est rien en comparaison à ce que cette jeune femme a réalisé !

Elle me dit encore qu'elle va se chercher un petit job de serveuse au Portugal, histoire de se faire un peu d'argent, qu'elle va continuer jusqu'à Porto et que, dès son retour en Suisse, elle préparera un autre itinéraire.

Nous allons boire un verre au petit bar situé dans le resto chic. Nous échangeons nos coordonnées et, en tant que compatriotes, nous nous promettons de nous revoir.

À notre retour dans la chambre, un jeune couple espagnol est en train de s'installer. Ils ne cherchent pas le contact.

Le dernier arrivant, aux environs de 21h, est un Canadien anglophone. Il vient de parcourir cinquante kilomètres. Ses pieds sont dans un état pitoyable ! Il me demande où il peut faire sa

lessive, car tous ses vêtements sont sales. Je lui dis que je n'ai pas vu de lave-linge et lui suggère de se renseigner à la réception.

Il me dit qu'il a surtout envie de boire une bière et me demande s'il y a un restaurant. Je lui indique le bar où je me suis rendue avec Audrey. Il m'invite à l'accompagner, mais je refuse poliment. En effet, il n'a pas l'air de prévoir de prendre une douche avant d'y aller et j'avoue qu'après ses cinquante kilomètres de marche, il n'est plus très frais et dégage une odeur de transpiration plutôt rebutante.

Il quitte donc la chambre et l'on ne le revoit plus de la soirée. Je l'entends rentrer très tard quand tout le monde est déjà couché depuis longtemps. Je n'aurai pas l'occasion de reparler avec lui, car le lendemain matin, il dort comme un bienheureux en ronflant sans retenue. Il ne daigne pas ouvrir un œil avant que tout le monde n'ait quitté la chambre. Michel l'accompagne en chœur dans ce voyage onirique.

Je quitte cet endroit avec un sentiment d'inachevé. Je pense que si j'avais rencontré Audrey plus tôt, j'aurais eu du plaisir à marcher avec elle. Toutes ces rencontres du dernier soir ont été cocasses. Dommage qu'il ait fallu attendre le dernier soir pour les vivre. Je n'ai pas revu Franco ; il a dû partir avant moi. Je me dirige vers la réception en compagnie d'Audrey. Je vais commander un taxi, car j'ai rendez-vous à 9h au centre de Santiago pour prendre le bus qui me conduira à Fisterra, puis à Muxia, ces deux lieux symboliques marquant le terminus des voies jacquaires.



# Jour 41

**Samedi 10 juin**

## **Excursion Fisterra → Muxia. Fin du périple.**

Ce matin-là, beaucoup de personnes sont dans l'attente d'un taxi dans le hall du bâtiment d'accueil de Monte do Gozo. On sent que la pression générale est tombée. Il y a comme une atmosphère de course d'école.

Les réceptionnistes ont quelques difficultés à joindre les lignes de réservation qui sont surchargées. Je crains pendant un moment de ne pouvoir être à l'heure à mon rendez-vous à Santiago. Les taxis arrivent au compte-gouttes. Mais nous les remplissons au maximum et partageons ainsi les frais entre passagers.

J'arrive sans problème et avec une marge de quinze minutes à mon lieu de rendez-vous. Plusieurs pèlerins, avec sacs à dos et bâtons, attendent déjà le bus. La plupart sont des couples.

Le temps semble se remettre gentiment au beau ; le ciel s'éclaircit et je suis heureuse de la journée qui se profile.

Nous passons par la ville de Muros, commune de la façade maritime ouest de l'Espagne. Il s'agit d'un port de pêche assez important dont le charme a incité l'Espagne à classer le site. Nous y faisons une courte halte.

Nous poursuivons notre route en direction de la commune côtière de Carnota, connue pour être l'une des plus grandes plages de Galice : sept kilomètres de sable fin à n'en plus finir et une forme de demi-lune parfaite. Carnota, qui fait jusqu'à un kilomètre de large à marée basse, est un monde naturel d'une autre dimension.

La plage est dominée par les roches cyclopéennes en forme d'animaux d'A Moa, le sommet de Monte Pindo, l'Olympe sacré des Celtes qui s'élève à 627 mètres d'altitude. À ses pieds, dans le petit village d'Ezaro, la rivière Xallas forme une cascade qui se jette d'une hauteur de quarante mètres directement dans la mer offrant ainsi un spectacle tout à fait unique. La beauté de ce lieu me laisse sans voix.

Après avoir pu faire quelques pas au bord de la mer, nous embarquons pour la destination principale de l'excursion : le cap Finistère ou Fisterra.

Cette commune contient, dans son toponyme, une charge symbolique unique en Europe. Cette localité maritime, construite auprès du « bout du continent » est devenue une ville moderne où l'architecture traditionnelle se mêle à l'avant-garde et à la modernité.

Peu de villes entretiennent une relation aussi étroite avec la terre que Fisterra, située au pied du cap mythique qui marque la frontière symbolique entre le continent et l'immensité et les dangers de l'océan.

Sur cette côte où de nombreux bateaux ont disparu depuis la nuit des temps, la mer est une chose avec laquelle on ne plaisante jamais.

L'église de *Nosa Senora das Aeras* abrite le *Santo Cristo*, l'une des représentations religieuses devenue objet de dévotion populaire dans toute la Galice. La tradition associe cette sculpture miraculeuse à la christianisation du secteur par l'apôtre Saint-Jacques lui-même.

Cette église symbolique, la dernière du chemin de Saint-Jacques, possède sa propre porte sainte qui, à l'image de celle de Compostelle, n'est ouverte que lors des années saintes jacquaires pour le passage des pèlerins arrivés de Compostelle et qui sont sur le point d'achever leur voyage jusqu'à l'océan.

Mais aucun lieu n'est aussi mythique pour les pèlerins que le redoutable cap Fisterra. Le bout de la route pour des milliers de pèlerins reste enveloppé d'un halo de légendes. Le lieu où le continent plonge dans l'Atlantique.

Nous y arrivons vers 11h et on nous accorde une heure pour découvrir le site et nous y recueillir.

Je sors de l'autocar, mes chaussures de marche à la main puisque je veux les déposer près de la croix marquant la fin du Camino de Saint-Jacques.

Je me sens très émue de me trouver là. Je passe près de la borne Zéro, mais tellement de pèlerins font la file pour se faire prendre en photo que je décide d'aller d'abord déposer mes chaussures. Il me faut quelque temps pour trouver la fameuse croix sur ce sommet rocheux.

Au moment où je l'aperçois, il se passe réellement quelque chose de fort en moi. Comme un véritable sentiment de soulagement. Des quantités d'objets y sont déposées. Chaque chose, quelle qu'elle soit, est la trace du passage d'un être avec ses rêves, ses regrets, ses espoirs, ses joies et ses souvenirs.

Je dépose mes chaussures, symboles de tous les kilomètres parcourus et qui, même si à un certain moment, ont cherché à me décourager en me faisant chuter, n'y sont pas parvenues.

Malgré la quantité de gens qui déambulent dans cet environnement, j'ai la chance d'être un moment seule près de la croix. Je remercie Dieu, Marie, mes Anges de m'avoir permis de mener à terme ce magnifique voyage aux multiples découvertes. Ce fut aussi un voyage spirituel, un cheminement intérieur, face à moi-même.

Beaucoup de pèlerins s'approchent de la croix. Je m'éloigne un peu, m'assieds sur un rocher et regarde, émerveillée, l'immensité de l'océan. Le ciel n'est pas très clair,

mais au loin, je distingue la ligne où ciel et mer se touchent. Le temps passant, je me lève à regret et reprends la direction où l'autocar m'attend. En passant près de la borne zéro, je m'arrête pour immortaliser l'instant par la photo incontournable.

Je passe à côté de la boutique souvenir sans avoir envie d'acheter quoi que ce soit. Mes souvenirs sont dans ma tête, dans mon cœur et ne peuvent être remplacés par du matériel. C'est alors que je vois Victor en compagnie de deux jolies jeunes femmes. Il me semble qu'il y a des étoiles dans ses yeux et j'en suis heureuse pour lui.

Ceux qui décident de terminer leur pèlerinage ici, près du phare moderne qui tente de prévenir les navigateurs du danger des courants et des marées de la *Costa da Morte*, n'oublieront jamais la force du paysage et de la nature qui se dégage de ce lieu. C'est un moment aussi saisissant qu'émouvant.

Nous quittons cet endroit magique pour aller manger sur le port. La plupart des restaurants proposent du poisson et cela me convient. Je choisis une terrasse sur laquelle je vois des serveurs porter de magnifiques plats de poisson frais qui me mettent l'eau à la bouche. Je vois une dame seule à une table et, sachant qu'elle fait partie de mon groupe, je lui demande si je peux m'asseoir près d'elle. Elle accepte. Je ne sais pas si c'est à cause de moi, mais le contact ne passe pas. Nous échangeons à peine quelques mots. Sans doute que le moment est à la méditation de l'incroyable moment que nous venons de vivre.

Après le repas, départ pour Muxia, toute dernière étape.

Même au XXI<sup>e</sup> siècle, la vie maritime y est encore bien présente. Ses séchoirs de congrès en bord de mer évoquent, avec le paysage environnant, les traditions de la pêche que notre époque est sur le point de faire disparaître.

À l'extrémité de cette commune, au bout d'une curieuse langue de terre, se dresse, de manière presque impossible, le sanctuaire *d'A Virxe de Barca*. Ce temple, balayé par vents et

marées, est l'un des plus populaires de Galice. Rites païens, légendes populaires et traditions jacquaires s'y mêlent aux côtés d'une intractable nature faite de mer et de pierre.

La tradition veut que, lorsque l'apôtre préchait dans ce lieu, la Vierge Marie se soit approchée depuis la mer dans une barque en pierre, pour lui donner force et courage dans sa mission d'évangélisation d'un territoire si lointain et si sauvage.

La barque et sa voile, toutes deux en pierre, sont représentées par deux rochers miraculeux propres à la formation géologique de la côte : la *Pedra de Abalar* et la *Pedra dos Cadris*, toutes deux situées devant l'église. Les traditions de ces pierres curatives semblent remonter à la préhistoire païenne. Ce type de rituels était fréquent dans toute l'Europe. Encore aujourd'hui, il est affirmé que si une personne souffrant du dos passe sous l'une de ces pierres, ses souffrances vont disparaître à tout jamais. Leur présence et leur lieu avec ce sanctuaire jacquaire forment l'un des espaces les plus symboliques de Galice.

Je trouve un endroit, proche du sanctuaire pour y déposer la petite fleur que ma fille, Céline, m'a offerte. Il s'agit, en fait, d'un petit carton fin à l'intérieur duquel se trouve une petite graine à planter. Ce petit carton accompagnait dans son emballage mon fameux bracelet tortue malencontreusement perdu juste avant d'arriver à Burgos. Je cherche un endroit où la terre n'est pas trop sèche, creuse un trou avec mon couteau de poche, et dépose la graine tout au fond. Je me dis que c'est aussi une façon de redonner une deuxième vie à mon bracelet perdu. J'arrose cette graine avec l'eau de ma gourde et demande à Marie d'accepter ce don et de faire pousser cette fleur ici et dans mon cœur.

Dans mon cœur, pour me permettre de recommencer une nouvelle vie.

Je sais que je laisse une partie de moi-même ici, à Muxia. Je m'assis dans l'herbe à côté de ma plantation. Je me sens sereine. La plupart de mes compagnons d'excursion sont près des

pierres curatives ou plus près de la mer. Je suis seule ici et repense à toute cette magnifique aventure que je viens de vivre. Mon cœur se gonfle de joie, d'amour, mais aussi de fierté. Oui, je l'ai fait ! J'ai tenu ma promesse faite à mon fils et celle, plus spirituelle envers mon Jean-Daniel. J'ai osé sortir de ma zone de confort même si cela m'a valu plus d'une nuit blanche avant mon départ.

Cette expérience m'a permis de m'accomplir ! Que de beaux moments vécus, que de belles rencontres sur le chemin, que d'émotions de toutes sortes ! Même si j'ai relevé que l'attrait du Camino n'est plus tout à fait le même qu'il y a quelques années, même si je ne me suis pas toujours sentie accueillie comme je l'espérais, même si le Camino s'est ouvert au tourisme de masse, pour celui qui le fait avec un réel esprit de pèlerin, cela restera toujours une extraordinaire aventure spirituelle et humaine !

Je conclurai par ce court texte du photographe Robert Doisneau :

« Le souvenir de ces moments est ce que je possède de plus précieux, peut-être à cause de leur rareté. Un centième de seconde par ci, un centième de seconde par là mis bout à bout, cela ne fait jamais qu'une, deux, trois secondes chipées à l'éternité. »

## Remerciements

Merci, en tout premier lieu, à Dieu qui m'a donné l'envie, le courage et l'énergie d'effectuer ce pèlerinage avec entrain et ténacité. Merci à Marie et à mes Anges de m'avoir guidée et protégée du début à la fin.

De façon plus terre à terre, merci aux membres de mon équipe de lancement sans qui ce livre n'aurait jamais pu voir le jour. Merci à Marc, Dominique, Marisa, Nadine, Myriam, Corinne et Pierre-Alain. Votre intérêt et votre enthousiasme ont été un véritable moteur à la création du premier jet ; vos relectures, vos idées, votre aide un pilier essentiel à sa finalisation. Un merci particulier à Marc pour son immense travail de mise en page, son partage de connaissances et son soutien.

Un grand merci aussi à Daniel Musy, éditeur des Éditions SUR LE HAUT, pour sa supervision finale du livre et ses derniers conseils avant publication.

Et finalement, merci aux Éditions SUR LE HAUT et à l'Imprimerie Monney d'avoir accepté de le publier.

# Sommaire

Avant-propos .....	11
Jour 1 : Lundi 1 er mai.....	15
Jour 2 : Mardi 2 mai .....	25
Jour 3 : Saint-Jean-Pied-de-Port → Roncevaux.....	37
Jour 4 : Roncevaux → Zubiri .....	45
Jour 5 : Larrasoana → Pam pelune .....	49
Jour 6 : Obanos → Lorca .....	57
Jour 7 : Lorca → Villamayor .....	69
Jour 8 : Villamayor → Torres del Rio .....	75
Jour 9 : Torres del Rio → Logroño .....	79
Jour 10 : Logroño → Ventosa .....	85
Jour 11 : Ventosa → Cirueña .....	89
Jour 12 : Cirueña → Belorado .....	91
Jour 13 : Belorado → Villafranca Montes de Oca ..	97
Jour 14 : Villafranca → Cardeñuela Riopico .....	99
Jour 15 : Cardeñuela Riopico → Burgos .....	105
Jour 16 : Burgos → Hontanas .....	113
Jour 17 : Hontanas → Castrojeriz .....	121
Jours 18 à 22 : Castrojeriz .....	127
Jour 23 : Castrojeriz → Boadilla del Camino .....	133
Jour 24 : Boadilla → Villalcazar de Sirga .....	137
Jour 25 : Villalcazar de Sirga → Moratinos .....	143
Jour 26 : Moratinos → Bercianos.....	151
Jour 27 : Bercianos → Reliegos.....	155
Jour 28 : Reliegos → León .....	163

Jour 29 : León → Astorga en train .....	171
Jour 30 : Astorga → Rabanal del Camino .....	175
Jour 31 : Rabanal del Camino → Molinaseca .....	181
Jour 32 : Molinaseca → Ponferrada .....	189
Jour 33 : Ponferrada → Villafranca del Bierzo.....	197
Jour 34 : Villafranca → Vega de Valcarce .....	201
Jour 35 : Vega de Valcarce → Triacastela, Sarria.	203
Jour 36 : Sarria → Portomarin .....	207
Jour 37 : Portomarin → Palas de Rei.....	211
Jour 38 : Palas de Rei → Arzua .....	213
Jour 39 : Arzua → O Pedrouzo .....	217
Jour 40 : O Pedrouzo → Santiago .....	221
Jour 41 : Excursion Fisterra → Muxia .....	233
Remerciements .....	239



## Version avec photographies

Une version de ce livre contenant plus d'une centaine de photographies est téléchargeable (gratuitement) à partir du site des Éditions SUR LE HAUT :

<https://editionssurlehaut.com/suzanne-humbert/>

## Du même auteur

*Des Ténèbres à la Lumière*, 2018

*Les souffles du coquillage*, 2019

*Le dos rond*, Éditions SUR LE HAUT, 2023



## Aux Éditions SUR LE HAUT

- Luc Allemand, *Martinovka*, 2021
- Claude Alain Augsburger, *L'Illusion d'exister*, 2022
- Sylvie Barbalat, *L'Enfant du serpent*, 2022
- Jean-Pierre Bregnard, *Traversées*, 2023
- Naomie Chaboudez, *Recueil des folies de la vie*, 2022
- Laurent Duvanel, *Le côté obscur du cadran*, 2024
- Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020
- Etienne Farron, *M comme Mallorca*, 2024
- Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020
- René Jacot, *Passion Athlétisme*, 2023
- François Jolidon, *Jukebox*, 2023
- Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),  
*Vieillesse, mon beau souci*, 2020
- PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019
- PascalF Kaufmann, *Les cinq saisons*, 2022
- Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019
- Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020
- Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020
- Denis Gabriel Müller, *Poèmes nomades*, 2023
- Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019
- Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020
- Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020
- Daniel Musy, *IVresses poétiques*, 2022
- Daniel Musy, *Iconographie du Grand Temple,  
Le chemin de la foi*, 2023
- Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et  
voyageur, Charles De La Reussille*, 2020
- Robert Nussbaum, *Souvenirs de deux frères défenseurs du  
patrimoine, Lucien et Alain Tissot*, 2022
- Edgar Tripet, *Exils*, 2022
- Edgar Tripet, *Identité et culture*, 2022
- Edgar Tripet, *Polyptyque*, 2022
- Pierre-Yves Theurillat, *La question de Dieu ou Dieu en question*, 2022
- Jean-Bernard Vuillème, *Le style sapin à couteaux tirés*, 2022



Ouvrage composé par l'éditeur  
Couverture réalisée par les amis de Suzanne  
Imprimé sur papier FSC par  
Imprimerie Monney Services  
La Chaux-de-Fonds  
ims-imprimerie.ch  
juin 2024

ISBN 978-2-9701731-3-7



[editionssurlehaut.com](http://editionssurlehaut.com)

Site d'édition de livres d'auteur·e·s de l'Arc jurassien



# L'APPEL DE LA CRUZ DE FERRO

## Éveil spirituel sur le Camino de Santiago

Ce récit de vie autobiographique nous fait vivre, au jour le jour, une traversée en solitaire de l'Espagne. L'auteure, de Saint-Jean-Pied-de-Port à Santiago, a marché sur la voie du Camino Francés de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Ayant déjà effectué la traversée française, de Puy-en-Velay aux Pyrénées en 2018, elle s'était promis de continuer jusqu'à Santiago pour se libérer du poids d'un deuil difficile. Elle a donc repris sa marche solitaire en mai 2023.

Spiritualité, rencontres, adversité et ténacité sont les thèmes de ce récit qui dévoile de façon sincère et pittoresque le vécu d'une femme seule sur ce chemin emblématique.



Née en 1955, Suzanne Humbert a passé toute son enfance au Locle avant d'y effectuer sa carrière d'enseignante. Retraite depuis plusieurs années, elle s'adonne largement à l'écriture qui a toujours été pour elle un moyen d'exprimer ses émotions.

Auteure de *Des ténèbres à la lumière*, témoignage autobiographique sur le deuil, Suzanne Humbert dans *L'appel de la Cruz de Ferro* rend également hommage à son mari disparu.



ISBN 978-2-9701731-3-7

